

Université de Montréal

SA DISPARITION

suivi de

FRAGMENTATION, RÉPÉTITION, SUBVERSION

Le procédé du *sampling* chez Olivier Cadiot

par Olivia Delachanal

Département des littératures de langue française

Faculté des arts et sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures et postdoctorales en vue de l'obtention du
grade de M.A. en Littératures de langue française option recherche-crédation

Décembre 2016

© Olivia Delachanal

Université de Montréal
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé
SA DISPARITION
suivi de
FRAGMENTATION, RÉPÉTITION, SUBVERSION
Le procédé du *sampling* chez Olivier Cadiot

présenté par : Olivia Delachanal

est évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Claire Legendre

Directrice de recherche

Marie-Pascale Huglo

Présidente du jury

Alain Farah

Membre du jury

RÉSUMÉ

Le matin du 28 avril, la narratrice se présente au centre où est hébergée sa grand-mère, Aline Martin, mais celle-ci a disparu. Sous le choc, la jeune femme refuse de quitter la résidence tant que sa grand-mère n'aura pas été retrouvée. Le récit de *Sa disparition* se construit alors autour de fragments de discours puisés dans le champ du réel - entrevues d'aînés en résidence, forums en ligne de soutien aux familles, politiques ministérielles, rapports d'organismes, reportages journalistiques - et prend les aspects d'une enquête dont l'objectif ne sera pas tant de retrouver Aline, mais d'éclairer les discours qui se sont construits dans l'espace politique afin de justifier la disparition des personnes âgées de notre radar social. Ce récit fragmentaire s'apparente au procédé du *sampling* chez Olivier Cadiot par lequel il rassemble, agence et bouscule des objets oraux et textuels pour tenter de désarticuler les discours ambiants invasifs. L'essai examine cette pratique du *sampling* chez Cadiot en analysant trois aspects du roman *Le colonel des zouaves* : la subversion des citations, la structure en boucles et la fragmentation du sujet.

Mots-clés : personnes âgées, CHSLD, enquête, disparition, « sampling », Olivier Cadiot, citation, fragment.

ABSTRACT

On the morning of April 28th, the narrator arrives at the center where her grandmother, Aline Martin, has been living, only to find that she has disappeared. Deeply shaken, the young woman refuses to leave the residence until her grandmother has been found. The story of *Sa disparition* builds itself around fragments of discourses drawn from various sources – interviews with residents in care centres, on-line family support groups, ministry policies, reports from NGOs, journalistic coverage – and becomes an investigation whose goal is not so much to find Aline as to shed light on the discourses that have been constructed in our political space in order to justify the disappearance of the elderly from our social radar. This fragment-based writing is related to Olivier Cadiot's *sampling* method, by which he collects, organizes and shakes up oral and textual objects in an attempt to disarticulate prevailing discourses. The essay examines Cadiot's *sampling* method by analysing three important aspects of his novel *Le colonel des zouaves*: the subversion of citations, the loop structure and the fragmentation of the subject.

Keywords: elderly people, CHSLD, investigation, disappearance, sampling, Olivier Cadiot, citation, fragment.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé ... 3

Abstract ... 4

Table des matières ... 5

Remerciements ... 6

Sa disparition ... 7

Premier temps ... 10

Deuxième temps ... 21

Troisième temps ... 78

Autre temps ... 89

Annexe ... 95

Fragmentation, répétition, subversion :

le procédé du « sampling » chez Olivier Cadiot

Introduction ... 100

1. Nature subversive du procédé du « sampling » ... 104

2. La structure en boucle comme mécanisme de critique politique ... 114

3. Subjectivité fragmentée, symptôme de la polyphonie tyrannique
du monde contemporain ... 123

Conclusion ... 132

Bibliographie ... 135

REMERCIEMENTS

Merci à celles et ceux qui, sans le savoir, peuplent *Sa disparition* – particulièrement mes grand-mères, Nicole et Christiane.

Merci à ma directrice, Claire Legendre, pour sa lecture généreuse et bienveillante et ses commentaires toujours édifiants.

Sa disparition.

À René et Alain, mes grands-pères qui n'auront jamais été vieux.

... c'est que la méthode de calcul de prévision budgétaire en santé était telle que, elle était imprécise au point qu'on savait à l'avance qu'elle allait dépasser. C'est ça qui est en cause ici et comme la Vérificatrice générale le dit dans le rapport, moi, en arrivant j'ai déjà changé ça là, la méthode de calcul qui nous permettait de dire ça va coûter mille piasses c'te année, pis ça va coûter mille cent piasses l'année prochaine, ben ça coûtera pas mille cent cinquante, c'est ça qui s'est passé et c'qu'elle dit c'est, avant, dans l'ancienne méthode, on était quasiment sûr que ça allait coûter mille cent cinquante pis on le budgétait à mille cent pareil, elle a raison dans ce qu'elle dit là, mais retenons que, moi, j'ai déjà changé ça. Très bien Monsieur le ministre, si vous me permettez, c'est vous qui aviez signé ces ententes-là quand vous étiez président des médecins spécialistes, il y a une sorte d'ironie, non. Ben comme diraient les Chinois, l'homme qui déplace une montagne commence par déplacer les petites pierres, fait que plaçons cette ironie dans la bonne perspective, moi j'ai changé toute ça parce que je le savais et je l'ai vu, pis faut dire aussi que quand ça a été signé, ben d'abord ça prend deux personnes pour le signer, pis la personne qui était en face de moi elle a signé ce qui avait été négocié, qu'est c'est que vous voulez que je fasse si y ont signé ce qu'on leur mettait sous le nez, pis moi, après, je suis arrivé en poste pour rassurer la population, fais que je vous le dis à tous, je l'ai corrigé, au moment où on se parle, TOUT VA BIEN, et la correction d'ailleurs elle est citée dans le rapport de la VG, tout est sous contrôle. D'accord Monsieur le ministre, mais avec tous ces millions dépassés en chiffres versés aux médecins, ces argents-là en trop, ils seront retirés de quoi, à quelles coupures vont-ils mener ? Non, non, c'est pas vrai, c'est là ou c'est pas vrai, la réponse c'est non, parce que, ce que les gouvernements ont fait par le passé, c'est des déficits, y en a pas eu des coupures ailleurs,

eux y ont fait des déficits, nous on revient à l'équilibre budgétaire en sachant tout ça, en ayant corrigé tout ça, et en ayant des prévisions qui sont basées sur le réel, c'est moi qui dicte le réel, je suis en possession totale de mes moyens, c'est ça la réalité monsieur, heu, Faucher, moi, comme ministre de la Santé, j'ai agi pour corriger ce qui a donné des travers dans le passé, la VG nous parle du passé, moi je vous parle du présent et du futur. Donc, Monsieur le ministre, vous nous assurez que ça ne se passera plus. Ben c'est ce que je dis, la méthode de calcul, la VG le dit sur toutes les tribunes, le calcul de l'évolution de pratique, y était basé sur un chiffre de croissance de DEUX pour cent, alors qu'on voyait que ça allait être plus, fait que moi, quand je suis arrivé en place, j'ai dis, regardez ben là là, je l'sais ben que c'est plus que DEUX pour cent, pis je leur ai conté tout ce que je viens de vous expliquer, et là, grâce à moi, l'évolution de pratique on est capable de l'identifier pour les cinq prochaines années, pis elle va être entrée au réel dans les budgets et c'est ce que j'ai fait déjà dans les ententes d'étalements, alors je l'ai faite ma job, moi là là, la VG elle s'occupe du passé, moi du présent et du futur, je suis le maître du futur, TOUT VA BIEN, et j'ai corrigé tout ça ben avant que son rapport sorte, ha ha. Et bien, Monsieur le Ministre, nous verrons avec les prochains rapports, car, comme l'écrivait Jünger, l'espérance mène plus loin que la crainte, merci d'avoir été avec nous Monsieur le Ministre...

Premier temps.

28 avril, 14h55.

On m'a demandé les faits, j'ai expliqué que je suis entrée dans sa chambre et que ma grand-mère, Aline Martin, avait disparu. J'ai remué tout l'étage par moi-même, et ma grand-mère demeurait absente. C'est pourquoi j'avais sonné l'alarme. Je leur ai expliqué tout cela, le plus sereinement possible, je n'ai blâmé personne, mais j'ai exigé que l'on ramène ma grand-mère.

Ils m'ont suggéré de rentrer me reposer, j'ai refusé. Je ne quitterai pas la chambre tant qu'ils n'auront pas ramené ma grand-mère. J'ai répété les faits. Il était 10h30 lorsque je suis arrivée à la résidence Fleur de l'âge. Je suis passée aux toilettes, puis je suis montée à sa chambre, la 221B. Il devait être tout juste 10h40. Souvent je la trouve stationnée dans un fond de couloir, alors je l'ai d'abord cherchée sur tout l'étage, méticuleusement. Comme je n'avais croisé aucun employé, je suis retournée dans sa chambre et j'ai sonné l'alarme, le petit bouton rouge au-dessus du lit. Mme Di Mambro n'arrêtait pas de répéter *Tirami fuori di qui, fuori, tirami fuori di qui*.

Une journée d'abord normale, qui avait commencé normalement, rien ne laissant augurer ce qui allait se produire. Une journée comme une autre, et, tout d'un coup, ma grand-mère a disparu. Je procède à une première fouille, puis je contacte les instances concernées. Je réponds à leurs questions, eux aux miennes. Ils prennent des notes, ils m'offrent des calmants que je refuse. Mme Di Mambro s'énerve, *L'ho vista sparire, l'ho vista, la nonna, mi permetta, l'ho vista sparire*, ils lui donnent des calmants qu'elle ne peut refuser. Cela fait déjà plusieurs heures, je crois. J'attends des réponses.

Quatre femmes. Une, âgée, dans une chaise roulante. À ses côtés, une qui lui ressemble, en plus jeune. Les encadrant, deux autres femmes qui ne leur ressemblent pas, en uniforme violet. Le couloir est un peu long, mais il en existe définitivement des plus longs. Je suis face à elles, et je vais en me rapprochant, espérant trouver, quelque part au bout, un balcon, une fenêtre ouverte. La femme plus jeune chantonne, celle dans la chaise roulante aussi - *You are my sunshine, my only* - les deux autres femmes arborent un sourire vraiment relax – *please don't take my sunshine away* - elles sont, toutes les quatre, vraiment relax. Je fais demi-tour et je regagne la chambre, sa chambre, la 221B.

... come stai, sto bene, e tu, grazie mille, sedersi prendere quel posto, insisto, non ti preoccupare, Io servo ti bere, è stato, non mi ricordo nemmeno, Io credo di sì ma come sapere con certezza, cosa bellissimi fiori, rose, rosso, giallo, arancio, nero, bianco, viola, magnifico, siete troppo galante, mio figlio viene a trovarmi ogni giorno, vuole anche che io venga vivere con lei, non è vero, questo è quello che ho detto, ma lei insiste...

Je garde mon calme, je ne veux pas être la mauvaise cliente. Celle qui se jette contre les jambes du docteur, écumante d'onomatopées gutturales, se roulant dans son lit de vomissure, se heurtant la tête contre le carrelage, peut-être pour aider le réel à y pénétrer, peut-être pour désamorcer le processus de cognition avant qu'il ne fasse tout péter. Si je garde mon calme, tout rentrera dans l'ordre, je ne nourrirai pas le chaos, je n'agrandirai pas la tache. Je bois le café qu'on m'apporte, je recrache plus que discrètement le somnifère, aucunement nécessaire de me mettre tout le monde ici à dos. La police arrivera sous peu, peut-être même qu'ils préviendront le ministre de la Santé. À moins qu'ils n'envoient ma mère. J'espère qu'ils n'enverront pas ma mère, elle fait de la tension, il faut d'abord qu'on règle cette affaire.

Je ne comprends pas. Quelqu'un finira bien par franchir la porte et m'expliquera comment on fait pour perdre une grand-mère de quatre-vingt-quatorze ans, extrêmement mal voyante et pratiquement sourde, qui plus est en chaise roulante, non motorisée, dois-je souligner.

Mais rien ne se passe. Calme plat. J'entends des couinements dans le couloir, des râles, des appels, des soupirs. Personne ne franchit la porte de la 221B. *Bande de couillons*, aurait dit ma grand-mère. Et Madame Di Mambro de renchérir *Sono tutti e serpenti, ti ammazzano lentamente, disumano, disumano, disumano*. Quand elle s'énerve comme ça, elle serait bien capable de se propulser en bas de son lit. Pour la calmer, je lui mets une main sur le front. Mes mains sont perpétuellement froides depuis l'événement de ce matin. Ce matin, ou hier. Vertige soudain. *Disumano, ma non mi avranno quel modo, niente. Niente*. Mme di Mambro continue de crier en me montrant je ne sais quoi, la porte, le couloir, son manteau suspendu au crochet, le lit d'Aline peut-être, mais je ne m'approche pas du lit. *Io scappo, non come tua nonna, Io scappo*. J'ai presque peur qu'elle me claque entre les mains.

J'ai dû prendre un somnifère, peut-être l'avaient-ils caché dans la soupe, parce que je me suis retrouvée assoupie dans la chaise plastifiée qui jouxte la fenêtre. Quand j'ai ouvert les yeux, la chambre était plongée dans une fausse pénombre. J'avais l'impression que je venais de voir ma grand-mère, que je venais de la quitter, sa main dans le creux de la mienne, je cherchais autour de moi, perdue. J'agrippais mon sac, en sortais une feuille et un stylo et je me hâtais d'écrire. Dans le rêve, il y a ma grand-mère, ses cheveux encore auburn. Elle rit, d'un vrai grand rire. Elle rit parce que je lui ramène mon grand-père, décédé il y a vingt ans. Ainsi, au point saillant, il y a ma grand-mère qui regarde mon grand-père et qui dit quelque chose. Elle dit quelque chose que je ne retrouve plus. Je ne trouve que mes mots approximatifs pour dire cette chose précise, ce message qu'elle m'a fait parvenir dans mon sommeil. Mes mots produiraient peut-être l'effet suivant, *le voir en vie à nouveau, je comprends tout. Ou bien, alors que je l'embrasse, la vie et la mort ne font plus qu'un, je n'ai plus peur.* Mais ce n'est pas ça.

Quelqu'un est dans la chambre, s'affaire autour du lit, ou peut-être auprès de Mme di Mambro.

Glissements sur le parquet, arabesques nocturnes, bruissements de draps.

On s'approche de moi.

Je fais l'assoupie.

L'ombre s'éloigne en prenant soin de fermer la porte.

On a décidé de me donner la nuit.

Deuxième temps.

C'est au petit jour que Valentina fait son apparition dans ma vie, le chuintement de ses sabots de caoutchouc une bonne moitié de couloir en avance sur elle.

Madame di Mambro, come stai bella signora, je fais des progrès en Italien, hein, voyez-vous ça, vous êtes en beauté ce matin, vous avez mis votre chemisier des grandes journées, est-ce que Salvatore vient vous voir aujourd'hui –

Salvatore, Salvatore è un gatto puzzollente –

Je pensais que c'était demain, c'est pas demain plutôt, en tous cas vous êtes rayonnante, alors vous allez me prendre ces petites pilules avec un beau sourire –

Chi contro a dio gitta pietra, in capo gli ritorna –

Madame di Mambro, on ne va pas toutes les deux implorer le seigneur, j'ai mal aux genoux ce matin, allez, zou, voilà, c'est bien ma belle signora, c'est bien, allez, un petit effort pour la dernière, bravo bella, bravissimo.

Et toi, ma chouette, les réponses ne vont pas te tomber du ciel, allez zou, debout, on se secoue les puces. Tu sais quoi ma belle demoiselle, tu vas m'accompagner pendant mes rondes de bonbons magiques, tu viens avec un carnet, un crayon, n'oublie pas de bien manger avant. Et vous madame di Mambro, ça va être l'heure du bain, Iris et Sudha vont venir vous chercher, vous allez sentir bon comme un bébé, allez, ciao les signora, ciao.

Valentina disparaît comme elle était venue, par la porte de la chambre.

*

Dès onze heures, je me perche à l'entrée de la 221B, guettant les semelles dépolies de Valentina. Garder le corps et l'esprit en mouvement, être à la hauteur de la tâche. Il me faut retrouver une frêle nonagénaire disparue sans bruit un 28 avril. Si elle est partie, c'est forcément par cette porte. Je me tourne vers le témoin le plus probable de la disparition – est-ce par cette porte qu'elle est partie, Madame di Mambro, l'avez-vous vue quitter la chambre hier matin. *Ora crescerà, la tua passione, tra mille sfide ti guiderà, credi in te, credi in te, credi in te* – calmez-vous, tout va bien Madame di Mambro, calma te, calma te. *Ha detto che l'uomo, perché hai ascoltato la voce di tua moglie e hai mangiato dell'albero di cui ti avevo comandato, tu non mangiare di essa. Maledetto sia il suolo per causa tua.* Ce n'est pas grave Madame di Mambro, c'était juste une question au cas où vous l'auriez vu sortir par la porte, ne vous inquiétez pas. *E 'il sudore del tuo volto mangerai il pane, finché tu ritorni alla terra, perché da essa sei stato tratto. Per sei polvere, e polvere ritornerai.* Enfin, du fond du couloir, me parvient le couinement des sabots de Valentina Antonescu, dont les yeux gris reflètent encore aujourd'hui les rivages de la Mer noire. J'explose et je la rattrape en un battement de cils devant la 212 A.

Valentina dépose le gobelet de pilules colorées sur la tablette du lit, KÉMADRIN 5 mg ½ comprimé, FLOMAX L.A. 04 mg 1 capsule, DEPAKENE 250 mg 1 capsule, SÉROQUEL 100 mg 1 comprimé. *Madame Vézina, ma petite madame Vézina, toute belle avec son collier doré, alors, ce matin, on a plein de jolies pilules à avaler, je reviens vite vite pour débarrasser tout ça, on vous a dit que Cindy était de retour du troisième depuis hier, elle a bien hâte de vous revoir, non non elle n'était pas en vacances Mme Vézina, c'est ce que je vous ai déjà expliqué, hein, elle était transférée, mais non elle était pas à la mer, je vous dis que non, c'était pas un congé forcé parce qu'elle s'est plainte des conditions de travail, vous en faites pas Mme Vézina, vous avez trop d'imagination, Cindy est correcte, OK ma douce, faut que je continue, vous inquiétez pas je*

vous laisse en bonne compagnie Mme Vézina, non pas avec Cindy, elle viendra tantôt, regardez ici, la gentille demoiselle, elle cherche sa grand-mère, elle a quelques petites questions pour vous, je vous laisse. Madame Vézina me sourit tandis que je lui explique que ma grand-mère s'appelle Aline Martin, qu'elle a disparu depuis hier matin, que j'attends des renforts. Sous peu. D'ici là, n'importe quel élément sera le bienvenu. Je note tout, je remettrai aux autorités. Quelqu'un doit avoir vu quelque chose. Laissez-moi réfléchir. Valentina t'a-tu dit que y a eu un cas de gastro-entérite y a quelques semaines ? Et je sais de source sûre que la directrice est allée voir les préposés pour leur dire de cesser de changer les résidents durant la nuit parce que le budget était pété. Cindy me l'a dit. Ça peut-tu t'aider. Note au carnet, Mme Vézina n'a pas remarqué Aline Martin quittant sa chambre le 28 avril dernier. Veux-tu savoir autre chose, je sais beaucoup de choses. Valentina elle pense que Cindy elle a été transférée au troisième juste comme ça, pour aucune bonne raison. Mais Cindy elle a pas ses oreilles dans ses poches et moi elle me dit toute. Fait que, demande-moi, je peux certainement t'aider. Peut-être a-t-elle remarqué Aline Martin la veille de sa disparition, se seraient-elles croisées. Je crois pas non. Laisse-moi réfléchir. J'ai vu Mme Gaudet tomber de sa chaise, ils avaient oublié de l'attacher. Cindy elle aurait pas oublié, elle. Remarquez, elle s'est pas fait mal, elle a glissé tout doucement, ça a bien pris vingt minutes pour qu'elle se rende à terre. Ça peut-tu t'aider. Sinon faudrait que tu trouves Cindy. Valentina elle dit qu'elle est revenue, mais moi je sais qu'elle va se faire retourner au troisième étage, comme qu'ils disent, plus vite que mon voisin de chambre va décéder. Cindy, elle tourne pas sa langue dans sa bouche trop trop.

Je repère Valentina à gauche, deux portes plus loin, chambre 214B, ACÉTAMINOPHÈNE 325 mg 1 comprimé, MIACALCIN, vap. nasal, 200 u.i/dose, CALCITONINE DE SAUMON OS-CAL 500 mg 1 comprimé. Monsieur Lalande, tout frais bien lavé, alors j'ai pour vous des

petits bonbons tout ronds, c'est Malik qui va venir pour vous mettre dans le fauteuil roulant tantôt et en attendant, la jeune dame que voilà cherche sa grand-mère, allez je vous laisse jaser, d'abord vous prenez tout, tout, tout Monsieur Lalande, je ne veux plus rien voir. Très bien Monsieur Lalande, merci. Je coupe dans les préambules, je donne une description physique aussi précise de ma grand-mère que le langage puisse me le permettre, son nom de jeune fille et de femme mariée. Ah. Laissez-moi voir. Aline, hein. Vous savez, à part Rolande. Aline. Non, vraiment. Vous savez, j'aime bien être seul, dans mon coin, dans ma chambre, à écouter de la musique à la radio. Même Rolande, je ne l'ai pas remarquée tout de suite, je dois vous dire, mais au fur et à mesure que les jours passaient, elle s'est montrée attentionnée à mon égard. Pendant les repas nous nous sommes assis l'un à côté de l'autre, elle accrochait et décrochait ma serviette, me passait les plats. Pour la fête des grands-mères, je lui ai offert des fleurs, pour la Sainte-Rolande, des pelotes de laine et, en passant devant sa chambre, je vois qu'elle tricote beaucoup, j'espère que ça lui a fait plaisir. Alors, vous savez, à part Rolande, je ne sais pas grand-chose.

Chambre 215B. La dame est assise sur le bord de son lit recouvert d'un jeté floral, un petit carnet d'adresses à la main. Cette fois-ci c'est FLOMAX L.A. 04 mg 1 capsule, DEPAKENE 250 mg 1 capsule. *Vous allez appeler qui aujourd'hui Mme Letendre. Si c'est votre cousine Paulette, commencez par prendre vos médicaments, parce qu'il va faire nuit noire d'ici que vous raccrochez. Videz-moi ça qu'on n'en parle plus, c'est ça, merci bien ma douce, à tantôt. Je m'assois à côté de Madame Letendre pendant qu'elle feuillette son carnet. Parfois un sourire, parfois une ombre lui traverse le visage, ses doigts parcourant les bas-reliefs laissés par les différentes pointes de stylos. Certaines pages se referment difficilement sur les volumes de petits*

papiers incérés, peut-être des changements d'adresse, peut-être des ajouts ultérieurs au premier ordre alphabétique. Et puis, à la lettre M, elle sort un petit crayon de plomb et trace sans hésitation une grande ligne au travers d'un nom. Elle relève alors les yeux et les accroche aux miens, et la terreur soudain m'envahit. Je me sauve à reculons, j'évite de justesse le chariot de linges crottés immobilisé au sortir de sa chambre. Pas de Valentina en vue. Je papillonne sur l'étage à sa recherche

222B au bain

223A endormi

223B endormie

224A chez le coiffeur

225B mijote dans son vomi

226A allongé

226B endormie

Traversée au ralenti de la salle de séjour qui sépare l'aile en deux, une douzaine de résidents alignés pas tout à fait en face de l'écran de télé. *Candice, vous avez toutes les infos sur le prochain James Bond, vous allez tout nous dire. Évidemment, évidemment, parce qu'en plus ils font ça bien chez James, conférence en direct, retransmise sur la toile ce matin, pour le 24^e épisode de la saga donc, dans les célèbrissimes studios de Pinewood, Sam Mendes a repris du service, c'est sa deuxième réalisation après Skyfall. Alors, l'ennemi juré de Bond revient, vous savez celui avec le chat, miaou, haha, ça va chauffer. Oui, bon, Candice, Christophe et moi, on veut savoir, hehe, la voiture et les girls, dites-nous tout. Oui, alors, Jean-François, la James Bond girl qui fera sauter le smoking de James, ça sera... attention, tenez-vous bien Jean-François... la magnifique Monica Belluci. Hehe, relisez vos notes, Candice. Pardon, Jean-François. Et bien, vous êtes certaine Candice, vérifiez vos notes. Enfin oui, Jean-François, hihi,*

je me lis. Voyons, Monica Belluci, elle reprend le rôle de M, c'est plutôt ça non. Haha, Jean-François, hihi, non Monica Belluci sera bel et bien la prochaine comédienne à séduire le plus célèbre agent secret britannique. Donc Spectre aura un petit côté science-fiction si je comprends bien. Pas du tout Jean-François, pas du tout. Enfin c'est un petit peu irréaliste non, Candice, elle est quand même, enfin je veux dire, beaucoup plus –

Je repère la couette blonde de Valentina qui s'échappe dans la 244B. Monsieur S., on ne se fâche pas, vous allez être encore tout mauve, non, on ne frappe pas, monsieur S., c'est trois fois rien à midi. ACÉTAMINOPHÈNE 500 mg 1 comprimé et COMBIVENT, 2 inhalations. Un petit comprimé, le recrachez pas monsieur S., mais qu'est-ce qu'on va faire avec vous, c'est pas fini, il y a les deux inhalations, vous savez que vous en avez besoin, calmez-vous, sinon ils vont vraiment vous mettre à la porte, voilà, et, le dernier, pourquoi faut toujours se battre avec vous mon beau monsieur, vous êtes fort comme un camion, et pourquoi vous êtes pas encore habillé vous, avez-vous encore donné du fil à retordre à Iris, c'est pas bien malin ça, vous allez juste puer comme une vieille moufette, criez pas monsieur S, bon bon bon, si on en est aux injures je vous laisse vous calmer et je reviens tantôt vous enlever ce pyjama souillé qui lève le cœur. Incapable d'entrer, je me houspille, lui changer les idées peut-être, mais son nez violet, l'odeur et, de toute manière, on peut l'entendre jusqu'au fond du couloir - Vingt ans que je suis là, pis là mes soins sont inadéquats qu'y disent. Inadéquats mon cul. Veulent me crisser à rue. Unité spécifique mon cul. Veulent me crisser à rue. Inadéquats mon cul. Crisse de crisse de mardeux. Un gros vinyle avec un seul sillon marqué profond, que pourrais-je en tirer. Je bouge pas, vingt ans que je suis icitte. Sont drôles eux autres, veulent me faire accroire que ça sera mieux ailleurs. Veulent juste se débarrasser de moi, ouais. Violent. Voudrais ben les voir à ma place. Violent. Maudite accident de marde. Toute ma chienne de vie, icitte. Je les fais chier, ben eux aut'aussi, c'est

réci-proque. Je m'apprête à faire demi-tour quand il plante ses yeux dans les miens. Ont ben massacré toute mon peuple, crisse de mardeux de marde, peuvent ben me torcher le cul jusqu'à ma mort. Je ne pensais pas qu'il m'avait vue, là, sur le pas de la porte.

Madame Solange, et alors, vous êtes toute seule aujourd'hui, elle est où votre copine Raymonde. Valentina implose le silence de la 204B. Là, là, faites pas semblant de dormir, j'ai la petite assiette de pilules. Youmna m'a dit que vous n'avez rien mangé ce matin. Vous pouvez pas vous nourrir rien que de bonbons ma douce, ça va pas le faire, faut vous forcer. ACÉTAMINOPHÈNE 500 mg 1 comprimé, ALTACE 2.5 mg 1 capsule, LOSEC 20 mg 1 capsule, OS-CAL 500 (500 mg) 1 comprimé, PERSANTINE 50 (50 mg) 1 comprimé, SÉROQUEL 25 mg 1 comprimé, VITAMINE D 400 u. 1 comprimé. OK, on ouvre la bouche, je sais, je sais, ça fait mal, détendez la mâchoire, c'est beau, un peu plus s'il vous plaît, vous figez pas, on respire, c'est bien, très bien ma belle Solange, allez, zou, encore trois, voilà, et, le dernier, vous êtes une championne, un peu d'eau, très bien ma belle, respirez profond, c'est ça, doucement. Vous voyez c'est déjà fini. Quelque part sous les draps, dans le lit en face de moi, il y a un corps comme une branche d'arbre calcinée, les yeux à tout jamais éteints. Je place une chaise à ses côtés, tandis que le pas humide et alerte de Valentina couine en s'éloignant dans le couloir, gauche, droite, gauche, suspension, gauche, droite, pause, le cliquetis des pilules dans leurs petits gobelets de papiers, les râles, les murmures, son délicieux accent roumain. Avez-vous des enfants mademoiselle. On ne s'attend pas à une question, le corps tellement meurtri, comment peut-il encore s'émouvoir du dehors. Pour ma part, je n'en ai jamais eu. Je ne suis pas certaine que j'aurais été une bonne mère. Comment savoir, n'est-ce pas. Un crucifix est posé sur sa table de chevet, entre deux gobelets de plastique. L'artisan semble avoir travaillé le corps et la croix d'un même coup de ciseau, il n'y a pas de limite discernable entre les extrémités des membres, le

pelvis, la boîte crânienne et leur support cruciforme. *Je me souviens d'une promenade, un peu avant tout ça. Avant tout ça, pouvez-vous y croire.* Je lui murmure que oui. *Il y avait un petit garçon haut de tout juste trois ou quatre ans. Il remontait un autobus à roulettes jusqu'en haut de la côte pentue d'un parc. Au sommet de la colline, bien déterminé à profiter de son jouet, il s'était assis dessus en l'enjambant avec ses petites jambes potelées et fermes. L'effort avait rosé ses joues et ses yeux brillaient d'excitation. Moi, en bas de la côte, je n'en menais pas large, déjà la maladie me rongait de l'intérieur, et le chemin était étroit et, s'il me heurtait en passant, j'allais tomber par terre et une fois sur le sol, c'est certain, je ne pourrais plus me relever. Mais il s'est tranquillement arrêté devant moi en freinant avec ses petits pieds. Très sérieusement, il a pointé son index vers moi et m'a déclaré « Toi, tu es vieux ». J'ai failli lui répondre « dans mon cas, on dit « vieille » parce que, moi, je suis une dame ». Je lui ai quand même répondu en souriant « tu as raison, je suis vieille ». Et, tranquillement, il a repris sa descente. Un long silence se dépose entre nous, empli de tous les bruits ambiants, Valentina tout au bout du couloir maintenant, grand rire arrosoir et les semelles qui dansent. Je suis désolée. Je n'ai pas remarqué votre grand-mère quittant sa chambre le 28 avril dernier ni aucun autre jour. Mais ça, vous le saviez déjà, n'est-ce pas.*

Un deux, respirer, déplier jambe droite d'un coup sec, lancer en avant, pose du talon. Tête haute dans le martèlement des pieds, prendre de l'élan. Enfoncer le bouton rond, appel de l'ascenseur, détente absolue dans l'attente, respiration contrôlée, ding, les portes s'ouvrent, bondir dans la cage avec un sourire aimable pour tous. Sélectionner un étage au hasard, laisser l'intuition faire son travail. Ce sera le sixième étage. Sans perdre le momentum, parcourir les chambres le carnet au vent, si elle n'est pas dans une chambre, elle sera dans une autre. Il ne peut en être autrement. Je note

604A couchée dans son lit, bouche grande ouverte

608A dans sa chaise roulante, sur le pas de la porte

608B dans sa chaise roulante, au fond de la chambre contre la fenêtre

611A dans son lit, la télé sur le canal achat

627A penche par en avant

627B mange ses croûtes

628A visite hebdomadaire de sa fille

628B endormie

629A personne – autre disparition potentielle

614B assise sur le bord de son lit, enfile son gilet

616B aux toilettes

620A dans sa chaise roulante, sur le pas de la porte

622B me fait un sourire, elle a échappé son livre par terre et attend patiemment qu'une bonne âme, ou simplement une paire de mains, passe par là, pour le lui remettre. Aussitôt dit aussitôt fait, pliage du genou gauche, courbe lombaire modeste, extension frontale du bras droit, accompagnée d'une inclinaison de la tête vers le sol, ce qui me donne l'occasion de jeter un coup d'œil sous le lit.

Pas d'Aline Martin.

*

Il doit être très tôt, comment savoir. Deux cafés, un beigne à l'érable, un stylo Bic bleu, un surligneur vert, un carnet de notes, un téléphone sur mode silencieux, cent-douze pages

imprimées par M. Lalonde de la 302A - qui cache sous son lit une photocopieuse couleur HP 6024SP et plusieurs rames de papier - des bas de laine, une lampe frontale et les variations pour violoncelle de Philip Glass dans les oreilles, je ne veux pas réveiller madame di Mambro, qui, pour une fois, dort encore. Je m'attaque au rapport de l'Association québécoise de défense des droits des personnes retraitées et préretraitées. Le rapport titre DISTRIBUTION DE 90 DOSSIERS DE PRESSE NATIONALE PORTANT SUR LE MOT CLÉ « CHSLD ». Et si ma grand-mère se trouvait coincée quelque part entre ces pages. Bonne élève que j'ai toujours été, je surligne les phrases qui me sautent aux yeux

État général catastrophique de la prise en charge des aînés les plus vulnérables

Période couvre une direction gouvernementale libérale et péquiste

Inventaire de « bons coups » soit 19 dossiers sur 90, ou 21% des événements, ce qui contredit la perception que les médias ne traiteraient que les dossiers noirs du réseau.

La fusion des établissements CH-CLSC-CHSLD sous le gouvernement Charest n'a pas eu d'effet positif sur l'accessibilité et la qualité des services aux aînés, surtout en CHSLD.

Plus de 150 décès évitables ou violents

Mise en danger fréquente de clientèles vulnérables et sans défense

Difficulté pour les citoyens aînés de faire valoir leurs droits dans leurs relations avec les services publics.

Je note une première réflexion : *on peut conclure de ces données que nos gouvernements ne remplissent pas leurs obligations d'allocation des ressources convenables pour les aînés vulnérables et que les Agences de la santé ne remplissent généralement pas leur mission de*

contrôle et de vigilance auprès des établissements. Plus grave encore, il semble bien que les instances d'inspection, d'agrément, de gestion des plaintes, n'arrivent pas à faire corriger les écarts systémiques des établissements fautifs. Je pille de l'information ici ou là, sautant d'un article à un autre, mon cerveau ne pouvant supporter la ligne droite qui lui assurerait de manquer la trace. Je cherche à lever un lièvre, il me faut être agile.

Article 4. L'hécatombe du Centre multivocationnel Claude David. C'est l'endroit où dix-huit personnes sur soixante sont mortes dans les trois mois suivant leur transfert.

Article 32. Conditions de travail déficientes en centre privé.

Article 7. Seulement dix inspecteurs en poste sur vingt-trois pour surveiller les deux mille deux cents établissements privés du Québec.

Article 42. Chute mortelle en CHSLD : la famille avertie deux jours plus tard. Mentionnons que la préposée a échappé l'homme de quatre-vingt-huit ans en lui donnant son bain.

Article 15. Deux infirmières témoignent.

Première infirmière : « On est rendus en mode Toyota, la performance avant tout. Vous imaginez appliquer à des personnes âgées un modèle de gestion inventé pour une usine d'autos. C'est ça le futur. C'est ça leur progrès. »

Deuxième infirmière : « Mangeriez-vous au déjeuner des rôties faites la veille et réchauffées à grosse vapeur? C'est ce qu'on offre à nos résidents de Jean-De La Lande depuis des années. Ces rôties, même les prisonniers on ne leur en donnerait pas. »

Article 44. Le désengagement de l'État mène à la marchandisation de la vieillesse.

Dans mon petit carnet, je résume l'article 24, afin de le faire relire et valider par Valentina. Les préposés lavent et habillent les résidents. Ils les aident à se lever et à se nourrir. Ils les

accompagnent au quotidien dans leur vieillesse et dans tout ce qui vient avec. Ce titre d'emploi est le plus important en nombre dans les résidences et il est composé à 80% de femmes. Le salaire horaire moyen des préposés aux bénéficiaires dans le privé est de 11.86 \$, le salaire d'entrée se situant plus souvent qu'autrement au salaire minimum, comparativement à 19.00 \$ dans le réseau public. *Sans compter qu'il n'y a généralement pas d'assurances, ni de régime de retraite.* Moi, pour le salaire minimum, je remplissais des moules à muffins et je servais du café entre six heures et midi, cinq jours par semaine. J'avais vingt-trois ans. Jamais je n'aurais torché des vieux pour dix piasses de l'heure.

*

Bon matin, Madame Viaul, comment va le dos. *Oooh. Couci-couça.* Bon, et votre sciatique. *Oooh. N'en parlons plus.* J'aurais quelques questions alors, pour le bien de mon enquête. *Je vous écoute.* Aline Martin, l'avez-vous vu le 28 avril dernier. *Je ne sais pas trop.* Vous souvenez-vous du 28 avril. *Certainement.* Dites-moi ce dont vous vous souvenez, toute information pourrait être pertinente. *Le 28 avril je m'en souviens, c'est certain, le jour de sa fête, la fête à Catherine. Il avait plu toute la matinée. Vers midi on est sorti chercher quelques affaires qui manquaient pour le gâteau, et ma fille s'est profondément ouvert le genou en courant sur le trottoir mouillé. Il y avait du verre dans la blessure et le docteur lui avait donné un gros suçon mauve après avoir nettoyé la plaie. On la voit encore aujourd'hui la petite ligne blanche. Moi je la vois encore. Catherine se faisait toujours des grosses poques, en général la veille des vacances. Trois fois la jambe cassée pour partir camper, ça s'invente pas. Mais le 28 avril je m'en souviens parce qu'elle avait pleuré toute la journée de ne pas pouvoir essayer sa nouvelle trottinette à cause de sa blessure.* Bien, très bien, merci Madame Viaulx, je repasserai tantôt. Je m'essaye à côté,

Bonjour Madame Poisson, pour les besoins de mon enquête, j'aurais quelques questions pour vous, ça ne vous dérange pas. *Lui as-tu réglé son affaire.* Non justement Madame Poisson, l'affaire n'est pas du tout réglée, Aline Martin demeure introuvable. *Va falloir que tu sois ferme, ça peut plus durer. C'est un enfer. Va falloir que tu ailles lui parler à nouveau.* Parler à qui Madame Poisson. *Pour faire ce qu'elle fait, je les entends les coups, là, elle parle fort Madame Lopez, elle termine son téléphone pis elle commence, va à toilette, prends tout le temps, fait couler l'eau longtemps longtemps, pas rien que ça. La marchette elle la fait traîner à terre, c'est sûr. Le tonnerre à journée longue dans ma tête.* Je suis désolée Mme Poisson, je ne connais pas de madame Lopez. Je ne sais pas de qui vous me parlez. En avez-vous discuté avec l'infirmière. *Elle sait. Elle sait quel mal elle fait, va falloir que tu sois ferme Simon, faut que tu lui fasses peur parce que c'est la seule façon qu'elle comprend. Simon faut que tu lui mettes la peur dans le ventre.* D'accord madame Poisson, je vais faire le message à votre fils Simon, ne vous énervez pas, il va s'en occuper.

Appliquer force, contrôle dans les talons pour adhérence maximale au sol, sans toutefois accrochage inopportun et ramassage en toute beauté comme la dame au gilet gris perle qui s'est affalée hier de tout son petit corps, dans un bruit sec et court, sans un râle, presque heureuse de toucher terre, ou alors affolée de se retrouver si bas, si vite. Ils ont accroché le menu du dîner près de l'ascenseur - crème de courgette, pâté au saumon ou spaghetti à la viande, haricots verts, pommes de terre, croustade aux pommes. Je le lis en boucle jusqu'à ce que mon esprit s'apaise. J'ai un moral d'acier. Je la retrouverai. Massage temporo-crânien, hochements de tête à répétition pour dénouer les nœuds. Je prends deux pas en arrière pour mieux redécoller.

226B endormi

228A fait semblant de lire

227B attend

228A visite de son fils

228B endormie

230A respire difficilement

230B transforme une napkin en confettis

231A hoche de la tête

231B caresse les manches de son gilet

232A grince des dents

234B gémit sans reprendre haleine

235A récite Je vous salue Marie

235B entame sa peau avec ses ongles

237A grelotte dans son chemisier imbibé de bave

C'est le bout du couloir. À cette heure-ci la plupart des chambres sont vides, leurs occupants réunis dans la salle de séjour. Il ne faut pas s'imaginer un endroit chaleureux, où l'on aurait envie de passer du temps. Les murs sont beiges comme ailleurs, le plancher de linoléum est beige comme ailleurs. Quelques chaises de salle d'attente ont été éparpillées ça et là et le reste est complètement vide pour pouvoir accueillir le plus grand nombre de chaises roulantes possible, parfois en demi-cercle face à l'écran suspendu au mur du fond, plus souvent qu'autrement dans un ordre répondant à une formule mathématique indéchiffrable et quotidiennement renouvelée. L'émission sélectionnée change selon une règle similaire. Aujourd'hui c'est les informations sur RDI. Pourquoi pas, des nouvelles du dehors, ça aérera mes synapses, il est si facile de s'ankyloser entre ces murs de ouate. Je prends place dans le semi-alignement d'ânés à roulettes et je me laisse happer.

Elles tricotent depuis qu'elles sont jeunes, mais aujourd'hui elles le font pour une cause, tenir au chaud les nouveaux arrivants. Plan large sur les dames en question, réunies autour d'une jolie table de bois astiquée, des balles de laine multicolores alignées et entassées, dans un faux pêle-mêle, la lumière d'un projecteur à lentille de Fresnel se déposant tendrement sur les vieux visages appliqués - Y en ont besoin pis nous autres on est tellement bien ici, là, on est dans un pays de paix, on connaît pas ça la guerre pis les bombes pis nos enfants qui crèvent de faim, pis quand y vont arriver ici y vont voir que c'te un beau pays, on peut leur aider. La journaliste se tient devant une cheminée en pierres, résidence modèle vieille chaumière d'antan extradouillette qui sent bon le lard fumé et la tarte aux oignons. Leur objectif, explique-t-elle à la caméra, confectionner des tuques pour quarante des soixante-dix réfugiés qui arriveront à Trois-Rivières d'ici la fin février, une idée de leur résidence de retraite qui organise déjà chaque semaine une séance de tricot, c'est bien ça Monsieur Filion - un homme plutôt jeune apparaît à l'écran, portant un veston bleu marin avec une petite chemise en flanelle de ville, je précise parce que, quand elle a dit Monsieur Filion, je m'attendais à un chandail de coton brun sur une chemise unie kaki et une barbiche poivre et sel, je ne pensais jamais voir un jeune homme comme ceux qui nous accueillent quand on entre chez GAP, du coup ça m'a surprise - été très facile pour elles de dire oui, elles ont même dit, pourquoi pas faire la tuque, le foulard, et les mitaines. Vous savez, ils se font dire tout le temps qu'ils sont plus bons à rien, que les vieux ça fait juste creuser la dette, alors ça leur fait du bien de se mettre à la tâche, de se rendre utile. Zoom sur ses beaux yeux aigue-marine, le caméraman ne pouvait pas résister, puis changement de plan, de retour dans la salle de travail des tricoteuses aux grands cœurs et la journaliste commente - Jeanine Parent, quatre-vingt-trois ans, croit que les réfugiés apprécieront ce geste de bienvenue et ne s'inquiète pas pour leur intégration. Et Jeanine de renchérir, Ben non, pourquoi que j'm'inquièterais, nous autres on en a des voleurs, on en a des tueurs, pis on en a du très bon

monde, ça doit être pareil par là, pis on s'arrange entre nous autres, fait qu'eux autres y vont s'arranger avec nous autres.

Aline aimait tricoter. Petite veste jaune poussin pour ma naissance, photo en noir et blanc témoin de ce moment, mais j'y ai toujours vu la couleur. Je descends au plus profond pour endiguer la vague qui monte avec les souvenirs, je parachute du renfort, ce n'est pas comme ça que je me ferai avoir, je résiste au pathos, je maîtrise le chaos, je repars en trombe. Cette fois-ci, je prends les évènements en main et je regarde le bon côté des choses. Pourquoi est-ce que tous les résidents croupiraient dans un air rance à longueur de journée, privés des rapports humains les plus basiques, en proie à l'angoisse, la douleur et l'ennui. Première visite du neuvième étage et je rapporte que tout va bien chez nous, je l'affirme et le confirme, tout va pour le mieux.

913A à la chorale

913B écrit ses mémoires avec sa voisine

914A voir précédente

914B observe les oiseaux du jardin à la jumelle

915A sélectionne sur Internet une trottinette *Razor mini* pour la fête de son petit-fils

915B pratique son piano

916A médite

916B rédige sa lettre hebdomadaire à son amant du quatrième étage

917A compose son haïku quotidien

917B planifie les plantations du printemps

917B dicte les secrets de sa cuisine à son petit-fils

918A réserve son billet pour la soirée flamenco

918B me demande ce que je fais ici, sept étages au-dessus du lit de ma grand-mère, si loin de toute réponse plausible. Puis elle me tend une tasse de thé Oolong, et précise sa pensée. *Ne pas s'étendre sur le vide, avancer dans la matière et s'occuper du tangible.*

Voilà ce que je rapporterais, s'il y avait un neuvième étage.

*

Je me suis dit, vers l'heure du dîner, mâchouillant distraitement ma banane et mes cubes d'ananas, qu'à la télé, les enquêteurs rassemblent les indices, les pièces à conviction et les clichés suspects sur un grand tableau. Il se trouve que la résidence a veillé à suspendre au-dessus de chaque lit un petit cadre de liège sur lequel les familles affichent généralement des portraits de petits-enfants, de chiens ou de chalet sur bord de lac. Mme Dubuc de la 433B et M. Giroux de la 221A sont venus me prêter main forte cet après-midi. Mme Dubuc traîne toujours dans le couloir du deuxième étage, elle aime bien la série de paysages de campagne pastel qui ornent nos murs. On a sympathisé devant une petite toile carrée sur laquelle un cheval marron grignote une grosse carotte. Aline aussi adorait les chevaux, mais Mme Dubuc ne se souvient pas d'Aline. Mon second assistant, M. Giroux, est mon voisin de droite, passionné de voitures antiques dont il collectionne les clichés dans un album de cuir relié. D'abord, nous dessinons le plan de la résidence. Les issues de secours en rouge, la porte principale en vert, les fenêtres qui s'ouvrent en mauve, la terrasse en orange, les cuisinières industrielles de la cafétéria en rayé, le congélateur du sous-sol au marqueur rose - *non dimenticare la capella* – oui oui Mme di Mambro, tout va bien - et on a mis des petits Post-its sur les chambres où un résident est décédé dans les 3 derniers mois - *Hai dimenticato la capella* – vous avez soif Mme di Mambro, on va vous appeler quelqu'un -

j'ai donné la tâche à M. Giroux d'indiquer l'itinéraire reconstitué d'Aline Martin le jour de sa disparition, tout d'abord un X sur son lit, suivi d'un petit trait jusqu'à sa chaise roulante. On ne sait malheureusement rien de plus. Pour le moment.

*

Ça fait un bon bout de temps que je ne n'ai pas croisé Valentina. Elle a dû prendre un petit congé, visite annuelle de sa mère avec *rahat* et café, photos de la famille, potins et longues marches bras-dessus-bras-dessous. Je demande à Mme Simard, la vétérante de l'étage, si elle a de ses nouvelles. *Ça ne lui ressemble pas, elle est partie sans préavis. En général elle me dépose quelques biscuits aux amandes avant ses départs en vacances. Je me suis informée, mais le personnel tourne tellement. Ces jours-ci, le matin, c'est Carole, ou bien Yvette, qui m'habillent. Je choisis mes vêtements. Je mets toujours un collier coordonné à mon ensemble. Valentina connaît tous mes colliers. Après c'est le petit déjeuner. Solange est ma voisine à table. Elle a mauvais caractère, et elle bave beaucoup. Y a une grande table à notre étage, pas besoin de descendre à la cafétéria, la cafétéria c'est pour les plus jeunes et pour la visite. Après manger, on nous amène dans la salle de séjour, devant la télé. Je demande à être placée plus proche de la baie vitrée parce que la chaîne publicitaire, mettons que ce n'est pas Robert Redford. J'ai toujours eu un faible pour Robert Redford. Y est-tu mort lui? Non, hein, je crois pas. C'est ça, après c'est le dîner. J'aime bien le dîner, y a du dessert différent à chaque jour, puis on fait la sieste dans notre chambre ou dans la salle de séjour. Le jeudi c'est le bingo, mais c'est seulement les gens autonomes qui peuvent y aller. Pour les autres faut un bénévole pour nous pousser, sauf que y a pas eu de bénévoles depuis 2005. Des fois j'imagine que j'y vais au bingo. J'appelle des chiffres au hasard. Gerry joue avec moi comme ça, on se fait accroire, comme ça, des fois. Je*

lance 2B. Ou bien 4G. Gerry dit toujours BINGO beaucoup trop tôt. Je le laisse faire. De toute manière il entend rien, alors. Et puis on se fait juste accroire. Après ça, on nous met en file pour le souper. Le souper, y a pas grand chose à en dire. Pas de dessert pour pas nous énerver. Et c'est toute. Une fille ou un gars vient pour me changer en robe de nuit. Des fois ils me laissent écouter la radio pour m'endormir. Des fois non. J'ai oublié, le samedi y a des concerts et le dimanche la messe. Mais c'est le même problème que le bingo. Fait que des fois c'est Valentina qui m'emmène, sur son heure de lunch. Avant, il y a longtemps, j'habitais dans un centre à Rosemont. Là-bas j'avais pas une chambre privée c'est pour ça que mon fils il m'a déménagée. Là-bas, j'étais pas encore tombée, je marchais avec une marchette. Je faisais des cours de peinture. Une fois ils m'avaient donné une grosse roche sur laquelle peindre un paysage. J'avais l'impression de décorer ma pierre tombale. Ça me déplaisait pas tant. Mon fils l'a pas emmenée ici par contre. Perdue dans le déménagement. Elle était belle pourtant. Ça, j'aimais ça mes cours de peinture. C'est de mon fils aîné dont je parle. Le plus jeune il est mort du cancer des intestins y a quinze ans, juste après le décès de mon mari. J'ai comme pris un coup, un coup de vieux qu'on pourrait dire. Mon fils aîné, Mathieu, il m'a placée, mais j'aurais pu encore vivre chez nous un bon bout de temps. Ça le stressait. Non, non, je lui en veux pas. Je regrette juste de ne plus marcher. Ça c'est pas facile. La vie s'est comme refermée et m'a laissée en dehors. Je regarde par le trou de la serrure, il n'y a que du noir. Souvent je cherche des arbres ou du monde qui danse. Ou même un hibou. Je me dis, pourquoi pas un hibou ou un raton laveur. Parfois je cherche à voir un miroir, pour savoir à quoi que je ressemble aujourd'hui. Parce que je vous dirais que je sais plus trop. Ça, ça fait bizarre, se perdre de vue comme ça. Il n'y a que nous à longueur de jour, et en même temps on ne se connaît plus. Peut-être bien que si je me voyais la face, ça ne me plairait pas non plus, hein. Alors je continue à regarder, si je verrais pas

un grand cheval blond qui galoppe vers l'horizon. Ou un train bleu qui longerait le Lac Champlain à la tombée de la nuit.

*

Minuit, il pleut. À minuit, le cadavre se trouve toujours dans la bibliothèque. Je bifurque au bout du corridor, une petite pause devant le lourd rideau violet qui me sépare encore des rayons de livres. Respiration contrôlée, je pénètre dans la sombre pièce. Quelques flammes crépitent encore dans la cheminée. Un grand désordre règne, fauteuils renversés, tiroirs éventrés, lampes décapitées, lustre décroché. Sur le tapis de laine turque, le cadavre. Je m'approche tout en m'assurant de ne rien déplacer et somme mon acolyte d'en faire de même. Trois petits pas, bond de côté, pieds croisés, je glisse, je glisse puis j'atterris à ses pieds. Homme. Caucasien. Grand, 1m83 à 1m95. Les yeux sont ouverts et les pupilles contractées. La langue pointe à la droite de la bouche. Cheveux calmes. La main gauche repose sur le bas ventre, l'autre est ouverte vers le ciel, à ses côtés. L'infarctus a dû se produire vers 22h45. La mort est toute fraîche. Une lettre émerge de la poche de son pyjama. Je m'en saisis, la décachète, la parcours rapidement puis la jette au feu. Personne ne veut savoir de toute façon. Je m'assieds sur le rebord du bureau et je contemple la situation - que fait-on avec un cadavre dans une bibliothèque. Mon fidèle bras droit sort un petit carnet. *Plusieurs options s'offrent à nous. On peut tuer son chien pour que son ombre le guide dans l'au-delà. En cas de mort violente, il est conseillé de construire une effigie du mort qui sera brûlée. Chants et récitations scandées accompagnées de balancement du corps. Il est envisageable de dépecer le corps, broyer ses os, scinder la tête afin que le principe conscient puisse s'échapper. Planter un olivier. Lui faire un câlin. Se coucher à côté et le bercer. Tresser une couronne de fleurs qui se décomposera avec lui. Servir son met McDonald préféré. Brûler de*

l'encens. S'abandonner à quatre jours de méditation, de jeûne et de solitude absolue. Tresser un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur. Asseoir le corps, emballé de peaux, dans les branches d'un arbre.

Entre minuit et deux heures, j'écris des nouvelles policières, moyen ingénieux d'éviter les pièges de la nuit. Graissage, de surcroît, des neurones. Ne pas sous-estimer le danger qui règne dans un établissement où une dame âgée de quatre-vingt-quatorze ans a pu être balayée avec les ordures.

*

Crème de poireaux, casserole de saucisse aux légumes ou poulet à l'estragon, chou-fleur, pomme de terre, biscuits sablés au citron. Beaucoup de monde venus du dehors à la cafétéria, car, aujourd'hui, le journal de l'arrondissement fait un point sur nos centenaires. On en a quatre en nos murs, on en est fiers comme des bandits. Il y a un gros gâteau à étages et des ballons pour tout le monde. *Cent ans*, bruisse la journaliste en cuir brun, *pensiez-vous y arriver*. Regards souriants des centenaires alignés face à elle. *Cent ans, c'est presque une éternité, n'est-ce pas. C'est un peu comme avoir atteint l'immortalité, qu'en dites-vous*. Vagues hochements de tête. *En tous cas, félicitations. Toutes nos félicitations. Êtes-vous heureux. Êtes-vous fiers. Avez-vous célébré avec votre famille*. La lèvre supérieure de Madame Latreille tressaute, à peine. *Je vois que l'émotion vous coupe le souffle, c'est bien normal, auriez-vous tout de même un message d'amour à communiquer à nos lecteurs, une pensée pleine de sagesse pour le monde de demain*. M. Garneau recrache bruyamment son bout de gâteau, grosse masse juteuse qui fait ploc sur le carrelage et sonne la fin de l'entrevue.

*

L'absence prolongée de Valentina commence à peser sur mon moral, or il me faut garder le cap et surtout ne pas sombrer dans la dépression. Rien de plus facile quand on a, à portée de main, une telle sélection de pilules, benzodiazépine, buspirone, morphine, hydroxysine, donépézil, mémantine. Deux ou trois dans le gosier et c'est reparti, l'ascenseur c'est pour les autres, je dévale quatre à quatre les escaliers jusqu'au premier, le plan moral d'acier étant toujours en vigueur je refais le monde ici aussi.

137B classe ses recettes de cuisine

138A reçoit son injection d'insuline

138B à la chorale

139A idem

139B Skype avec sa cousine au Pérou

137A se branle

112A enfile des perles

112B peint une nature morte

116B pratique son tango avec la femme du 104A

101B à la réunion hebdomadaire du groupe de lecture surréaliste, ce qui laisse les 117A à

125B complètement vides, occupés par une discussion passionnée sur la poésie d'Aragon.

Je vire de bord pour rattraper l'escalier, qu'est-ce que je m'essouffle vite, la tête qui tourne, relents de hareng ou de donépézil, que sais-je, les pieds ne suivent plus, faudra que je lise les notices de plus près, c'est tout un art le dosage de compétition. J'échoue sur le divan de la salle

de séjour. Reprendre contrôle de la respiration. Ça va passer. Ça ne va pas du tout. Compter jusqu'à cinq pendant l'inspiration, expiration symétrique, continuer en boucle avec détermination, un deux trois quatre cinq, un deux trois - *le rapport du coroner sur la tragédie de l'Isle Verte, qui a fait trente-deux morts dans la résidence pour aînés, vient tout juste de sortir, on va parler dans quelques minutes avec Catherine Pellerin, mais je peux déjà vous dire que le rapport parle des causes probables de l'incendie et que le coroner a notamment nommé le logement de personnes non autonomes dans une section du bâtiment qui ne satisfait pas aux normes et aux lois requises dans une telle situation, le personnel de soutien en nombre insuffisant et non formé pour venir en aide aux résidents en cas de situation d'urgence, et on parle des délais, également, n'est-ce pas Catherine - est-ce qu'on pourrait changer de chaîne s'il-vous plaît, il faut trouver quelqu'un pour changer de chaîne, ça ne va pas du tout, qui est en charge de la programmation ici, excusez-moi j'aimerais qu'on change de chaîne, respirer en boucle, un deux trois quatre - et en raison de l'état des lieux ça ne sera pas possible de déterminer la cause réelle de l'incendie et donc de déterminer des coupables non plus, c'est cela Catherine - c'est inacceptable, absolument inacceptable, s'il vous plaît quelqu'un, allô - effectivement, l'incendie a été tellement intense, comme vous le voyez à l'écran, des colonnes de fumée qui grimpent, le brasier éblouissant qui éclaire la bâtisse de l'intérieur comme une gigantesque citrouille grimaçante, et nous avons coupé le son par égard pour nos auditeurs les plus sensibles, mais, depuis la route, les témoins qui ont filmé ces images entendaient les cris incessants des - À LA CLAIREFONTAINE, M'EN ALLANT PROMENER J'AI TROUVÉ L'EAU SI BELLE, QUE JE M'Y SUIS BAIGNÉE, IL Y A LONGTEMPS QUE JE T'AIME JAMAIS JE NE T'OUBLIERAI, SOUS LES FEUILLES D'UN GRAND CHÊNE, JE ME SUIS FAIT SÉCHER, SUR LA PLUS HAUTE BRANCHE, je m'égosille au-dessus de Catherine Pellerin, CHANTE ROSSIGNOL CHANTE, TOI QUI A LE CŒUR GAI, TU AS LE CŒUR À RIRE, MOI JE*

L'AI À PLEURER, ne pas penser à ma grand-mère sifflotant dans la voiture, ne pas voir le paquet de Gauloises virevoltant gaiement sur le pare-brise de la grosse Buick, grand-mère guerrière, sauf que la guerre une fois ça ne suffit pas, on rempile à quatre-vingt-dix ans, il n'y aura pas de survivants cette fois-ci. NON, NON, NON. Interdit. On ne va pas par là. Elle va revenir, je la retrouverai. Fixer l'écran lumineux, concentration complète et totalitaire sur les mots qui s'en échappent, focus - *près d'une centaine de travailleurs de la santé ont manifesté devant les bureaux du Centre intégré de santé et de services sociaux du Bas-St-Laurent, ils dénoncent la suspension de treize de leurs membres, on en parle avec Marlene Guillemont, alors Marlene cette action était organisée par le syndicat de la fédération de la santé et des services sociaux. Oui Martin, on rappelle les événements, treize syndiqués qui ont apposé des autocollants sur les portes des hôpitaux et du CISSS de Matane et Rimouski ont été par la suite suspendus, c'est pourquoi leurs collègues sont venus manifester ce matin, parce qu'en plus la direction du CISSS a déposé des plaintes à la Sûreté du Québec, alors qu'il n'y a eu aucun bris et aucune interruption de service, on écoute les commentaires de Jeff Bigley – well, ils se prennent à nous autres pour avoir posé des autocollants, c'est quoi le message, c'est faites pas la grève, faites rien, fermez vot' gueule et acceptez ce qui est à la table, well, c'est non seulement disproportionné, ça a aucune bonne sens alors qu'on est en plein dans les moyens de pression, y a un manque de loyauté flagrant envers les employés - alors voilà Martin, la direction a appelé la Sûreté du Québec pour expulser les manifestants venus manifester devant les bureaux de la PDG madame Isabelle Malot pour discuter avec elle, et Madame Malot, chose curieuse, a répondu ne pas être informée de la situation, et qu'elle devait en discuter avant de leur revenir.*

*

M. Giroux, mon voisin, m'aide à faire l'inventaire des items encore présents dans la chambre de ma grand-mère. Un bouquet de fausses fleurs sur la table. Un lecteur CD et la compilation des deux cents meilleures chansons françaises avec l'étiquette 9.99 \$ sur le coin gauche. Un chien électrique dont l'oreille droite est cassée - *come stai, sto bene, e tu, grazie mille, sedersi prendere quel posto, insisto, non ti preoccupare, Io servo ti bere, è stato, non mi ricordo nemmeno* - une photo de chacun de ses petits-enfants, un dessin à la gouache, principalement orange et rouge, composé par mon fils, son arrière-petit-fils, un châle framboise, une paire de souliers, pour quoi faire, des chemises de nuit et une large collection de chandails - *Io credo di sì ma come sapere con certezza, cosa bellissimi fiori, rose, rosso, giallo, arancio, nero, bianco, viola, magnifico, magnifico* – Mme di Mambro, moins fort s'il vous plaît, on essaye de se concentrer ici, un paquet de Petits écoliers Lu, encore passablement croquants, un fusil à eau, à investiguer, un pic à guitare, idem, sa bague de fiançailles, le Petit Robert 1984, des aiguilles à tricoter. Je place la liste à droite du tableau d'enquête. La tâche accomplie, M. Giroux sort sa boîte de photos, les clichés de voitures de collection plus nombreux que les portraits de ses enfants et petits-enfants. Il commente lentement, entre incantation et fabulation, faisant émaner de chaque image les bruits de moteur et les odeurs d'essence tandis que Mme di Mambro converse chaleureusement avec le fantôme de son fils - *cosa bellissimi fiori, rose, rosso, giallo, arancio, nero, bianco, viola, magnifico, magnifico*. Toujours pas de grand-mère, et aucune hypothèse valable.

*

Retour de Valentina, qui avait été transférée au troisième étage, puis au quatrième, puis au sixième, avant de nous revenir un peu amaigrie, pâlotte, la semelle plus adhérente, le rire moins élastique. Je la rejoins, euphorique d'avoir retrouvé une alliée, dans la 219B, ACÉTAMINOPHÈNE 500 mg 1 comprimé, GLUCOPHAGE 500 mg 1 comprimé, ALTACE 2.5 mg, 1 capsule, COLACE 100 mg 1 capsule, LOPRESOR 50 mg ½ comprimé, à 8 heures. *Ma belle Roberte, vous êtes pas bien comme ça, je vais vous redresser, allez zou, un petit coup, vous penchez pas comme ça, en arrière plutôt, en arrière, c'est bon, on ouvre grand la bouche, pas d'histoire, allez, on avale tout Roberte. Vous êtes une championne, un peu d'eau. Je reviens plus tard Roberte, enfin, j'essaye. Lâchez ma main Roberte, voyons, voyons, qu'est-ce que vous me racontez, vous savez bien que je ne peux pas faire ça, de toute façon vous avez pas vraiment envie de mourir ma beauté, c'est juste un petit down, c'est toujours difficile le matin, faut repartir la machine, allez ma Roberte, ben voyons, vous êtes pas morte ma beauté, voyons donc, laissez ma main, je reviens très vite et la jolie demoiselle qui est là va s'asseoir un peu avec vous. Je devrais pouvoir revenir.*

Roberte Duval demande après sa mère. Chaque jour, à chaque heure de la journée, sauf quand elle dort.

Maman, maman, maman.

Certaines personnes ont beaucoup de mal à dire au revoir.

On était sept debout dans le salon. On avait gardé nos bottes et, plusieurs d'entre nous, nos manteaux. On était hésitants, mal à l'aise, aucune conversation ne semblant appropriée pour l'occasion. Aline ne reviendrait pas vivre ici, il avait fallu se rendre à l'évidence, elle ne serait jamais capable de vivre seule à nouveau. Il fallait donc vider la maison et la vendre. C'était le tout début d'un printemps, ou la fin de l'hiver, il y a deux ans peut-être. Mon oncle finissait de casser la glace sur les escaliers. Il en a toujours été ainsi les jours de soleil par temps froid, la

neige sur le petit toit du perron s'égouttant sur les marches en-dessous qui, elles, sont principalement à l'ombre, créant ainsi une couche de glace s'épaississant inlassablement. Il est improbable qu'Aline ne se soit jamais cassé la figure sur ces marches trompeuses. Mais ce n'est pas là qu'elle est tombée, ce n'est pas là que ma tante l'a retrouvée sans connaissance par une magnifique journée d'août, transportée aussitôt à l'hôpital pour ne jamais plus revenir en arrière. Mon oncle finit enfin de frapper les marches et nous rejoint dans le salon, on peut commencer. Claire, l'aînée des enfants Martin, qui s'impatiente depuis un quart d'heure, anxieuse, les traits tirés, propose que l'on procède méthodiquement, du haut vers le bas, ou bien de la cave jusqu'en haut, peu importe, mais il faut commencer et commencer quelque part. Alors on monte jusqu'au grenier. Le tour est vite fait. Là-haut il ne reste qu'un petit bureau tout blanc et un tabouret. Mon cousin Vic se réserve le bureau, Claire note son nom sur un papier. Nous redescendons à la file jusqu'à la chambre verte, la plus grande pièce de la maison située en aplomb de la rue Dufferin, au premier étage. Claire mentionne qu'elle a réservé la commode en cèdre et que ma mère aimerait la bergère, si personne ne s'y oppose. Il reste une lampe sur pied que la femme de mon oncle lorgne, elle a la même chez elle, une très bonne lampe vraiment, si légère. Elle la prendra. On se tourne ensuite vers la bibliothèque de mon grand-père, muets pour un temps devant le poids de toutes ces pages. Ma mère suggère que je devrais y jeter un coup d'œil en premier, c'est moi qui lit ce genre de livres dans la famille, je n'ai qu'à faire un premier tri. J'y retournerai tout à l'heure, à mon aise, quand les autres pièces auront été visitées. Alors, on passe à la chambre à coucher des grands-parents, où il ne reste que les bijoux et une boîte de cintres. Ma sœur trouve les cintres pratiques, elle en prendrait bien la moitié, Vic se propose pour l'autre. C'est réglé. Pour les bijoux, les filles se les sépareront plus tard, personne n'est prêt à se pencher sur quoique ce soit d'aussi signifiant, il faut garder l'élan, se rendre au rez-de-chaussée, avancer aussi loin que possible dans cette mer d'objets avant d'avoir à prendre une respiration. Nous voici donc à

nouveau dans le salon où la majorité de ce qui n'a pas été envoyé aux Petits frères des pauvres a été amassée. Claire reprend les rênes et pendant près de deux heures elle présente à chacun casseroles, verres, lampes à huile, livres de cuisine, tableaux, scie, torchons et nappes, couteau de boucher, aiguillère, bougies, hibou en porcelaine, verres à vin, collection de fers à repasser antiques, oreillers, aiguilles à tricoter et autres vestiges d'un peu plus de cinquante-cinq ans de vie montréalaise des premiers de la lignée des Guy-Martin à avoir émigré au Canada, arrivés par bateau, trois semaines de traversée, tout juste avant l'automne 1957. Jean Martin, mon grand-père, journaliste en mal de travail accompagné d'Aline Martin née Guy, pas encore couturière, mais déjà mère de trois enfants, de quatre en vérité, l'aînée décédée du croup à huit mois, une tragédie qui participa sûrement de cette grande échappée américaine puisque la famille Guy avait refusé le caveau familial à l'enfant, fille de journaliste débutant, lui-même fils d'instituteur de province, n'étant pas l'ascendance appropriée pour un tel honneur. Ma tante Claire continue de proposer les objets avec une énergie de plus en plus bornée, aveuglée par le trou qui se crée, elle énumère, déplace, replace. Dans le petit groupe, qui s'active et s'impatiente, aucune parole n'est échangée autre qu'en rapport avec cette division des biens. Pas de souvenir, pas d'émotion, pas de débordement. Les Guy-Martin ne débordent pas. Il est déjà seize heures, l'hiver s'étire sur la rue déserte. Ma mère ajoute à son tas un petit tapis turc que Vic aurait bien aimé, mais il choisit de se taire, il veut qu'on en finisse. Mon oncle demande où est le Dali, Claire l'a déjà emmené chez elle, il lui revient puisque c'est elle qui l'avait offert aux parents, quarantième anniversaire de mariage. Sans transition aucune, une fois le partage terminé, chacun se disperse. Mon oncle part inspecter les fissures à la cave, mon père, qui s'est tu jusqu'ici, discute avec ma mère de choses et d'autres, Claire s'occupe autant que possible pour ne pas céder à la déferlante, les autres ont disparu quelque part, dans la cuisine peut-être, et je monte à l'étage rejoindre la bibliothèque de la chambre verte. Cette pièce, je l'associe toujours à une berceuse que ma mère

m'a souvent chantée ici, les soirs de repas de famille quand ma sœur et moi nous endormions dans le grand lit d'invités, transférées plus tard dans les bras de Papa jusqu'à la voiture, dans le noir, parfois avalées par la neige. Aline savait recevoir et nous recevait souvent, c'était son plus grand bonheur, l'œuvre de toute sa vie. Je me tourne vers les livres et je fais le tri assez rapidement, les Henri Troyat restent sur les étagères, ainsi que les Françoise Sagan que mon grand-père affectionnait tant. Je sélectionne du Sartre, Tournier, Triolet, Modiano, Daudet, Malraux, Aragon, Balzac. Et Baudelaire, *Les Fleurs du Mal* dans une belle copie numérotée. C'est le seul livre que j'ouvre cet après-midi-là, pour aucune raison particulière. Dans le repli de la page couverture est logé un petit coupon de demande de pièce d'identité canadienne et une photographie en noir et blanc. Sur la photographie on voit une jeune fille devant un lourd rideau, et la moitié d'un homme en costume trois-pièces. Je suis tout de suite et tout d'un coup très excitée. Une photo dissimulée, une photo en noir et blanc à tirage unique, tirage amateur qui plus est, ne peut être qu'un secret. Il s'agit certainement d'une découverte digne de Philip Marlowe, un indice qui ne pourra mener qu'à la résolution d'un mystère dynastique, une liaison, un enfant illégitime, un agent double, une extorsion crapuleuse. Je sens l'épais papier photo entre mes doigts, je remarque que l'arrière est étampé, mais la mention est illisible. Une petite auréole jaune embrasse le coin supérieur gauche. Mon grand-père faisait-il de la photo. Pas que je me souvienne. Il était journaliste télé, il réalisait des émissions documentaires. Ma grand-mère était celle qui photographiait la vie privée, la famille, les vacances, les chiens, les gâteaux d'anniversaire, les objets inusités, les couchers de soleil, les arbres en fleurs. Mais cette photo paraît dater d'avant ma naissance. Son drôle de cadrage décalé, comme si le cliché avait été pris en vitesse, en secret, n'indique aucunement qu'il s'agisse d'une photo souvenir. Peut-être avait-elle été remise à mon grand-père sous silence, puis dissimulée dans l'ombre des *Fleurs du mal*. Mais pourquoi, alors, ne pas l'avoir détruite. C'est alors que j'entends quelqu'un dans les

escaliers et j'ai tout juste le temps de replacer la photo lorsque Claire pénètre dans la chambre verte, s'informant du processus. Ma tante a décidé de prendre quelques livres. Après tout, elle aussi aime lire. Nous nous remettons à la tâche côte à côte et nous avons presque fini lorsqu'elle remarque *Les Fleurs du Mal* dans ma boîte. C'était la copie sur laquelle elle avait travaillé pour le Bac, elle aimerait bien la prendre. Je ne peux refuser et les poèmes de Baudelaire sont retirés de ma boîte pour se retrouver dans les bras de Claire qui redescend vérifier que l'ordre a été maintenu au rez-de-chaussée, les piles respectées et que chacun est maintenant en voie de dispersion. Pour gagner du temps, je choisis encore quelques titres que je place dans ma boîte. Je la soulève et m'apprête à quitter la pièce quand je suis prise d'un vertige, la boîte m'échappe, je m'appuie à une étagère. Je pense peut-être vomir, je voudrais surtout pouvoir pleurer, mais on n'a pas choisi de faire les choses ainsi. Je voudrais qu'on essaie de reconstruire quelque chose, rien qu'un bref instant, ici, entre ces briques qui nous ont vu grandir, tous. Reconstruire pour une dernière fois plutôt que de s'acharner à effacer, démanteler, démentir. Mais nous n'avons malheureusement pas le sens du sacré, aucun sens du rituel. En fait, le sens nous échappe.

Maman, maman, maman, maman, maman, maman, maman, maman, maman, maman, maman, maman, maman, maman, maman, maman.

Le souffle rauque de Roberte Duval porte sans relâche ce mot si ancien qui remonte à la surface en une seule syllabe, cinglant l'air tel le bruit de l'arbre qui se brise.

Maman, maman, maman, maman, maman.

Je lui tiens la main, je ne lâche pas sa main.

*

La soirée est particulièrement éprouvante pour les nerfs. Le souper remballé avant la tombée de la nuit, il ne doit même pas être dix-huit heures que je désespère déjà de me jeter contre les murs, tête première. Aucune issue, aucune distraction, sauf concentration maximale sur les prières chantonnées par Mme di Mambro, je place le fauteuil de cuirette tout contre la vitre et colle mon front sur la surface fraîche - *respiro libero, urlo dell'anima, nelle tue mani, se vorrai il tuo destino avrai* – et je m'endors dans cette position en équerre - *non arrenderti mai, dipenderà soltanto da te, soltanto da te*. De toute façon, je ne peux pas m'allonger dans le lit. Parfois, j'ajoute un nouvel indice au tableau d'enquête. Par exemple, le plan Approche Milieu de vie, implanté depuis six mois aux Résidences La fleur de l'âge se décline ainsi - *Reconstruire un guide d'accueil qui rassemble les documents suivants dans une pochette destinée aux résidents, connaître, par la cueillette de données, les habitudes de vie du nouveau résident dans le but de faciliter la prise en charge du résident, afficher le menu du jour à l'entrée de la salle à manger du deuxième étage et à la salle à manger principale, le menu hebdomadaire, réparti sur quatre semaines, proposé par la nutritionniste, alimenter assis le résident en s'asseyant près de lui à la hauteur de ses yeux en utilisant un petit banc sur roulettes, créer une atmosphère agréable et paisible lors du repas en contrôlant les stimuli et en faisant jouer une musique classique, s'approprier d'autres formations telles que « Agir auprès des personnes âgées », réparer le système de ventilation qui était défectueux le jour de la visite, déplacer le téléviseur dans le salon réservé pour les résidents, rendre disponible un document sur la mission de l'unité prothétique.*

Un peu de Schubert pendant nos repas serait en effet une heureuse idée.

Est-ce que je parle à Lucie Schneider... Bonjour Madame, je retourne votre appel, ici Suzanne Marcotte du Centre Fleur de l'âge... Oui bonjour, on m'a transmis votre message au sujet de votre maman... Je suis aide-soignante... Je comprends... Madame Schneider, je peux vous informer qu'il est normal que votre grand-mère maigrisse, beaucoup, il a été prouvé que cette maladie provoque un amaigrissement, des fois une prise de poids, par sa pathologie et par le manque d'appétit tout d'abord... Pardon, je n'ai pas saisi... Nous sommes parfois contraints de les contentionner, oui ça peut arriver... Non, pas les médicaments ni les calmants... Je comprends, et cela nous est très pénible... Comment... Non, ça ne me semble pas correct du tout, je vais vérifier ça tantôt... Non, non, voyez-vous, les ecchymoses ça arrive, ils sont tellement fragiles... Je me permets une question toutefois, car il existe qu'une famille angoissée, inquiète, trop présente, trop aimante, avec des visites tous les jours plusieurs fois hors des horaires - vous me direz d'autres ne viennent qu'à Noël - au moment des repas avec beaucoup de demandes de questions d'exigences de peurs de sollicitations, et bien cela peut parfois créer une difficulté relationnelle avec l'équipe... Je sais bien... Je comprends Madame Schneider... Vous savez entre le sous-effectif, la formation, les coupures... Je sais bien... En tous les cas, ce que je vous conseille, c'est un psychologue... Il faut exprimer votre souffrance, il ou elle pourra vous rassurer, rebâtir votre état de santé morale... Alors, il y a aussi une association Alzheimer, des groupes de parole, de nombreux témoignages en ligne... Ne vous en faites pas... D'accord, très bien... En espérant vous avoir aidé, je vous souhaite bonne continuation.

*

J'ai trop chaud, tout colle à ma peau. Il fait toujours trop chaud ici, ou alors vraiment très froid. Mais le plus souvent il fait trop chaud et l'atmosphère est lourde comme dans la section

équatoriale du Biodôme. L'impression alors d'être l'un de ces paresseux au regard si lointain, je décolle mon bras de l'appui-coude avec résignation lorsque je n'ai pas le choix que d'essuyer les perles qui se forment au-dessus de ma lèvre supérieure. Valentina me dit que le système de chauffage est antique, je soupçonne plutôt un abrutissement programmé. Quelque part entre la collation et le souper, je parviens à fendre ma torpeur et à me rendre jusqu'à la 213B. J'ai choisi la 213B, car Monsieur Paul me fait toujours un poème. Je me pose au bout de son lit et je lui frotte les chevilles pendant qu'il cherche son chemin parmi les mots. *J'ai... pas grand'chose. J'ai... un dixième de seconde qui se montre... Il y a des instants où mon corps s'illumine... C'est très curieux. J'y vois tout à coup en moi... je distingue les profondeurs des couches de ma chair; et je sens des zones de douleur, des anneaux, des pôles, des aigrettes de douleur. Voyez-vous ces figures vives, Mademoiselle. Cette géométrie de la souffrance. Voyez-vous. Oui je la vois. Je la vois très bien. C'est comme l'autre matin quand mon fils m'a dit Maman, est-ce que je peux ne pas avoir trois ans. Pourquoi, mon chat. Tu ne veux pas une grosse fête et ton gâteau au chocolat avec les Smarties et les guimauves. J'ai peur de mourir si je grandis. Mon chat, pourquoi. Je veux pas être mort. Je pense que je vais pas aimer être mort. Monsieur Paul me tend un verre de whisky japonais qu'il affectionne particulièrement et qu'il conserve dans une bouteille de rince-bouche. Il suffit d'une touche de bleu patenté V. Encore une journée à tirer. Une journée de quasi-désespoir. La seule chose qui me fait un peu plaisir est de me recoucher dans ce lit moelleux. Il tire des plumes de son oreiller une petite boîte à pilule et me fait choisir OXYCODONE 30 mg, LOPRESOR 50 mg, OXAZEPAM 45 mg. La nuit ici... lutter contre un rouleau compresseur qui avance, je n'ose pas dire aveuglément... sans son chauffeur. Si on ne résiste pas, si on ne court pas, on se fait écraser... Tant qu'à faire, il vaut mieux rester un être humain qu'une galette de bouillie de sang.*

Il fait gris.

Son visage flotte dans un rayon aqueux.

Sa chemise de nuit s'efface contre les ombres du mur.

Quelle heure est-il.

Où vas-tu ma petite mademoiselle. T'égare pas dans les couloirs. Ici, c'est pas comme ailleurs. Je lui demande si ma grand-mère aurait pu se dissoudre de soir, comme moi. L'a-t-elle vue errer. Passer. Sombrier. *La nuit tous les lapins sont au casino.* Son index, courbe et calcairisé, indique la petite porte du placard à balais. *Il suffit d'entrer.* Une quinzaine de vieux autour de petites tables de bridge. Des grosses liasses de dollars s'entassent. Ils sont tous à la vodka. *On te fait une petite place, demoiselle, la première mise est à deux cents.* C'est que je suis partie sans rien. En fait, je cherche ma grand-mère. Cheveux gris en petite couette. Rictus figé à droite. Langue fourchue. De beaux ongles solides. Est-elle venue jouer. *Ça se pourrait.* Vous souvenez-vous d'elle alors. *Ça se pourrait.* Aline, Aline Martin, ça vous dit de quoi. *Oui je crois bien que oui, la femme au sourire décoiffant.* Ça se peut. *Fume des Gitanes.* Jeune, oui. Aujourd'hui, j'en doute. *On te fait une petite place, ma douce. La première mise est à deux cents.* Aline. Aline Martin. Ça ne vous dit rien. *Tu t'appelles Aline.* Non, non, je la cherche, je vous dis. Est-elle déjà venue jouer. *Ça se pourrait. Les grandes mains aux Gitanes.* Je ne sais pas, peut-être. *Alors tu joues, bichette.* Non, je cherche ma grand-mère. *Tassez-vous les gars, on lui fait une petite place.* Je remarque alors. Il y a bien des verres, de l'alcool, des liasses d'argent, des tables, des chaises, mais pas de cartes. *Ma perle, on n'a pas toute la nuit. Le prochain tour de garde rentre dans une heure, on se hâte, hop, hop, assieds-toi ici. Voilà qui est fait. Je te sers un verre. Tu connais les règles, chacun pour soi et le cœur sur la main. C'est parti, ma câline. C'est ça hein, tu m'as dit Aline.* Je peux fumer, ça ne vous dérange pas. *Elle est bonne celle-là. Comment ça pourrait nous déranger, ma petite. Des fantômes qui craignent la fumée. Manquerait plus que ça.*

Je détache ma joue du drap blanc et rugueux et je déploie mon échine arquée entre la chaise et le bord du lit de mon hôte. Les coins de ma bouche sont raidis de salive séchée et quelque chose semble tirer sur mon nerf optique. Faudrait voir, à l'avenir, à tapisser l'estomac de substances absorbantes avant de rendre visite à Monsieur Paul. Ses mélanges sont un peu trop savants. Détour par la salle à manger où tout me lève le cœur, crème de carottes, sauté de veau tomates et basilic, haricots jaunes, je prends place à la table où s'assoit habituellement ma grand-mère, entre Mme Amali et Mme Tremblay - *Réjean y est mort dans le bain, comme une grosse crevette - T'exagères encore Simone, tu sais pas, y pourrait - Réjean, y est mort comme une crevette, j'ai vu son pied qui dépassait, je te l'ai dit et je te le dis de nouveau -* purée de pomme de terre, carré Graham au caramel, café ou thé, oui café, ça pourrait aller et trois grands verres d'eau s'il vous plaît - *Sa fille elle pleurait, pis je vais te dire que Réjean son bain il le prenait le matin et il aurait jamais payé pour l'avoir au noir - Tu sais pas Simone, tu dis ça parce que t'as peur de l'eau -*

Je tire mon carnet un peu crotté et je relis mes dernières notes.

175A en équilibre au bord du précipice

621 A salive à la fenêtre

341B prie en intercession pour tous ceux qui souffrent

562A agrandit le trou du temps

132B avale des médicaments

443A jappe comme une chienne

443B larve son ennui étoilé

224A tricote serré

667 B chavire sans répit

539 A chasse le crabe et le papillon aux confins d'un monde sans repères et sans lois.

Il faudrait pouvoir relier les indices un peu comme les dessins numérotés, voir apparaître avec bonheur ce qui n'était là qu'en pointillé.

Quelque chose comme une intuition.

Ou un souvenir.

Je ferme les yeux.

Des tables à roulettes s'alignent les unes après les autres, ailées de leurs petits bancs repliables. Sur chacune d'elles, des boîtes à lunch de toutes les couleurs, certaines dures, d'autres souples. Des pelures de bananes, des coins de sandwichs, des pellicules de fromages, des boîtes de jus évidées, des cœurs de pommes, des petits fils blancs d'orange, des traînées de beurre d'arachide, de la sauce d'*Alphabits*, le petit mot de maman écrit au Bic sur une feuille du bloc-notes Texaco tous les matins, *je t'aime MaGrande*. À chaque fois que je vais voir Aline, je me vois transportée dans les années 80, les visites à la résidence comme un ascenseur vers la petite enfance, celle des effluves tenaces et animales, celle de la défécation impromptue et des hauts le cœur en voiture. La trappe s'ouvre immanquablement et je descends. Je n'ai en général même pas

le temps de me rendre jusqu'à la chambre de ma grand-mère que le corridor de la garderie se déploie devant moi. Je viens de manger des sandwichs aux œufs. Je dois avoir entre quatre et six ans. Il y a le couloir devant moi et la salle de bain à l'autre bout. Puis, quelque part vers les trois quarts, je vomis. Exactement devant la porte de la directrice. Elle remplissait peut-être les feuilles d'absence, ou quelque autre fonction administrative routinière, mais méditative, et voilà que la petite bouclée qui pleure après ses parents, soirs et matins, s'arrête là et lui ressert les petits triangles blafards tout déconfits. L'odeur inoubliable de l'œuf à la mayonnaise sur le plancher javellisé. J'ai lu dans le *New Yorker* que des chercheurs de M.I.T. ont réussi à introduire un laser quelque part dans la tête de souris traumatisées pour réactiver le souvenir des électrochocs. Le laser appuie et les souris fuient. Alors moi, j'amène *Best of France: 100 French songs* acheté en ligne pour 4.99\$. Je n'ai pas de laser, mais je lui joue Montand, Bécoud, Trenet, Piaf, Bourvil et compagnie et je la vois glisser tout doucement vers l'arrière. Ses pupilles se contractent, le regard retourné vers l'intérieur. Je suis certaine que tout un tas de choses se passe en dedans, des formes et des visages, des sensations et des odeurs qui repeuplent sa tête. Elle n'est simplement plus ici, au centre, son ascenseur est venu la chercher et l'a fait descendre en 1933 ou 47. *La mer, tida dida, qu'on voit danser, tidadida... des reflets changeants, tidim dim dim*. Elle m'apparaît toujours plus inatteignable, mais tellement plus vivante dans ces moments de plongée musicale. Je lui tiens alors la main et je me laisse bercer par mes propres souvenirs - le ronronnement du moteur de l'autobus scolaire, les hoquets dans la route et l'odeur de mouton et de sueur qui flotte dans le bus nous ramenant de la classe verte vers Montréal, rayonnants d'amour dans le printemps de 1987. *Voyeeeee!!! Près des étangs, tidam tida dida, ces grands roseaux mouillés, tidadadim... la mer, lalalam, a bercé mon coeur, pour la viiiiiiiiiieeeeeuu.*

*

Sherbrooke et l'Estrie sont des pionniers en matière de recherche sur le vieillissement pis le créneau ACCORD SAGE-Innovation, permettra, qu'on se le tienne pour dit, la création d'entreprises innovantes autour des personnes âgées, des vieillards, des retraités, enfin, c'est-à-dire, dans le secteur de l'économie grise là. Je sais que les gens chez eux vont se dire, voyons donc, c'est de l'argent encore dilapidé par le gouvernement, ben détrompez-vous –

J'ouvre l'œil. Le ministre de la Santé se fait interviewer sur le stationnement d'un hôpital, et ça a l'air de venter fort.

- il y a toute une filière économique à créer autour des personnes âgées, que ce soit des produits pharmaceutiques, des services, du transport, du développement immobilier – Madame Vachon me fait signe qu'elle n'entend rien, qu'il faut augmenter le volume, je lui rétorque qu'on se croirait déjà en discothèque, que ma tête menace d'éclater à tout moment et qu'on n'a qu'à mettre les sous-titres, mais, évidemment, c'est une idée absurde étant donné l'épaisseur de sa cataracte - j'aimerais souligner que le mot SAGE est un clin d'œil à la sagesse de nos personnes âgées, c'est moi qui y ai pensé. On s'est beaucoup concertés, avec les chefs d'entreprise de la région, pis ben on a pensé à ce qui pourrait faire décoller ça, la gérontologie, parce que vous pouvez vous imaginer c'est pas un secteur qui vend ben ben par lui-même, à cause des préjugés, alors on s'est fixé des buts bien précis, desquels découlent des priorités d'action - le journaliste précise les axes principaux du projet, quelque chose comme l'amélioration des relations fournisseurs-clients dans le milieu de l'innovation ou peut-être bien des activités de réseautage, ça bourdonne fort dans mes tympans - Le réseautage, c'est ce qui manque à l'Estrie d'après-vous monsieur le ministre. Ben écoutez, l'Accord SAGE, vous comprenez que ça va booster nos chiffres d'affaires, on estime cinq pour cent en un an, on va créer du beau travail, local, pour nous, chez nous, entre nous. Et ne croyez pas qu'on oublie les âgés. Ils sont bel et bien dans la ligne de mire, tout au

bout de la réflexion, en aval du processus, à la sortie des canaux, c'est sur eux que ça va retomber – je m'accroche aux lèvres du ministre qui est vraiment fier de nous parler d'un projet type, un exemple en or, un système de cloches d'appel silencieuses qui ont déjà été installées au pavillon Saint-Vincent et développées par la compagnie IBM, qui a d'ailleurs reçu un prix lors du Gala Reconnaissance Estrie au CSSS-IUGS, parce que - vous vous imaginez bien l'amélioration de la qualité de vie, ça doit être vraiment fatigant, ça sonne à tout bout de champ ces clochettes-là, fait que tout ce vacarme en moins, c'est un grand pas pour la vieillesse. Nous sommes vraiment fiers de l'Estrie -

*

Valentina n'a jamais entendu parler de ces clochettes silencieuses, elle hausse les épaules entre deux chambres, relève sa queue de cheval sur le dessus de son crâne et ramasse un gobelet de papier pour la 312A. *Monsieur Cloutier, tout beau dans ses pyjamas rayés, alors ce matin on a plein de jolies couleurs à avaler. LOPRESOR 50 mg ½ comprimé, NORVASC 5 mg 1 comprimé, RISPERDAL 0.5 mg ½ comprimé, ZANTAC 150 mg 1 comprimé. Je reviens tantôt pour la toilette, j'essaye de revenir. Vous prenez tout sans vous étouffer mon bon monsieur Cloutier, faites plaisir à Valentina. Je ne veux plus rien voir. OK, super, beau travail, à tantôt.* Monsieur Cloutier semble très léger, tout son linge flotte autour de ses membres, même ses cheveux s'effilochent, en apesanteur. Peut-être que lui aussi a parfois l'impression qu'il va disparaître, comme un trait de fumée. *C'est drôle que vous me disiez ça, j'ai en effet des élans d'élévation. Ça va vous paraître idiot, mais j'aimerais m'en aller à cette heure-ci, en grim pant tout au bout d'un bouleau, m'agrippant aux branches sombres, le long de son tronc enneigé. Vers les cieux, monter tant que l'arbre pourrait me porter. Et rendu tout au bout, monsieur*

Cloutier, qu'est-ce qu'il se passe. *L'arbre s'inclinerait pour me reposer à terre, linceulé. Vous me direz, c'est beaucoup d'effort, pour s'en retourner si bas.*

Ne pas se laisser engluer. Décoller chaque membre comme la guêpe dans la trappe visqueuse, résister par grands à-coups à l'ambiance morose qui viendrait à bout de l'homme le plus acharné, avaler un long verre d'eau, noyer le vague à l'âme et repartir sans regarder derrière, arriver au quatrième étage, débouler au hasard dans la 429B et s'inviter dans les méditations de M. Sears sur l'activité comparée de l'azote, de l'acide phosphorique et de la potasse soluble - *vois-tu, tous les engrais organiques sont des engrais lents dont l'assimilation ne se produit qu'à la longue. C'est que leur effet utile n'est pas immédiat, il se répartit sur une période plus ou moins longue. On pourrait dire qu'ils sont comparables à la réserve nutritive du sol. Me suis-tu. Regarde, le rosier sur mon bureau, le jaune soleil-levant. J'ai commencé à y déposer toutes les petites croûtes de sang que je pouvais trouver sur l'étage, les gales sur les bras de Mme Tremblay, les mouchoirs de M. McKay, certaines urines malsaines, les chutes soudaines, les morts lentes. Le sang séché est une source naturelle d'azote qui stimule l'activité microbienne du sol, son action est rapide et durable dans le temps. Et améliore les floraisons. Il est magnifique n'est-ce pas.*

La senteur du rosier me fait tourner la tête.

*

Tua nonna sarebbe eccitata, che peccato, che peccato. Je teste sur Mme di Mambro le premier segment de mon recueil d'intrigues policières. Je l'ai redressée sur deux, trois oreillers,

qu'elle puisse suivre aussi sur mes lèvres. *Che peccato ha lasciato, ma alla fine.* Oui, oui Madame di Mambro, parfaitement. Éclaircissement de voix, je me lance.

Je rapporte ici des faits qui sont survenus alors que j'étais préposé au nettoyage dans un centre pour personnes âgées. À cette époque, j'étais souvent fatigué, la monotonie des tâches m'abrutissant davantage que leur nature ingrate. J'étais un homme réservé et passablement seul, résidant dans une petite chambre sans charme et sans plaisir. Puis, au beau milieu de l'hiver 199*, une série d'incidents survinrent et éveillèrent en moi le besoin d'agir. Une énigme, qui laissait le reste du personnel assez indifférent, me poussa à entrer en contact avec le héros de ma jeunesse, le détective Navès, désormais à la retraite dans une propriété retirée du bas du fleuve. Homme de peu de mots, je lui envoyai une carte postale à la fin du mois de janvier et attendis signe de vie pendant deux longues semaines. Sans préavis, le détective surgit devant moi à la cafétéria de la résidence, me serra la main et, sans fioriture, plongea dans le vif du sujet. « Vous avez à votre service le très grand Navès et je compte bien tirer tout ce petit mystère au clair. Ayant reçu votre missive il y a quelques jours, vos propos m'ont titillé la cervelle, passablement engourdie par le vent du nord, et j'ai pris le premier train depuis la Gaspésie. Expliquez-moi tout, et n'omettez aucun détail, aussi futile soit-il. » Je lui contais alors comment les photos personnelles et journaux intimes des résidents avaient commencé à disparaître depuis environ six semaines, causant de grands émois au sein de la population âgée du centre. La lumière dans le bureau de l'administration avait par deux fois été allumée dans la nuit selon des sources mises aux aguets par des bruits et chuintements inexplicables. Quelques résidents s'étaient plaints d'avoir été réveillés aux petites heures du matin et questionnés par une ombre sans visage. Évidemment, personne dans le personnel ne prenait leurs témoignages au sérieux. Deux nuits avant d'écrire au détective, m'étant posté à l'angle du couloir principal et de l'entrée de la salle de séjour, j'avais

épié une figure élancée se faufiler de chambre en chambre pour finalement s'évanouir dans la nuit sans laisser de trace, excepté ses mesquins larcins. Le lendemain matin un crucifix, deux chapelets, un dossier médical et un manuscrit de mémoires étaient déclarés disparus. Le détective se racla la gorge puis proclama, un petit sourire ravi aux lèvres : « Étrange histoire. Étrange histoire. Excusez-moi un instant. » Navès bondit de sa chaise et me laissa devant mon assiette de riz à la dinde. De retour trente minutes plus tard, les yeux pétillants d'intérêt, il m'annonça : « C'est bien ce qu'il me semblait. J'ai été vérifier deux ou trois éléments et je pense pouvoir éclaircir cette histoire. Nous procéderons par élimination, très logiquement. Dites-moi, possédez-vous un revolver ? » Je lui mentionnais alors le vieux Colt hérité de mon oncle que je conservais maintenant dans mon casier pour les quarts de nuit. « Ah, excellent, s'exclama Navès. Je vois que le romantique et le spectaculaire vous plaisent. Il ne sera pas nécessaire d'en faire usage, mais cela nous sera tout de même très utile. » Navès m'intima de m'approcher de la fenêtre et m'indiqua de la tête deux silhouettes déambulant dans la cour intérieure. « Voilà, tout se déroule comme prévu. Voici l'infirmière Betsy qui va fumer, suivie du docteur Tremblay. Et voilà notre cher docteur Karayan qui les rejoint. Tout suit son cours. Précisément. À présent, nous allons descendre à la manière des rebus. Suivez-moi. » Insérés dans le petit conduit vertical, Navès nous fit descendre précautionneusement le long de la chute à linge sale. Parvenus à l'étage inférieur, nous avions débouché à l'intérieur du bureau du docteur Tremblay, directeur adjoint du centre, et pris place chacun dans un fauteuil, laissant les lumières éteintes. « Maintenant, nous guettons. » L'attente me parut éternelle. Je distinguai Navès à son mouvement machinal de la main sur le dos de son cou, mais je ne pouvais discerner ses yeux. Il me semblait que la nuit devait être descendue sur nous, alors que dans les faits pas plus de soixante-quinze minutes ne s'étaient écoulées, quand nous entendîmes un frottement. Navès toucha ma main et me fit signe de m'approcher de la porte. « Il est à l'extérieur, me murmura le détective, il lime la serrure.

Quand je donne le signal, pas avant, sautez-lui dessus et tenez-le bien serré.» Un bruit de craquement se produisit dans la serrure et le docteur Karayan poussa la porte, j'entendis son souffle alors qu'il nous dépassait. « Allez », me somma Navès. Nous surgîmes au même moment, Navès recouvrant la tête de l'homme d'un sac de jute et moi lui arrachant sa petite lame avant de lui faire une jolie clé de bras. Il ne me restait plus de main pour brandir le revolver, mais déjà Navès se penchait à l'oreille de l'homme et lui murmurait quelque chose avant de se retourner vers moi. « Asseyez-le dans la chaise. N'ayez crainte, il ne tentera pas de s'échapper. » C'est alors que Betsy pénétra à son tour dans la pièce, attirée par le bruit, et la surprise la fit vaciller. « N'ayez crainte Betsy, je suis Navès, le céléberrissime détective, et j'ai le regret de vous annoncer que cet homme est un imposteur. Il navigue à travers votre établissement depuis quelques mois sous une fausse identité, son tempérament ardent gagnant rapidement la confiance du personnel et franchissant lestement les remparts de votre cœur. Mais Navès a vu clair. N'usant que de la plus pure raison, j'ai dénoué le mystère en quelques tours de boîte crânienne. Son profil aquilin et l'arcade de ses sourcils me rappelèrent le portrait d'un de vos patients, recensé dans le catalogue des décès par accident que j'avais pris soin de feuilleter dans le train. Vous vous souvenez peut-être de l'homme échappé dans le bain et dont la famille ne fut pas contactée jusqu'à quarante-huit heures après son décès par noyade. Je vérifiai la descendance de feu Gaston Laroche et, en effet, je lui trouvai un petit-fils, Léo Laroche, véritable identité de Dr. Karayan ici présent. Je ne crois pas que ses intentions aient été terroristes, tout dépend de ce qu'il aurait découvert sur les circonstances entourant l'accident de son aïeul en travaillant ici. Toujours est-il que Papa Navès lui a tiré le tapis de sous les pieds alors qu'il venait fouiller le bureau de votre supérieur. Je vous délègue le plaisir d'appeler les autorités, qu'elles puissent régler le cas de cet imposteur. » L'affaire ne fut pas rapportée dans les grands journaux, simplement quelques lignes dans le périodique du quartier. Évidemment, les circonstances m'obligèrent à quitter mon poste, mais

sans regret ni amertume de ma part. Si parfois je me remémore cette période de ma vie, c'est pour rêver à mon aventure aux côtés de Navès, ces quelques heures pendant lesquelles mon existence s'arracha à la morosité de l'éternel recommencement. Et c'est le parfum légèrement citronné de Betsy qui flotte le plus longtemps dans mon esprit.

Alors, ça vous a plu, Mme di Mambro. *Si, si. Non è così buono come Umberto Ecco, è necessario lavorare di più. Sai Agatha Christie, una gran signora, si dovrebbe leggere.* Elle a l'air d'avoir apprécié. J'aurais préféré qu'elle me compare à Conan Doyle, mais on ne peut pas obtenir tous les honneurs du premier coup.

*

Besoin de renfort moral, c'est le temps de dévaliser la calèche aux bonbons. Ce n'est pas toujours évident de passer inaperçus, mais, mon voisin M. Giroux et moi, on a trouvé un système. Lorsque le pharmacien débarque avec les renouvellements, il devise toujours un bon quart d'heure avec l'infirmière en chef au poste d'entrée de l'unité du deuxième étage. Il loge le chariot de ravitaillement le long du flanc latéral du comptoir de l'accueil. Peu avant son heure habituelle de passage, je ne peux préciser le moment exact, car ici, impossible de suivre le fil du temps, je m'assois sur la chaise la plus proche du poste d'accueil, à environ un mètre cinquante de la position stationnaire du chariot au moment du déchargement. Le pharmacien arrive, et, comme prévu, se met à jaser. Au tour de M. Giroux de faire son entrée, il apostrophe le pharmacien avec qui il partage un amour inconditionnel pour les voitures de collection. L'infirmière et le pharmacien se penchent sur son album photos et, dans cet intervalle, je m'étire vers la droite avec fluidité, j'attrape les deux ou trois premières boîtes qu'effleurent mes doigts sur les tablettes du

chariot, volte-face gracile, je glisse jusqu'à l'angle du couloir et je fonce jusqu'aux toilettes les plus proches. Je déballe le butin, je divise en sous-paquets cellophanés que je réparties sur mon torse avec du gros ruban adhésif, trois ou quatre pilules dans la bouche en passant, et j'émerge ni vue ni connue. Plus tard, je déposerai sa cote à M. Giroux, on babillera avec légèreté en regardant les photos de sa Pontiac Starchieff blanche et noire, et je m'endormirai roulée en boule au pied de son lit, hurlant à la lune de me ramener ma grand-mère.

Alors, question incontournable, quel est le secret, Martine. Oh c'est très simple, Julie, c'est le désir qui fait rester jeune. En somme, vivre est fabuleux, c'est ça, Martine. Exactement, il faut se dire qu'on peut rajeunir sans scalpel, que c'est la vie notre meilleur remède, avec un petit coup de pouce des laboratoires, de temps en temps. En effet, certains avancent même que les rides au féminin ont le vent en poupe, qu'en pensez-vous Martine. Écoutez, il faut simplement croquer dans la vie à pleines dents, évidemment, une belle peau et de belles dents sont aussi de vrais atouts, il faut absolument prendre soin de votre corps, j'aimerais dire aux téléspectateurs, c'est votre plus important investissement, vraiment. Et c'est pour cela Martine, que vous organisez le Salon des seniors, toute la semaine prochaine, au Palais des congrès. Oui, c'est notre treizième édition, nous sommes vraiment très fiers d'offrir à nouveau cet événement incontournable pour tous les aînés modernes, séduisants, rigolos, nous offrons sur place une panoplie de conseils anti-âge, des trucs sensationnels pour garder la joie de vivre, et une programmation de mini-conférences extrêmement informatives sur des sujets aussi divers que les réseaux de rencontre en ligne, le viagra, la cuisine crue, les investissements immobiliers, les tendances en maillots de bain ou les chirurgies spécialisées, vous savez, on y croit nous, on n'est pas là pour juste vendre de quoi, on encourage les gens à penser différemment, à vieillir autrement. En somme, Martine, vous inspirez les aînés à devenir complètement

intergénérationnels. Absolument, vous le nommez parfaitement, on crée les aînés du futur. Pourrait-on dire, Martine, des vieux plus jeunes chaque jour. Et pourquoi pas, j'ai soixante-quatre ans, je dirige le Salon depuis cinq ans, c'est une deuxième carrière pour moi. Je passe mes vacances de Pâques à Venise, j'ai appris à surfer au Costa Rica l'été passé, en septembre j'ai rencontré Pierre, en mars, il s'est installé chez moi, les vingt ans qui nous séparent n'ont choqué ni mes filles, ni mes amies. Martine, vous avez vraiment la pêche. Merci Sylvie.

*

Le sentiment de défaite s'installe malgré mes efforts, indubitablement. Mal au dos comme si j'avais passé mes nuits dans un cercueil, ou assise dans un fauteuil de cuirette plastifiée. Je tourne en rond, je n'ai rien inscrit de neuf dans le carnet depuis trop longtemps.

Il y a bien une hypothèse que je n'ai pas encore évaluée. Peut-être Aline est-elle simplement retournée chez elle, là où elle souhaitait mourir, comme j'imagine la plupart des personnes âgées le souhaitent, mourir dans sa maison d'Outremont, mourir devant sa télévision carrée entourée des objets qui retracent un parcours bien précis, le sien. Il serait donc logique qu'elle se soit levée dans la nuit lorsque toutes les auxiliaires étaient assoupies, qu'elle ait revêtu son cardigan bleu avec les manches effilochées par le temps et par ses mains hargneuses, et qu'à ce moment opportun, elle ait joué sa dernière carte, son secret le mieux gardé, qu'elle se soit levée de sa chaise roulante, qu'elle ait traversé la salle de séjour comme portée par les flots, ouvert la porte dont elle avait su mémoriser le code de sécurité parce que, finalement, elle peut encore se souvenir de bien des choses, et qu'elle se soit hâtée vers le boulevard St-Michel pour héler un taxi qui l'aurait emportée loin de ce quartier étranger, jamais traversé, jamais aimé, vers

le seul lieu auquel elle eût appartenu au Québec, une maison cossue avec sous-sol et grenier, là ou elle voulait mourir, finir de vivre en tous cas, car je ne crois pas qu'elle n'eût jamais voulu mourir où que ce soit.

L'ho vista sparire, l'ho vista, la nonna, mi permetta, l'ho vista sparire.

Il me faut peut-être retourner à l'essentiel. Récapituler les faits. Il y a de cela je ne sais combien de temps, je suis entrée dans la chambre de ma grand-mère et elle n'était plus là. Je paniquais, mais je me contrôlais, je me rappelle m'être fortement contrôlée. J'aurais pu me rouler par terre. *Sono tutti e serpenti, ti ammazzano lentamente.* J'ai sonné l'alarme, des infirmières et un docteur, ou deux, ont accouru, des choses se sont dites, j'ai tenté d'expliquer la situation, l'inacceptable de la situation. *Disumano, disumano, disumano.* Ensuite, il y a des noirs. Reprendre du début, l'enquête. Je me relève dans le fauteuil et je m'applique à noter le plus de détails dans le paysage qui s'étend au-delà de la fenêtre. Je positionne ma tête à un angle aléatoire. Je laisse pénétrer le flux d'informations sur la zone en vue, sans discrimination. Je regarde, je regarde, je regarde. Et encore, je regarde, je regarde, je regarde comme dans le train. Mais je ne vais nulle part. J'oscille d'avant en arrière, imitant le touc-à-touc du chemin de fer, vert et maison galopants, c'est la mémoire qui fume et nous mène en avant. Soudain plongée dans le noir, les feuilles heurtent mes frêles épaules, un pied à la fois, rien n'est clair, et puis, à nouveau, le large, projetée dans la lumière, surplombant le lac gris, immensité d'asphalte insondable. Et pourtant, il y a de la vie là-dessous. Pendant mon accouchement, je me suis retrouvée à respirer sur un gros ballon bleu. Le roulis me rappelle celui-là. Le corps bête et impuissant. La tête pire que tout. Je ballottais, alors que mon fils se frayait un chemin dans mes entrailles. Ouvrant un passage vers ce qu'il ne savait même pas être la lumière. À travers ce qu'il

ne savait pas être moi. Aucun souvenir. La déchirure. Le tournant au-dessus du lac et le train poursuit sa route vers une nuit sans étoile.

*

Et bien alors ma chouette, toi aussi, tu te laisses aller, il est peut-être temps d'aller interroger le curé dans la chapelle. Inutile, Valentina, Aline Martin était fiévreusement anticléricale, cicatrices de pensionnat breton. Inutile au possible, je n'irai pas à la chapelle. Comme tu voudras ma chouette, alors je t'attends demain matin, ne néglige pas les rondes de bonbons, ne néglige pas ceux qui sont encore là. Elle commence à me taper sur les nerfs, la Valentina. Sa poitrine miséricordieuse, les cheveux toujours blonds, le rouge à lèvres bonbon, c'est louche tout ça. Elle est pareille que les autres au fond, elle veut que j'abandonne mes recherches. Elle n'y croit pas non plus. Elle ne croit pas qu'il soit même envisageable que ma grand-mère ait rejoint l'aile extrémiste du syndicat des employés de centres privés afin de soutenir leur combat pour de meilleures conditions de travail. Preuve à l'appui, une préposée aux chambres dans un hôtel gagne entre dix-sept et dix-huit dollars de l'heure, un gardien au zoo de Granby gagne aussi dans ces eaux-là. Les préposées aux bénéficiaires des centres privés, généralement des femmes ou des minorités, gagnent autour du salaire minimum. Ça dit tout. Je soupçonne donc qu'Aline a revêtu la chemise rouge de la faction souterraine et que, la nuit, elle tapisse les murs de la ville de tags revendicateurs. Sur le viaduc de la Concorde *Sans infirmières, on est morts*. En grosses lettres noires à travers une publicité pour jeans sur l'autoroute 40 *Le Québec sous-traite la vieillesse*. Gravé sur les marches du Palais des congrès *Arrêter de guillotiner les vieux, cessez les coupes*. Cousu de fil

blanc sur une banderole accrochée au clocher de l'Église Sainte-Irénée *La furie des ancêtres sur nous tous s'abattra*. Et, son préféré, tagué dans l'entrée du métro Honoré-Beaugrand - *Quand le personnel roule, la mamie prend le bord*. Aline a toujours été bonne de ses mains. Elle est heureuse de pouvoir se battre et, à quatre-vingt-quatorze ans, laisser sa marque sur la cité. Un acte de résistance dans l'épaisseur de la nuit.

Je ne sais pas vraiment pourquoi je suis ici, mon frère, enfin mon curé. Ah oui, mon père. Bien. Je vous parle donc d'Aline. Bien. Lorsqu'elle nous gardait ma sœur et moi, et elle nous gardait souvent, elle nous emmenait généralement faire un tour à la librairie Renaud Bray, du temps qu'il n'y en avait qu'une, sur l'avenue Côte-des-Neiges. Aline connaissait M. Bray personnellement, elle en était fière. On y passait l'après-midi à fouiner, caresser des couvertures, feuilleter des albums, parcourir les rayons et on en ressortait les bras chargés d'un gros sac de plastique épais et gonflé. Il y avait toujours quelques titres pour mon grand-père qui lisait comme il respirait, mais la majorité était pour nous. Ma sœur se choisissait en général un ou deux albums Spirou qu'elle parcourait tranquillement, pendant des semaines, et que je lui dérobaï dès qu'elle avait le dos tourné. Moi, je me construisais d'abord méthodiquement une bibliothèque rose et une bibliothèque verte, puis j'empilais avec appétit tous les romans qui évoquaient l'aventure, le mystère, la vie plus grande que nature : *L'île aux trésors*, toute une série de Jules Verne, *L'homme qui rit*, *La guerre des boutons*, *Les hauts du Hurlevent*, plein de Conan Doyle, *Le petit Nicolas*, *Peter Pan* et, surtout, tous les livres de Lucy Maud Montgomery. Je ne sais même pas si ma grand-mère aimait lire, je ne lui ai jamais demandé et je ne l'ai jamais vu lire. Elle était fanatique de télévision, surtout de mauvaise télévision, et nous laissait regarder avec elle *Les feux*

de l'amour, entourée de la fumée de ses Gitanes, qui sont à jamais restées pour elle un simple plaisir inoffensif. Elle nous préparait des piles de crêpes, des filets mignons, de la mousse au chocolat, des frites, des framboises à la crème chantilly. Elle nous cousait des jupes, des pantalons, des maillots de bain sur mesure. Elle venait nous chercher à l'école au moindre étournement. Elle nous donnait de l'argent de poche pour les vacances d'été et nous accueillait à notre retour avec un festin comme si on était parties un an. L'amour qu'elle déployait sur nous était doux et épais, sans fin. Il a certainement étouffé la génération de ses enfants par moments, mais pour nous, ses petites-filles, son amour n'a fait que nous choyer. Un amour d'une patience infinie, généreux, ludique, qui enfreignait toutes les petites règles de bienséances, toutes les petites obligations sociales, un amour qui nous faisait rire. Et qui parfois nous faisait nous sentir coupables, ne pouvant pas le lui rendre, même au centième. Alors, vous auriez fait quoi vous, mon père. L'auriez-vous prise chez vous. Parce que, on se dit tous ça et le moment venu... Déjà que les visites hebdomadaires sont un calvaire avec ses questions en boucle qui nous tordent les boyaux. Chacun se dit, ce n'est pas possible, je ne peux pas la voir dans cet état, je reviendrai dans une semaine, je ne supporte simplement pas. Et de semaine en semaine, chacun amasse sa mousse. Au final, c'est sa hanche qui craque. Tout droit à l'hôpital où on l'attache comme si elle allait égorger quelqu'un. C'est vrai qu'elle sauterait bien de son lit. Parce que maintenant, mon père, maintenant, il n'y en n'a même plus des questions en boucle, rien que des injures et des *maman, maman, maman* à tout bout de champ. Alors, la question se repose, sa vie, ma vie, notre vie. Vous auriez fait quoi vous, honnêtement. À force d'y réfléchir, nous, on lui trouve une chambre propre dans un centre propre, et les visites hebdomadaires reprennent. La vie coule, elle demande beaucoup à mourir, elle dit tout le temps qu'elle a peur, mais on lui prescrit des médicaments et il y a des moments presque sympathiques. Tout de même, elle a beaucoup trop de bleus, beaucoup trop souvent, et on se demande aussi si elle mange chaque jour. Je vous assure,

je n'exagère pas. Alors on lui trouve une autre chambre, dans un autre établissement, mais cette fois-ci c'est vraiment éloigné de chez nous et puis, avec le travail et les enfants et tout le reste, les visites s'étiolent, en plus elle n'a jamais rien à dire et elle pique toujours de sales crises quand on vient. Et ça pue. Et la dame à côté d'elle est énorme et ne bouge jamais. Ça me donne envie de prendre une épingle et de me l'enfoncer tout au fond de la pupille, mon père. Alors on la déménage à nouveau, ici à Fleur de l'âge. L'accueil est bon, on a confiance. Et là, elle disparaît.

*

S'enterrer dans les lectures, creuser un passage ailleurs qu'ici pour, peut-être, déboucher dans la lumière. Épars autour de ma chaise, le mémoire sur la qualité des soins par L'AQDR, le plan d'action Vivre et vieillir ensemble *On a tous le même âge, mais pas en même temps* datant de 2011, les coupures de journaux sur la tragédie de l'île verte *On a même eu un patient qui s'était jeté d'un étage en voulant se sauver des flammes*, la lettre de suicide de Léon Lafleur, directeur du CHSLD Saint-Charles-Borromé *Ne comptez pas sur le ministre pour vous protéger, son image est trop importante*, le rapport de l'institut national de santé publique du Québec intitulé *Vieillesse de la population - État fonctionnel des personnes âgées et besoins futurs en soins de longue durée au Québec*, les publications du Fonds des nations unies pour la population *Ageing population doesn't have to be a time-bomb*, le lancement du label « bien vieillir » par le Ministère des Affaires sociales, de la Santé et des Droits des femmes en France *Il s'agit enfin de maintenir ou de favoriser l'investissement de nos aînés dans la vie sociale, notamment en consolidant le lien intergénérationnel*, les coupures de journaux sur l'ouverture d'une garderie à l'intérieur d'une résidence pour personnes âgées à Seattle. Dès qu'un nouvel indice émerge, je découpe et j'épingle au tableau. Exemple, découvert dans le magazine *Science et vie junior* de

mon fils l'autre jour - *Nous formulons plus de 60 000 pensées par jour, quatre-vingt-dix-huit pour cent ne sont en fait qu'une poignée de pensées récurrentes.* Imaginons un instant que ces pensées récurrentes sont de l'ordre de -

Je vais mourir ici.

C'est ici, où je ne veux pas être, que je vais mourir.

Je vais mourir ici, seule.

Sans aucune personne qui m'aime, je vais mourir.

Alors que j'ai tant aimé. On ne peut pas me reprocher de ne pas avoir aimé.

Ici. Bientôt. Je vais mourir.

Loin de ceux.

Seule.

Ici.

Sous peu.

Je vais mourir.

Je ne veux pas. Pas ici. Pas ailleurs. Mais surtout pas ici.

Loin et seule.

Ces mêmes pensées à longueur de journée, ponctuées de quelques pensées autres, mais tout aussi récurrentes -

J'ai soif. Grand Dieu que j'ai soif.

La lumière est bleutée.

Ça me gratte au creux de la cheville.

Qui est-ce qui hurle.

*

Je remonte le corridor écru avec toutes les petites natures mortes alignées bien sagement. L'une d'elles s'écarterait-elle du mur que je ne serai pas surprise d'y trouver un passage secret. Long couloir menant chez le roi des rats, tapi dans la tuyauterie. Il y aurait accumulé tout un tas de petits trophées. Dentiers, mouche-nez, seringues, mots croisés, croûte de jambe, poils d'oreille, appareils auditifs, zapette de télé, bandages souillés, Cheerios, ongles incarnés, lettres d'amour, portraits d'antan, cierges et dés à jouer. Il trônerait. Je lui demanderais permission d'approcher. *À ta guise*, répond-il, museau lustré. Je soulève et je repousse, je me dégage un passage jusqu'à lui. *Puis-je te porter assistance*, petite patte en l'air, rictus en coin. J'acquiesce, je cherche des indices, plus particulièrement un pendentif en ambre, très doux, mielleux. Il appartenait à ma grand-mère, toute ma vie je l'ai vu à son cou. Un fin silence passe entre nous, puis le rongeur de me répondre *J'ai souvenir de deux rubis, d'une agate translucide montée en bague, d'une poignée de grenats, d'une croix en lapis-lazuli, de quelques zircons et d'un nombre impressionnant de cristaux. De l'ambre, je ne crois pas. Gus. Gustave. Guuuuuustave*. Un rat bedonnant approche en galopant. *Gustave. Le cahier des biens s'il te plaît*. Gustave s'élance. *Ma mémoire n'est plus ce qu'elle était. Jeune rat, j'allais au champ. Je gambadais gaiement et j'usais de mon intelligence pour décortiquer le monde. J'ai survécu à la guerre en mangeant des oignons crus. Plutôt tôt que tard, j'ai dû quitter mon pays natal, la terre de mes ancêtres. Je suis monté sur un grand vaisseau, n'emportant que ma famille. Cette traversée de l'océan, je ne m'en souviens même plus. Tout s'évanouit. Le premier hiver canadien, la vie à reconstruire à partir de rien. Je piétine aujourd'hui les cendres de ma vie. Les miens habitent à présent de l'autre côté des ponts, dans un luxe douteux. Quand ils mangent cru, c'est par idéologie passagère. Je ne*

pourrais les reconnaître. Et eux m'ont oublié. Alors Gustave et moi, on s'est trouvé cette occupation, pilleurs de souvenirs. Je cristallise le temps évaporé et je m'y love. Ah, voilà Gustave, passe-moi le cahier des charges, la dame cherche un pendentif en –

Le cliquetis du chariot à collation. Raisins coupés en deux, jus de canneberge, yogourt à la fraise rehaussé de LOPRESOR 50 mg, CELEBREX 200 mg, EVISTA 60 mg, NITRO-DUR 04 mg, OXAZEPAM 45 mg, HYDROXYZINE sirop 10 mg, ACÉTAMINOPHÈNE 500 mg, OXYCODONE 30 mg, ALTACE 2.5 mg, LOSEC 20 mg, PERSANTINE 50 mg, SÉROQUEL 25 mg, CODÉINE 50 mg.

L'impression d'être un très lourd navire quittant le rivage. Le réel au loin.

*

Je n'ai jamais encore croisé quelqu'un d'autre dans la chapelle. Il y a des cierges électriques perpétuellement allumés et une douce odeur de vieux bois. Une lampe éclaire un vitrail, simulant la lumière du soleil au cœur de cette pièce coupée du monde.

J'ai bien réfléchi à ta question et voici le fruit de mes ruminations. Il n'y a pour nous, dans notre vie et dans notre univers qu'un événement qui compte, c'est notre mort. Elle est le point où se réunit et conspire contre notre bonheur tout ce qui échappe à notre vigilance. Plus nos pensées s'évertuent à s'en écarter, plus elles se resserrent autour d'elle. Plus nous la redoutons, plus elle est redoutable, car elle ne se nourrit que de nos craintes. Les deux ou trois pensées sur lesquelles nous pensions nous appuyer, sans les avoir examinées, cèdent comme des roseaux sous

le poids des dernières minutes. Personne ne nous attend sur le dernier rivage où rien n'est prêt, où rien n'est demeuré debout que l'épouvante. Car c'est bien de l'épouvante dont tu veux me parler. Tu m'as rappelé l'autre soir une jeune femme rencontrée il y a de cela quelques années. Elle avait alors un petit garçon de deux ans. Ce petit, que nous appellerons Hector, lorsqu'il avait dix-huit mois et qu'il se trouvait avec sa mère en sortie à la bibliothèque, avait avalé un petit chat en plastique qui s'était logé à l'embouchure de sa trachée, obstruant ses capacités respiratoires. Sa mère, que nous appellerons Amélia, m'avait expliqué comment Hector était devenu soudainement immobile, absolument tendu. Elle se rappelait avec effroi ses yeux rivés aux siens, suppliants. Amélia avait hurlé, il s'étouffe, il s'étouffe, elle avait pris son fils dans ses bras, elle l'embrassait, le frappait, le secouait, le suppliait. Et puis, une femme avait surgi et s'était emparée d'Hector, l'avait reviré de bord et le chat s'était délogé de la trachée pour descendre, finalement, dans l'œsophage. Amélia et Hector étaient partis pour l'hôpital où le jeune garçon était resté en observation pendant la nuit. Et la vie avait repris son cours. Je n'ai rencontré Amélia que quelques mois plus tard, Hector venait de fêter son deuxième anniversaire, c'était l'été, il grandissait bien, mangeait bien, s'amusait sans problème. Mais sa mère, elle, n'allait pas bien. Elle racontait à tout le monde que cet épisode avait été épiphanique, que son amour pour Hector était aujourd'hui pratiquement mythologique, qu'il fallait vivre un tel drame pour pleinement saisir l'incroyable fragilité du lien qui nous unit aux êtres qui nous sont chers. En vérité, Amélia était à présent incapable de rester seule avec son fils sans se mettre à trembler, terrorisée. Elle ne pouvait plus le coucher le soir, car il lui était impossible de rester allongée aux côtés d'Hector dans le noir, une peur irréductible s'emparant d'elle. Bien évidemment, elle ne pouvait communiquer ceci à qui que ce soit et sa vie quotidienne en était absolument bouleversée. Parfois, alors qu'elle préparait le repas pendant qu'Hector jouait dans le salon, elle se mettait à le regarder avec effroi, comme si un trou noir allait s'ouvrir sous ses petits pieds et

engouffrer le tapis, le coffre de jouets, les haut-parleurs, la plante verte, les fenêtres, la cuisine et, pourquoi pas, la maison entière. Elle n'avait pas peur qu'il lui arrive quelque chose. Elle avait peur de lui. Que lui avez-vous répondu, mon père. There is no room for death, s'écrie quelque part la grande Emily Brontë. La matière la plus inerte en apparence est animée de mouvements si puissants et si furieux que toute vie animale ou végétale n'est plus que sommeil et immobilité au regard des tourbillons vertigineux et de l'énergie incommensurable que renferme une pierre du chemin. Il n'y a pas à redouter.

Vous vous foutez de ma gueule.

J'entends les chariots au travail de l'autre côté de la porte. Le bruit de la climatisation. Une force sans nom me tient rivée au banc de bois. Puis la lumière derrière le vitrail s'éteint d'un coup, ainsi que les cierges de plastique.

Il fait noir.

Troisième temps.

Ouverture en sourcilière des paupières. Murs pâles tout autour. Au-dessus du lit, un dessin avec un cheval blanc, se cabrant.

Ne pas regarder le lit.

L'ho vista sparire, l'ho vista, la nonna, mi permetta, l'ho vista sparire.

Des photos floues et tachées sur la table de chevet.

Une fenêtre masquée de stores vinyles.

Prendere la mano, apri il tuo cuore.

Je cherche un miroir, quelques instants.

Blanc.

Insère ici l'image du lieu où tu quitteras ton enveloppe charnelle. Tu retourneras au créateur. Tu moisiras. Tu te transcenderas. Tu t'étioleras. Tu assisteras à ton procès dernier. Tu t'élèveras. Tu te dissiperas. Tu accèderas à la vérité. Tu te propulseras à la vitesse de la lumière. Tu pénétreras les flammes de l'enfer. Tu t'évaporeras. Tu redeviendras vermine.

Imagine ce lieu.

Et respire calmement.

Parce que tu n'en sortiras jamais.

Jamais.

Crazy, I'm crazy for feeling so lonely, I'm crazyyyyyy for feeling so bluuuuuuue.

And then some day, you'd leave me for somebody new ou ou ou ou

Ah worry, why do I let myself worryyyyyy

Couture en zigzag, cuirette déchirée aux angles.

Ah ah aah aaaaah

What in the world did I do ou ou ou ou

Mains posées sur cuisses. Tête inclinée vers la droite et vers le bas. Sensation froide et désagréable sur le menton et le cou. Ôter. Arracher. Essuyer. C'est quoi. Liquide gluant. Yogourt et salive. Plusieurs heures à l'air. Toujours pas sec.

Une chanson qui tourne en rond. Très loin dans la tête.

Crazy for trying and crazy for crying

Oh oh oh oh oh

Mains posées sur cuisses. Frottent. Se frottent. S'entrefrottent.

Ah worry, why do I let myself worryyyyyy

Frottent. Arrêtez de froter.

Crazy, I'm crazy for feeling so

Ta gueule.

Mains posées sur cuisses.

Sensation froide et désagréable sur le menton et le cou.

Rien pour essuyer.

Pourquoi ouvrir les yeux.

Les ouvrirai demain. Après-demain.

Voir quoi.

Rien à voir.

Alors pleurer.

Si seulement.

Alors crier.

Râle.

Alors penser.

Rien à faire.

Bienheureux ceux qui sont persécutés à cause de la justice, car c'est à eux qu'est le royaume des cieux. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux.

Si difficile de tenir ta main décharnée. Grise. Les ongles trop longs. Noirs dessous. Ne pas se demander quelles sécrétions, ignobles en tous les cas parce que raclures d'ici, du bord de la mort.

Malheureuse grand-mère livrée aux taureaux.

Ça va arrêter, il va y avoir des directives. Les directives vont être écrites pis après elles vont être postées, je vais m'assurer en personne que y aura les adresses des CHSLD sur les enveloppes et donc, ben, les lettres vont arriver dans leurs boîtes à malle, les directives vont avoir été rédigées avec clarté là, et il sera laissé sans aucun doute que cette pratique pose des problèmes.

Mains posées sur cuisses, envie de gratter profond. Atteindre l'os.

Envie de pisser.

Quand elle passe, j'ignore Valentina. Un jour, deux jours, cent-vingt jours, j'ignore Valentina.

J'ignore toutes les blouses blanches, pistache, rose bonbon, bleu-poupon.

Valentina qui. Valentina quoi. Connais pas. Je ne reconnais personne.

Pour quoi faire.

Elle pose deux problèmes. D'une part, les employés offrent ces services au noir, ce qui est illégal pis dangereux, avez-vous déjà pris votre bain dans le noir, il est prouvé que ce n'est pas une pratique sécuritaire. D'autre part, ces employés se trouvent dans une situation de conflit d'intérêts puisqu'ils pourraient être tentés de ne pas donner des soins le jour pour être payés le soir, au noir.

Sensation froide et désagréable sur le menton et le cou.

Ça gratte.

À l'aide.

Ça gratte.

Fait que moi je vais faire corriger toute ça là, pis la lettre terminera sur une apogée, la lettre spécifiera que le plus reprochable dans toute cette affaire qui tient debout malgré qu'on lui a cogné dans les jambes pendant de nombreuses années, ça a été que la situation se soit développée au su et au vu des dirigeants du réseau.

À l'aide.

Ça gratte, ça gratte, ça gratte.

Ça coule jusque dans l'échancrure de ma brassière, petite stagnation. Les mains refusent obstinément de répondre à l'appel. Elles ne quittent plus les cuisses. S'y caressent de neuf heures à onze heures, gratouillent de onze heures trente à treize, tapotent entre quinze et dix-sept, s'entrechoquent dans un crescendo aphone jusqu'à vingt-et-une heures, se crispent en poings au travers de la nuit, retrouvées, au lever, en boule dans le fossé des cuisses, pâles.

Et j'ajouterai que l'hygiène personnelle ça n'exige pas d'avoir un bain tous les jours pour personne. Je vous rappelle que le personnel, eux non plus ils n'ont pas toujours le temps de prendre une douche.

Dans le grenier d'Aline, les quatre cousins se déguisaient. Costumes de rat, de pirate, de magicien, cousus par Aline. Plus tard, le grenier se fait bureau d'investigation de l'inspecteur Gadget, quartier général des Tortues ninjas. Quatre enfants au visage rond, pas du tout son visage. Le visage d'Aline très long et le nez en bec d'oiseau, pas du tout notre nez, le nez des cousins en bouton.

Valentina tire sur ma manche. J'ignore. J'ignore les stéthoscopes, les boîtes à pilules, les gants de caoutchouc.

Pourquoi me lever.

Jambes de bambous.

Pourquoi me laver.

Pâté en croûte.

Pourquoi déglutir.

La salive coule si doucement à l'air libre.

Et quand on est vieux, est-ce qu'on a envie de se faire déshabiller à tout bout de champ, se faire traîner de par les corridors et tremper comme des vieux bouchons dans un bain crasseux pis une eau frette.

Ça me lève le cœur cette bouillie d'odeurs.

Comme celle des casiers du primaire. Les pantalons de neige s'égouttent sur le sol. Les bottes flottent sous les bancs dans une soupe hivernale. Dans les poches des manteaux, des mouchoirs grumeleux. Les foulards, encore raidis par la respiration congelée, enfournés au plus profond des manches. J'ai le goût de vomir. Je m'assois sur le sol et j'attends que ça passe. J'attends que ma grand-mère vienne me chercher. On ira voir ensemble *Les feux de l'amour* sur son sofa vert bouteille.

Ma grand-mère viendrait toujours me chercher.

Mains posées sur cuisses. Frottent. Se frottent. S'entrefrottent.

Les usagers peuvent bel et bien recourir à des services payants. Comme une coiffeuse. Mais pas le bain. Le bain c'est gratis. La coiffeuse c'est payant. Je suis vraiment très heureux que les regroupements des comités d'usagers aient signalé la situation à la commission régionale aux plaintes. C'est à ça qu'ils servent. Merci. Bonjour.

Pourquoi s'efforcer.

Quand tout ne fait que passer.

Pourquoi sourire.

Quand les larmes adoucissent les cornées momifiées par le climat désertique.

Mains posées sur cuisses.

Couture en zigzag, vinyle déchiré aux angles.

Il s'agit enfin de maintenir ou de favoriser l'investissement de nos aînés dans la vie sociale, notamment en consolidant le lien intergénérationnel.

Langue de pin, langue meuble Ikéa. Vite assemblée. Redémontable au prochain virage. Se revend extrêmement bien sur Kijiji. Un label comme ça en vaut l'investissement.

Quand je suis née, Aline était dans le couloir de l'hôpital à tricoter en jaune poussin. Mon père est sorti avec l'empreinte de mon pied. *Devinez. Fille ou garçon. Devinez. Comment veux-tu que je devine. Et bien c'est une fille.* Le tricot perd quelques mailles, qu'importe, elle est née. Ma grand-mère adorait raconter cette histoire-là.

Auriez-vous tout de même un message d'amour à communiquer à nos lecteurs, une pensée pleine de sagesse pour le monde de demain.

L'autre matin mon fils m'a dit. *Maman est-ce que je peux ne pas avoir trois ans.* À trois ans déjà il ne veut pas vieillir. *J'ai peur de mourir si je grandis.* Mais non tu ne mourras pas mon chat, tu es éternel, la chair de ma chair.

Aline blanche dans son lit.

Si proche et si loin.

Si terriblement loin.

There is no room for death.

Ça commence comme un bourdonnement, une voix brumeuse tout au loin.

Crazy, I'm crazy for feeling so lonely, I'm crazyyyyyy for feeling so bluuuuuuue.

And then some day, you'd leave me for somebody new ou ou ou ou

Ah worry, why do I let myself worryyyyyy

Couture en zigzag, fauteuil déchiré aux angles.

Ah ah aah aaaaah

What in the world did I do ou ou ou ou

Mains posées sur cuisses. Sensation froide et désagréable sur le menton et le cou.

Une chanson qui tourne en rond. Très loin dans le couloir.

Crazy for trying and crazy for crying

Oh oh oh oh oh

Mains posées sur cuisses. Frottent. Se frottent. S'entrefrottent.

Ah worry, why do I let myself worryyyyyy

Frottent. Arrêtez de froter.

Écoute.

Crazy, I'm crazy for feeling so -

Voix chaude qui remonte le long du couloir.

Je me hisse.

Assise sur le bord du fauteuil.

Rapprocher la marchette.

Je glisse ma jambe droite vers l'avant.

Je tire vers le bord du fauteuil mon postérieur moite.

Je plie le genou.

L'autre jambe suit à la rigolade, pour voir.

Je ne lâche pas la marchette.

Faire basculer mon poids vers l'avant.

Poussée verticale.

Chute de tension.

Tournis.

La fanfare doit maintenant être au niveau de la 243A.

Ça se rapproche.

Avancée chevrotante vers la porte.

Ciao Mme di Mambro, Ciao.

Les pieds glissent sur les dalles.

Arrivederci, bella, buona fortuna il mia cara amica.

Soulever la marchette, placer un pied en avant.

Faire glisser la marchette, suivre avec l'autre pied.

Ciao Mme di Mambro, je vous embrasse.

Soulever la marchette sans précipitation, un pas après l'autre.

Un pas après l'autre.

Arrivederci, bella, arrivederci.

Soulever la marchette, placer un pied en avant.

Faire glisser la marchette, suivre avec l'autre pied.

Arrivederci, bella, arrivederci.

Ouverture de porte.

Le couloir est rempli à craquer.

Un gros cercueil rouge semble flotter vers la salle de séjour, suivi de trompettes, tambours, cymbales, clochettes, tubas, flûtes à bec.

Happée par la parade, je marche à quelques mètres derrière le cercueil. Tout le monde est vêtu de blanc et de mauve. Beaucoup de plumes, des paillettes. De temps à autre, quelqu'un hurle, comme un loup-garou. Ça va trop vite pour moi, j'ai mal partout et je m'essouffle. Soulever la

marchette, placer un pied en avant. Faire glisser la marchette, suivre avec l'autre pied. Une gagne de rockers me dépasse, t-shirts de Iron Maiden, piercings à gogo. Des proches du défunt sans doute. On débouche sur la salle de séjour. Ça danse. Ça saute. Les auxiliaires sont pétées. On se passe des petits Jello's bien bourrés. Le Jello, on connaît ça ici, on les cale à la douzaine. La petite dame à côté de moi s'éclate franchement dans ses bas de contention blancs. Je lui demande au-dessus de la barrière du son - C'est pour qui ? *Qui donc mon chou.* C'est qui dans le cercueil. *On t'a entraînée à confondre ce qui est opportun et ce qui est important.* Vous ne savez pas qui on enterre. *On enterre tous les jours, comment veux-tu.* Vous faites ça chaque jour ? *Il le faut bien. Et il faut bien le faire.* C'est toujours aussi bruyant ? *Ça dépend, parfois on improvise, souvent ça coule de source.* Comment savez-vous ce qu'il faut faire ? *Ma grand-mère savait ces choses-là, elle m'a appris.* Ma grand-mère a disparu sans rien me dire. Je ne sais pas quoi faire. *Ferme les yeux. Oublie la musique et les voix, le chuintement et les cliquetis. Concentre-toi sur ma voix. Ça devait être le printemps 1931 ou 1932, un ami de la famille était décédé. J'avais suivi ma grand-mère du haut de mes neuf ans à travers la maison du défunt, elle, discourant avec aise sur chacune des étapes à respecter, moi, toute excitée de la robe à dentelle qu'on m'avait permis de porter - « Il faut enjoindre les personnes endeuillées à s'asseoir dans une pièce ensoleillée, si possible avec un feu de cheminée. On peut apporter sur un plateau de la nourriture, mais très peu de nourriture : du thé, du café, un bouillon, un peu de pain grillé, un œuf poché. Du lait, mais uniquement du lait chaud, le lait froid est mauvais pour une personne déjà transie. Il faut désigner un ami pour s'occuper de la maison pendant les funérailles. Cet ami devra veiller à ce que la maison soit aérée, que les meubles déplacés soient remis à leur place et qu'un feu soit allumé pour le retour de la famille. Il convient également de préparer un peu de thé ou un grog qu'il faut leur apporter quand ils reviennent, sans leur demander s'ils en ont envie. Les personnes accablées par la détresse ne veulent pas de nourriture, mais, si on leur en*

propose, elles accepteront machinalement. Et une boisson chaude pour éveiller la digestion et stimuler la circulation est ce qu'il y a de plus indiqué. » Vois-tu ma douce, il faut permettre à l'esprit de s'effondrer, tout en préservant le corps pour les jours meilleurs à venir.

Dans le cercueil, c'est toujours pas Aline Martin ?

Maintenant, ouvre les yeux, glisse ta petite main dans la mienne et suis-moi.

La lumière filtre entre les stores de plastique.

Je m'extrais du fauteuil et je me dirige vers le lit.

Je me penche sur cette main si grise.

Si légère.

Autre temps.

29 mars, 10h45.

Dehors, quatre enfants courent, les bottes détachées, la tuque au vent. Ils pourraient trébucher sur leurs lacets, glisser sur une fine couche de glace retorse et se prendre le trottoir dans le menton. Le plus grand pourrait pousser le plus petit un peu trop fort et le propulser en bas des escaliers. Une porte d'auto pourrait s'ouvrir au mauvais moment et renverser la fille en mauve. Lui casser toutes les dents. Mais ils courent, portés par le soleil de mars, discret et fort à la fois. Ils courent sans reprendre haleine. Ils courent sans que la fatigue leur pèse.

Je m'assois généralement sur ce rebord de fenêtre, Aline stationnée à ma droite, ma main caressant son avant-bras ou son épaule, ses mains à elle parcourant sans répit l'ourlet de sa veste. Aujourd'hui, Aline se raconte des histoires drôles pendant que je médite sur l'insouciance de la jeunesse et le danger des lacets détachés. Je dis à Aline, tu te rappelles de la blague que tu nous contais infatigablement, c'était comment déjà - *Jeanne fait de la trottinette. Très fière de ses prouesses, elle dit à sa mère, « Regarde maman, sans une main ! », puis elle repasse et s'écrie « Regarde maman, sans les deux mains ! » et, un tour plus tard, « Regarde maman, sans les dents ! »*. Ça te fait encore rire ? Mais Aline est ailleurs. Je remarque alors une petite Honda grise garée juste en face du trottoir où s'animent les enfants, la fenêtre du passager à moitié descendue. Un éclat argenté accroche mon regard, pulsant comme un message en morse, et j'imagine les clés oubliées sur le siège du conducteur, m'invitant à prendre action. Parfait pour un enlèvement.

Emplie d'une urgence soudaine, j'enfonce ma tuque sur la tête d'Aline jusqu'à la ligne des sourcils, je boucle sa ceinture de sécurité et je lui cale entre les genoux le gros éléphant rose que ma tante lui a offert pour la Saint-Nicolas. On est parties, on zoome le long du flanc gauche

du corridor, on contourne la table à roulettes avec les couches pleines de défécations et autres liquides matinaux, on arrive à l'embranchement. Salle de séjour à gauche, douze résidents alignés, pas d'auxiliaires en vue, la cafétéria tout droit où Tina remplit les bols de yogourt, et l'ascenseur au bout à droite. Nous filons, la trompe au vent, vers le petit clavier de sécurité et je tape les quatre chiffres secrets. Ça fait bip, je pousse la porte. On attend en sifflotant, comme si de rien était. Voilà l'ascenseur. Les portes s'ouvrent sur un résident en pantoufles et marchette, un chariot de linge propre et une auxiliaire en vert pistache. Continuer à siffloter, faire comme si de rien. *Vous descendez ?* Oui, oui, nous descendons. *Voir Tic et Toc ?* Pardon. *Les perruches.* Bien sûr. Ça va de soi. *Elle y voit quelque chose votre mamie ?* Pardon. *L'éléphant.* Ah oui, ah bon, oui bien, ça la rassure.

Je sens qu'il va être difficile de déjouer l'attention de cette auxiliaire. Elle a repéré Aline derrière l'éléphant en un rien de temps. Le plan est mis en marche, pas de raison de reculer maintenant. Je tente de rassurer ma grand-mère qui salive grandement. Je lui prends la main comme ça. Sandwich. On disait, sandwich à quoi. Sandwich poulet chocolat. Elle répondait, sandwich avocat barbe à papa. Aujourd'hui, elle sursaute pour cause de froideur et proteste. *Maudit hiver.* Alors, arme secrète, je lui fais gober un cachou bien dodu. Ça l'occupera soixante-douze secondes de plus. Attention maximale sur le masticage, les pupilles bien dures, le petit pli de plus au milieu du front assiégé.

J'ai lu avec attention votre question.

L'auxiliaire ne nous lâche pas. Et pas d'issue possible, au lieu de descendre, on file vers le cinquième déposer le résident en pantoufles.

Je peux vous informer qu'il est normal que votre grand-mère maigrisse, beaucoup, car il a été prouvé que cette maladie provoque un amaigrissement, des fois une prise de poids, par sa pathologie et par le manque d'appétit tout d'abord -

Oui, oui merci. Je comprends. Un autre cachou, un pour moi aussi. On croque, on croque, on salive, on avale.

Parfois contraint de les contentionner à cause de certaines familles les médicaments et les calmants et cela nous est très pénible et ne me semble pas correct du tout et les ecchymoses -

Je siffle. Je bourdonne. Je fais du bruit. J'enfonce le bouton RC à nouveau, on finira bien par atterrir.

Ça arrive, surtout que la chambre de votre grand-mère est considérée par la loi son domicile privé. Je me permets une question toutefois, car il existe qu'une famille angoissée, inquiète, trop présente, trop aimante -

C'est ça oui, merci, nous en reparlerons une prochaine fois.

- tous les jours plusieurs fois hors des horaires, vous me direz d'autres ne viennent qu'à Noël, au moment des repas avec beaucoup de demandes de questions d'exigences de peurs de sollicitations peut malheureusement créer une difficulté relationnelle -

Savais-tu, Mamie chérie, que j'ai un fils. Je l'élève avec beaucoup d'attention. Non, non, je n'oublie pas de l'arroser. Il file tout droit vers le plafond. Ça fait peur à voir.

- difficulté avec l'équipe, sous-effectifs, formation, carrière, diffamation. Ce que je vous conseille : un psychologue, pour exprimer votre souffrance.

Je trouve que l'abricot sec complémente terriblement bien la mollesse aromatique du cachou. Je t'en glisse un dans la joue, comme ça, et tu me dis.

Vous rassurer sur l'état de santé mentale, une association Alzheimer, groupes de parole, témoignages intéressants.

Tu peux le laisser fondre. Tu regardes au loin et tu laisses l'abricot se compotifier.

Enfin, en espérant vous avoir aidée, je vous souhaite bonne continuation ainsi qu'une grosse bise à votre Mamie.

L'auxiliaire débarque au deuxième.

Ça suinte un peu aux coins de tes lèvres, je t'endigue ça en un coup de napkin.

À notre tour d'être arrivées, rez-de-chaussée.

Je fais rouler Aline jusqu'à la porte principale qui coulisse en couinant.

Le soleil éclabousse les marches devant nous.

On reste là quelque temps, à humer l'air du temps.

On le laisse filer entre nos narines.

ANNEXE

Cette annexe ne fait pas partie de la création et a pour intention d'éclairer le processus de citation à la source de l'écriture.

L'annexe ne fait pas le relevé exhaustif de toutes les citations utilisées dans le mémoire, mais fait état des citations les plus importantes.

Sont aussi incluses les traductions des paroles de Mme di Mambro (certaines étant des citations).

Je voudrais aussi mentionner que j'ai eu le privilège de donner un atelier d'écriture dans une résidence pour personnes âgées pendant la rédaction de mon mémoire. Les rencontres que j'y ai faites ont nourri l'écriture.

MADAME DI MAMBRO

p.11 *Tirami fuori di qui, fuori, tirami fuori di qui.* Sortez-moi d'ici, dehors, sortez-moi d'ici

p.12 *L'ho vista sparire, l'ho vista, la nonna, mi permetta, l'ho vista sparire.* Je l'ai vu disparaître, je l'ai vue, la grand-mère, permettez-moi, je l'ai vu disparaître.

p.14 ... *come stai, sto bene [...] questo è quello che ho detto, ma insiste...* Comment allez-vous, je vais bien, et vous, merci bien, asseyez-vous, j'insiste, ne vous inquiétez pas, qu'est-ce que je vous sers à boire, il était, je ne me souviens même pas, je crois que oui, mais comment savoir pour sûr, quelles belles fleurs, rose, rouge, jaune, orange, noir, blanc, pourpre, magnifique, vous êtes trop galant, mon fils vient me voir tous les jours, il veut même que je vienne vivre avec lui, ce n'est pas possible, c'est ce que je lui ai dit, mais il insiste...

p.17 *Sono tutti e serpenti, ti ammazzano lentamente, disumano, disumano, disumano.* Ce sont tous des serpents, ils vous tuent lentement, inhumain, inhumain, inhumain.

Disumano, ma non mi avranno quel modo, mai. Mai. Inhumain, mais ils ne l'auront pas de cette façon, jamais. Jamais.

Io scappo, non come tua nonna, Io scappo. Je m'en vais, pas comme votre grand-mère, je m'en vais.

p.21 *Salvatore, Salvatore è un gatto puzzollente* – Salvatore, Salvatore est un vieux chat malodorant.

Chi contro a dio gitta pietra, in capo gli ritorna. Qui crache au ciel, se le reçoit sur le visage. (Proverbe italien)

Ora crescerà, la tua passione, tra mille sfide ti guiderà, credi in te, credi in te, credi in te. En grandissant, votre passion vous guidera à travers les défis, crois en toi, crois en toi, crois en toi.

Ha detto che l'uomo [...] Maledetto sia il suolo per causa tua. Il a dit : homme, parce que tu as écouté ta femme et mangé de l'arbre que je vous ai défendu, vous ne mangerez plus. Maudit soit le sol à cause de toi. (Genèse 3).

E 'il sudore del tuo volto mangerai [...] e polvere ritornerai. Et c'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre, d' où tu as été pris. Car tu es poussière, et tu retourneras poussière. (Genèse 3 14-19).

p.38 *Non dimenticare la capella.* Il ne faut pas oublier la chapelle.

Hai dimenticato la capella. Vous avez oublié la chapelle.

p. 52. Extrait des paroles de la chanson *Nelle tue mani (Maintenant nous sommes libres)* de Andrea Bocceli.

p.60. *Tua nonna sarebbe eccitata, che peccato, che peccato.* Votre grand-mère serait ravie, quel dommage, quel dommage.

Che peccato ha lasciato, ma alla fine. Quel dommage qu'elle soit partie, mais enfin.

p.64 *Si, si. Non è così buono come [...] si dovrebbe leggere.* Oui, oui. Pas aussi bon que Umberto Ici, vous devez travailler plus fort. Connaissez-vous Agatha Christie, une grande dame, vous devriez la lire.

p.79. *Prendere la mano, apri il tuo cuore.* Prends-lui la main, ouvre ton cœur.

CITATIONS RÉSIDENTS

p.23 Inspiré du procès-verbal d'audience de la cour d'appel dans le cadre de Savoie c. Thériault-Martel, 2013 :

« Dans le cadre de cette assemblée publique, la défenderesse aurait déclaré publiquement :

Il y a eu un cas de gastro-entérite,
Monsieur Savoie est allé voir les préposés pour leur dire de cesser de changer les résidents durant la nuit parce que le budget était pété! »

p.24 Monsieur Lalande fondé sur une lettre écrite par un résident d'une maison de retraite française dans le cadre d'un concours. Le lien Internet a disparu.

p.26 Monsieur S. inspiré du jugement de la cour supérieure « Centre de santé et de services sociaux du Sud-Ouest-Verdun c. Y.S. », 2015 QCCS 630

« La demanderesse, un établissement de santé au sens de la *Loi sur les services de santé et les services sociaux*[1], comprenant notamment le Centre d'hébergement Louis-Riel (« CHSLD Louis-Riel »), demande l'autorisation d'héberger Y... S..., contre son gré, pour une période de trois ans, dans une de ses installations et plus particulièrement dans une unité spécifique tel le CHSLD des Seigneurs. »

p.27 Le personnage de Solange est fondé sur une lettre écrite par une résidente d'une maison de retraite française dans le cadre d'un concours. Le lien Internet a disparu.

p.34. Les paroles de Mme Poisson sont une retranscription des paroles d'une dame entendue sur la terrasse du Second Cup sur l'avenue du Mont-Royal.

p.39. Le monologue de Mme Simard est fondé sur des conversations que j'ai eu avec deux participantes durant les répétitions pour le projet de théâtre *Nous voilà rendus* (mise en scène Anne-Marie Ouellet, production Eau du bain, diffusion à l'Usine C mars 2015) sur lequel j'étais assistante à la mise-en-scène.

p.54 Monsieur Paul, extraits de *La soirée avec Monsieur Teste* de Paul Valéry suivi d'extraits de *Cytomégalo virus* d'Hervé Guibert.

p.60. Monsieur Cloutier, traduction libre d'un extrait du poème *Birches* de Robert Frost
*I'd like to go by climbing a birch tree,
And climb black branches up a snow-white trunk
Toward heaven, till the tree could bear no more,
But dipped its top and set me down again.*

p.59-60. Pot-pourri de citations récoltées pendant toute l'année dans les journaux, magazines, publicités, etc.

CLIPS MÉDIA

Prologue - Transcription retravaillée d'une entrevue du ministre Gaétan Barette entendue à la radio de Radio-Canada.

p.26 James Bond : transcription retravaillée d'une émission de télévision qui jouait dans la salle de séjour de la résidence de ma grand-mère.

p.31 Extrait du *Rapport de l'Association québécoise de défense des droits des personnes retraitées et préretraitées* disponible sur le site de l'AQDR.

p.36 Transcription retravaillée d'un reportage de Radio-Canada du 2 décembre 2015 disponible en ligne : <http://ici.radio-canada.ca/regions/mauricie/2015/12/02/006-25000-tuques-trois-rivieres-residence-personnes-agees-tricoter-refugies-syriens.shtml>

p.44. Transcription retravaillée d'un reportage de TVA.

p.45. Transcription retravaillée d'un reportage de TVA du 1^{er} décembre 2015 disponible en ligne : <http://www.tvanouvelles.ca/2015/12/01/manifestation-pour-denoncer-la-suspension-de-13-employes-au-cisss>

p.52 Extraits du plan *Approche Milieu de vie* implanté dans l'une des résidences où a séjourné ma grand-mère, disponible en ligne : http://pro.santemontreal.qc.ca/fileadmin/asssm/Priorites_montrealaises/Qualite/CHSLD_Rapports_et_plans/PA_2011_floralies-de-lachine.pdf

p.58. Basé sur plusieurs articles et reportages sur l'Accord SAGE ainsi que sur le site gouvernemental : www.economie.gouv.qc.ca/pages-regionales/estrie/creneaux-dexcellence/sage-innovation/

p.73. Extrait de *La mort* de Maeterlinck.

MÉDICAMENTS

Toutes les listes de médicaments présentées sous le format « nom du médicament en majuscule suivi de la dose » sont des copiés/collés du jugement du comité de discipline « Infirmières et infirmiers auxiliaires (Ordre professionnel des) c Brazeau, 2003 »

« Les reproches faits à l'intimée sont de deux ordres, soit d'avoir omis d'administrer un médicament, sous dix-sept (17) chefs, et d'avoir commis une erreur dans l'administration d'un médicament sous quatre (4) chefs, soit les chefs 2, 5, 13 et 20;

Le premier chef remonte au 11 mars 2001 et le dernier, au 29 septembre 2002, une période de dix-huit (18) mois;

À chaque occasion, l'intimée a rédigé un rapport, incident-accident et, dans un grand nombre de cas, elle a versé une note au dossier;

Elle n'a donc jamais nié les événements, pas plus au moment de leur survenance qu'au moment de la dénonciation au syndic, fin octobre 2002;

L'intimée a finalement été congédiée, le 8 octobre 2002, suite à un incident qui ne fait pas l'objet de la présente plainte. »

MENU

Tous les menus sont des transcriptions du menu du CHSLD Émilie McDuff disponible en ligne : <http://www.chsldmcduff.com/data/documents/menu-ete-2015-semaine-1.pdf>

FRAGMENTATION, RÉPÉTITION, SUBVERSION

Le procédé du *sampling* chez Olivier Cadiot

INTRODUCTION

Olivier Cadiot a fait éclat dans les années 90 en publiant, avec Pierre Alferi, deux numéros d'un projet polyphonique ambitieux intitulé la *Revue de littérature générale* rassemblant des œuvres de dizaines d'artistes provenant de diverses disciplines. Dans l'introduction au premier volume, les auteurs revendiquent une manière d'aborder l'écriture réconciliant formalisme et lyrisme qu'ils nomment la *mécanique lyrique*, concept incarné, selon Anne Woelfel, « dans la collusion des genres, le développement d'une forme au service d'une matière émotionnelle et verbale.¹ » Le travail de création publié par Olivier Cadiot à ce jour – un recueil de poésie, un livret d'opéra, sept romans, un essai et trois albums de musique² – est perçu par le grand public et une partie de la critique comme une œuvre difficile et hermétique parce que formaliste, alors que l'écrivain a toujours regretté de voir son travail ainsi classé. La production littéraire d'Olivier Cadiot, aux accents stylistiques très distincts, est pourtant bel et bien l'héritière des volontés ludiques, parodiques et hétérogènes de la postmodernité, incarnées notamment dans le procédé du *sampling*. Or, ce procédé, qui consiste en l'assemblage d'échantillons de genres et de rythmes variés dans la création d'une œuvre, ne conduit pas chez cet auteur à l'aplanissement du réel comme source indifférenciée de discours relatifs, mais « joue des effets de texte pour saisir la réalité d'une subjectivité aux prises avec le langage, le monde sensible, les différents plans de la conscience.³ » Le présent essai s'intéresse aux divers mécanismes du procédé du *sampling* chez Olivier Cadiot, œuvrant à désarticuler les discours ambiants invasifs et à déplacer les « catégories

1 Anne Woelfel. « Le Système Cadiot : l'hétérogène dans le champ de l'expérience. » Thèse de doctorat, sous la direction de Michel Braud, École Doctorale 481 Sciences Sociales et Humanités — CRPHL — Centre de recherche poétiques et histoire littéraire, p.13.

2 En collaboration avec Rodolphe Burger.

3 Anne Woelfel, *Op.cit.*, p.14.

de perception et de pensée dominantes⁴ ». Afin d'éclairer le fonctionnement et les ambitions d'une telle démarche, nous examinerons trois aspects du roman *Le colonel des zouaves* : la subversion des citations, la structure en boucles et la fragmentation de la subjectivité.

La première parution d'Olivier Cadiot est un recueil de poésie intitulé *L'art poétique*, assemblage ludique et expérimental d'extraits de manuels de grammaire. Cinq ans plus tard, il se tourne vers la fiction pour accueillir un travail au genre hybride avec un roman intitulé *Futur ancien fugitif* dans lequel un personnage nommé Robinson rassemble et assemble des petits morceaux de vie suite à un naufrage. Puis, en 1997, paraît *Le colonel des zouaves* dont le narrateur répond à nouveau au nom de Robinson – ce sera le cas pour six des sept romans de l'auteur. Cette fois, pas de naufrage ni d'île déserte, la nouvelle incarnation du personnage mythique remplit les fonctions de domestique à une époque et dans un lieu indéterminés, mais familiers. L'intrigue du *Colonel des zouaves*, à la fois statique dans son évolution en spirale et empreinte d'une grande vélocité syntaxique, « nous fait entrer dans la folie extraordinairement maîtrisée d'un majordome, un « butler » qui, pour accomplir son service et/ou parce qu'il accomplit ce service, s'appuie sur une construction psychique insensée⁵ ». Le Robinson du *Colonel des zouaves* s'est inventé une réalité parallèle dans laquelle il accomplit toutes sortes de missions de type espionnage : il court dans les bois harnaché d'équipement *high-tech* improbable, il épie les invités de son maître du haut d'un arbre, il construit une maquette exacte du manoir où il travaille et il impose à son équipe de service un entraînement militaire inusité. Sur la page, Olivier Cadiot accumule lieux communs, lexique de la performance, citations politiques, jargon militaire et crétineries bourgeoises, et observe les stratégies de résistances élaborées par son

⁴ François Cusset, « Politique de Cadiot. », *Vacarme*, 40.3, 2007, p.76–80.

⁵ Éditions P.O.L., *Le colonel des zouaves*, page consultée le 22 avril 2016 : <http://www.pol-editeur.com/index.php?spec=livre&ISBN=2-86744-550-7>

protagoniste dans un milieu aussi bêtement hostile. *Le colonel des zouaves*, à l'instar des autres romans de Cadiot, est une œuvre cousue de fils poétiques, retranscrivant la réalité par le biais du *sampling* et dans un style complètement décalé. Bien que ses romans ne soient pas des œuvres documentaires, Olivier Cadiot accomplit un important travail d'accumulation et de traitement de citations à la source du processus d'écriture. Ces échantillons constituent la matière première du texte et permettent à l'auteur d'établir un dialogue, souvent parodique, avec toutes sortes de discours actuels. Selon Alain Farah, l'écriture de Cadiot entretient un discours subversif évident vis-à-vis le pouvoir, « le pouvoir comme domination, donc, avec comme expression le binôme immémorial dominant/dominé⁶ », et c'est notamment par la forme de l'échantillonnage qu'il le « singe », le critique et lui résiste. L'intrigue du roman *Le colonel des zouaves* est en effet tissée autour de ces thèmes - Robinson étant un personnage à la fois complètement dominé par son maître et ses invités et lui-même supérieur tyrannique pour ses collègues - thématiques nourries par un vaste chant citationnel généré par le procédé du *sampling*.

C'est, en premier lieu, l'aspect subversif de la démarche de l'échantillonnage que nous aborderons en retraçant sa filiation dans le monde musical, puisque c'est d'ici que le terme tire ses origines, puis dans le monde littéraire, et plus particulièrement poétique, en nous penchant sur les liens avec l'objectivisme de Charles Reznikoff, des cut-ups de William S. Burroughs et de la poésie littéraliste française, dont notamment le travail d'Emmanuel Hocquard. Nous verrons, à travers l'examen d'extraits du *Colonel des zouaves*, que la démarche de Cadiot est fortement liée aux concepts d'intertextualité et de carnivalesque, ce qui explique le *modus operandi* facétieux de son écriture. Mais l'échantillonnage n'est pas uniquement une démarche de citation

6 Alain Farah, *Le gala des incomparables. Invention et résistance chez Olivier Cadiot et Nathalie Quintane*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p.100.

subversive, elle implique aussi généralement une structure particulière : celle de la boucle. *Le colonel des zouaves* est composé de six refrains, ou thèmes, qui reviennent de façon incessante et produisent un vortex narratif. Cette composition en boucle, comparable à celle des compositions musicales échantillonnées, permet à Olivier Cadiot d'incarner de façon structurelle la critique systémique qu'il fait des discours cités dans les échantillons. Nous étudierons donc, dans une deuxième partie, les mécanismes de ce schéma narratif particulier au procédé de l'échantillonnage. Finalement, nous nous intéresserons, dans une troisième partie, aux liens dialogiques pouvant être établis entre le procédé de l'échantillonnage et la construction du sujet de l'énonciation. Le personnage de Robinson est un narrateur en proie à une instabilité marquée, que Dominique Rabaté qualifie, dans son article éponyme, de « polyphonie du solitaire⁷ ». La réalité objectale de Robinson est en effet presque inexistante, son incarnation résidant plutôt dans le tissage des discours variés qui le traversent : Robinson est, quasi littéralement, une machine à échantillonnages. Ainsi, nous observerons le dialogue entre le procédé de l'échantillonnage et la fragmentation du personnage de Robinson dans *Le colonel des zouaves*, donnant naissance à un sujet dont la subjectivité a pour propre d'être multiple, inaccessible et changeante.

⁷ Dominique Rabaté, « Polyphonie du solitaire : Le Robinson d'Olivier Cadiot » in Matteo Majorao (éd.), *Nuove solitudini*, Macerata, Quodlibet, 2012, p.83.

1. NATURE SUBVERSIVE DU PROCÉDÉ DU *SAMPLING*.

En 1995 et 1996, Pierre Alferi et Olivier Cadiot publiaient deux volumes sous le titre de *Revue de littérature générale* regroupant les contributions d'une centaine d'artistes. Le premier numéro, intitulé « La mécanique lyrique », s'ouvre sur un manifeste dans lequel Alferi et Cadiot proposent d'observer le texte littéraire autrement que par son opposition fond/forme et décrivent l'écriture littéraire comme un assemblage d'« Objets verbaux non identifiés. Fidèles à la matière hétérogène qui les remplit, fidèles à la circonstance, à l'accident de leur naissance.⁸ » L'une des parties de « La mécanique lyrique » s'intitule *Samples*, terme suggérant la capacité de la « fiction [à] traiter ses propres modèles comme des expériences « réelles »⁹ » ainsi que le désir en tant qu'écrivain « de faire ce qui est absolument interdit, de mélanger tous les niveaux, d'écraser les registres¹⁰ » Le *sampling* est l'étiquette qui sera le plus souvent apposée au travail d'Olivier Cadiot évoquant l'une des particularités de son écriture qui est de mettre « sur le même plan, les formes et les sujets, les choses du monde et les genres littéraires, les perceptions et les références¹¹ ». L'auteur a évoqué à maintes reprises dans des entrevues le processus à la base de cette démarche d'écriture, expliquant qu'il amasse sur de nombreux mois, souvent sur des années, toutes sortes de fragments et que cette accumulation de *samples* est la matière première, et essentielle, de ses créations. Les échantillons, éclectiques et hétérogènes, sont ensuite choisis, réagencés, transformés :

« Sur cette question je suis allé au charbon. Je me suis fait des expéditions. J'ai été confronté à un certain nombre de choses précises de ce côté-là. Ce que je raconte est très en dessous de la réalité. Tout est vrai, bien sûr, même les choses inventées.

8 Olivier Cadiot et Pierre Alferi, « La mécanique lyrique », *Revue de littérature générale*, n.1, 1995, p.6

9 Ibid, p.15

10 Ibid., p.16.

11 Idem.

Il faudrait un outil beaucoup plus rapide pour pouvoir rendre compte du centième de ce qu'on a vu.¹²»

Un *sample* peut donc très bien être une citation autant qu'une chose inventée, c'est-à-dire non pas un verbatim, mais un objet verbal en dialogue avec un réel précis. Par le biais du *sampling*, Cadiot forge une méthode d'écriture par fragments citationnels sans égard pour les frontières stylistiques, les différences politiques ou les hiérarchies culturelles, à la manière des compositions hip-hop ou électroniques.

Apparaissant au sein de l'avant-garde musicale des années soixante, puis prenant une ampleur populaire dans les années 1990, surtout avec le Rap et le Hip-hop, « le *sampling*, échantillonnage en français, consiste à extraire d'une pièce musicale ou d'une bande sonore, un son ou un ensemble de sons afin de les réutiliser dans une nouvelle composition. Ce fragment sonore retiré de son cadre original est le plus souvent joué en boucle ou de manière à créer le rythme de la nouvelle production.¹³ » Cette définition de l'échantillonnage fait écho à l'extrait d'entrevue suivant, disponible sur le site Internet des éditions POL, dans laquelle Olivier Cadiot discute de son roman *Providence* :

« Je suis reconnaissant à cette méthode de travail si je puis dire, cette méthode qui consiste à être assez rusé et à attendre et déposer des éléments comme ça et de les faire – de les mettre en réserve, et puis de les, voilà de les articuler tout doucement, les faire passer, les transformer, de transformer une chose, encore une fois, collective en une chose personnelle et inversement – et cette espèce de traitement là ne peut pas se faire par une décision stratégique d'ensemble, ne peut pas se faire, il me semble, par un choix théorique comme ça, ça ne peut se faire que par l'écriture, par un processus d'accumulation, un jeu de la main chaude, comme ça d'enlever remettre, une espèce de - pour produire un objet finalement, dont j'aurais du mal [à parler].¹⁴ »

12 Alain Farah, *Le gala des incomparables*, *Op. cit.*, p.103.

13 Melissa Labonté, « Le sampling Rap : carnavalisation de l'espace sonore I », 5 mars 2013.

<http://popenstock.ca/dossier/article/le-sampling-rap-carnavalisation-de-lespace-sonore-2>

14 Transcription d'un échantillon vidéo d'une entrevue d'Olivier Cadiot chez P.O.L. pour la sortie de *Providence*. Éditions P.O.L., *Providence*, 2015.

Les compositions (musicales) usant de l'échantillonnage se nourrissent des subtilités rythmiques de n'importe quels chants, paroles ou discours préexistants en les assemblant sans égard pour les frontières stylistiques, la hiérarchie des genres ou la synchronicité des échantillons. Cadiot parle d'articulation et de transformation lorsqu'il explicite le processus qui lui permet de créer, à partir d'éléments hétérogènes, un objet hybride, mais organisé. Car les compositions échantillonnées telles que le Hip-hop, la techno ou le Rap, bien que post-modernes dans leur méthode de citation et dans leur hétérogénéité, ont des lignes rythmiques fortes et récurrentes et sont des objets dont l'assemblage, bien que parfois improvisé, ne s'apparente aucunement au chaos ou à l'aléatoire.

Dans son article « Le sampling Rap : carnavalisation de l'espace sonore », Melissa Labonté souligne que le travail de l'échantillonneur est davantage celui de l'écoute que de la création. L'échantillonneur doit en effet s'intéresser au champ musical au moins autant qu'à sa propre pratique, mais, surtout, l'échantillonneur est un « passeur » de son époque et il est indéniable que les romans de Cadiot transmettent quelque chose qui tient de l'air du temps.

« Gilet à poches multiples, contenant tournevis de précision, couteau multilame, cuillère + fourchette dépliant, gourde extra-plate à alcool à 90, aiguilles, fils et bistouris à coupe variable. Je choisis la Davy-Crockett no 5 d'été en lynx léger munie d'un filtre-masque à air dépliant sous les oreillettes.¹⁵ »

L'extrait ci-dessus se lit comme un assemblage de termes vides et contemporains, échappés de séries télévisées et de chaînes de télé-achat, des fragments de langage émis au sein d'une société obsédée par la consommation, la technologie et le militaire, ne référant à aucune réalité, mais plutôt à un imaginaire populaire commun. Le lecteur ne sait pas ce qui y relève de la citation, mais il a l'impression d'avoir déjà tout entendu, ou en tous cas quelque chose de similaire. Le

<http://www.pol-editeur.com/index.php?spec=livre&ISBN=978-2-8180-2014-2>

15 Olivier Cadiot, *Le colonel des zouaves*, Paris, Éditions Points, coll. Poésie, 2014, p.24.

texte de Cadiot fait ainsi sans cesse référence au monde concret duquel il émerge. La méthode de l'échantillonnage pratique donc incontestablement une forme d'intertextualité assumée: « la technique du sampling met à l'avant-plan l'héritage, les influences ou les contre-influences de l'artiste soit pour en faire la célébration ou la critique.¹⁶ » De même, l'échantillonnage permet à Olivier Cadiot d'utiliser le langage du monde pour le retourner sur lui-même. En entrevue pour la revue *Vacarmes*, l'auteur mentionne ce retournement carnavalesque qu'il pratique dans son écriture et le lie à une intention de déplacer le pouvoir : « Le tyran, c'est la parole en excès, la parole ininterrompue, atrocement autonome [...] J'écris pour traiter ce flux. Pas pour l'interrompre, mais pour l'inverser, pour le dé-tyranniser.¹⁷ » La notion d'intertextualité, théorisée par Julia Kristeva dans les années soixante et appliquée plus haut par Mélissa Labonté à la musique Rap, a toujours été apparentée à un processus de subversion : « Le signifié du discours carnavalesque est une INSULTE au signifié du discours officiel, donc de la LOI.¹⁸ » Ce renversement momentané et circonscrit des valeurs et des pouvoirs est très fréquent dans la musique Hip-hop ou Rap, les exemples les plus évidents étant les compositions faisant usage d'échantillons de musique classique, artefact connoté comme appartenant à la « haute » culture blanche occidentale et donc en opposition avec l'identité véhiculée dans leurs textes par les chanteurs Rap ou Hip-hop. Ce qui est particulièrement intéressant c'est que l'échantillon de musique classique n'y est pas vandalisé, mais utilisé pour ses atouts esthétiques et rythmiques – la subversion ne détruit pas, elle s'approprie la puissance de l'autre.

« *Stop, he could understand*, coupe M. [...] »

Le Stop ressemblait à Chut ! et je n'entendais de la suite que quelque chose comme « Coudanderstam ». Le nom d'un Chevalier Hollandais ? Une formule magique pour supprimer une mauvaise pensée ? Chut Coudanderstam ! Un vers

16 Mélissa Labonté, *Op.cit.*

17 Philippe Mangeot et Pierre Zaoui, « Cap au mieux, entretien avec Olivier Cadiot », *Vacarme*, n.45.4, 2008, consulté dans sa version en ligne : <http://www.vacarme.org/article1660.html>

18 Julia Kristeva, *Le texte du roman*, La Haie : Mouton & Co., 1970, p.62.

de Songe d'une nuit d'été. Ciel mon mari !? Voilà quelqu'un qui vient !? Plus bas, on peut nous entendre !?!¹⁹ »

Ici, Cadiot improvise comme en jazz autour de la phrase musicale « Stop, he could undertsand ». Les mots de l'Autre, le maître, qui avaient pour but premier de ségréguer, de garder à sa place Robinson, sont réappropriés par le majordome qui en fait une phrase musicale aux potentiels significatifs multiples. Une phrase laide et agressive dans son opacité délibérée devient belle par son mystère poétique. Le lien avec la composition musicale est ici d'autant plus évident que Robinson reprend la phrase dans sa version phonétique, soulignant la valeur rythmique et phonique du langage. Et tout comme dans beaucoup de compositions Rap ou Hip-hop, Cadiot intègre côte à côte des références à la « haute » culture, la pièce de Shakespeare, et à la « basse » culture, les vaudevilles auxquelles fait allusion : « Ciel mon mari !? Voilà quelqu'un qui vient !? Plus bas, on peut nous entendre !?! »

Évidemment, la méthode d'échantillonnage n'est pas, chez Cadiot, le fruit d'un héritage purement musical, mais un croisement entre différents courants littéraires poétiques, français et américains. En effet, la méthode de l'échantillonnage, que l'on retrouve dans tous ses romans, est une mutation d'un procédé de collage utilisé dans son premier livre, le recueil *L'art poétic'* qui réagence le contenu d'un manuel de grammaire pour en faire une série de poèmes. Bien que *L'art poétic'* soit son unique recueil de ce genre, la poésie n'a jamais déserté l'œuvre de Cadiot, certains voyant même le roman comme une façon pour l'auteur de pouvoir encadrer, contextualiser, donner corps à son écriture poétique. Alain Farah décrit le passage de la poésie à la fiction d'Olivier Cadiot avec *Futur ancien fugitif* comme une « mise en scène romanesque de la poésie. [...] Cadiot a dû « construire » une structure romanesque pour pouvoir y déposer ses

19 Olivier Cadiot, *Le colonel des zouaves*, *Op.cit.*, p.33.

poèmes.²⁰ » Emmanuel Hocquard, ami et complice de Cadiot, publie d'ailleurs en 1995 des extraits du roman *Futur ancien fugitif* au sein de son anthologie de poésie contemporaine *Tout le monde se ressemble*. Hocquard y décrit un autre aspect généalogique important à la compréhension de la méthode de l'échantillonnage : le fragment. « Dans l'acceptation courante du terme, le mot fragment évoque un morceau, un bout, un débris, un reste. Il renvoie à quelque chose qui a été autrefois entier, qui a été brisé et dont il ne reste que des morceaux²¹ » et un peu plus loin : « L'erreur serait de penser que pour en saisir le sens, nous aurions besoin de savoir de quel contexte caché (ou perdu) ils sont les fragments, faute de quoi nous resterions dans le brouillard²² ».

Cet intérêt pour le fragment émerge d'une tradition américaine et particulièrement du courant objectiviste emblématisé par l'œuvre *Testimony* de Charles Reznikoff, long poème entièrement composé d'extraits d'archives de tribunaux. Hocquard, par ses traductions de textes, ses anthologies et son association intitulée *Un bureau sur l'Atlantique*, contribua fortement à faire connaître en France, dans les années 80, la poésie américaine, et notamment les poètes objectivistes tels que George Oppen, Charles Reznikoff et Louis Zukofsky. Le travail d'Emmanuel Hocquard participa à nourrir un intérêt chez un groupe d'écrivains français que l'on regroupe sous le terme de « littéralistes » (par exemple Claude Royet-Journoud, Anne-Marie Albiach ou Jean Daive) pour une écriture minimaliste, descriptive et détachée du lyrisme. Leur objectif était de parvenir à une écriture froide et procédurale, qui envisagerait la poésie comme un pur travail sur le langage. Dans la poésie d'Emmanuel Hocquard, le sens n'existe pas en dehors du texte, il s'y construit par un complexe système de liens et de relations établis entre les fragments du texte, tant par l'auteur que le lecteur. Bien qu'il n'appartienne pas à ce groupe de

20 Alain Farah, *Le gala des incomparables*, *Op.cit.*, p.90.

21 Emmanuel Hocquard, *Tout le monde se ressemble*, Paris : P.O.L. Éditeur, 1995, p.12.

22 *Ibid.*, p.13.

poètes littéralistes, Olivier Cadiot les a lus et leur influence sur sa poétique est indéniable. Par son écriture composite, Cadiot met lui aussi en évidence que les processus de perception et de signification ne sont pas fixes, mais produits par un réseau de relations et de connexions : aucun échantillon n'est une île déserte.

Dans le texte tiré de sa thèse, *Le Gala des incomparables*, Alain Farah évoque d'ailleurs à plusieurs reprises le lien ontologique entre l'écriture de Cadiot et la notion d'intertextualité : « Rarement la définition canonique [d'intertextualité] aura-t-elle trouvé plus belle illustration : *L'art poetic'* est effectivement un « texte construit comme une mosaïque de citations », à la fois « absorption » et « transformation d'un autre texte²³ ». Farah tisse la filiation plus précisément du côté du cut-up, genre poétique pratiqué dans l'histoire littéraire par des poètes américains comme William S. Burroughs et Brion Gysin. Ce qu'il m'intéresse de noter dans ce rapport de filiation au cut-up, c'est l'héritage politique et l'esprit subversif (carnavalesque) de ce type d'écriture. Farah cite d'ailleurs un article de Christian Prigent, « Morale du cut-up », dans lequel ce dernier lie le cut-up à une « forme particulière d'engagement politique²⁴ ». Bien que Cadiot se soit toujours défendu d'avoir eu un programme radical pour l'écriture du recueil *L'art poetic'*, ses romans subséquents ont une teinte subversive indéniable. Prigent relève lui aussi dans les œuvres de Cadiot une intention politique : « Les livres de Cadiot agissent dans le monde désenchanté d'après le modernisme des avant-gardes. Ils sont (et tentent de se défaire) de ce monde avide d'espaces balisés, de fables consolantes, de récits positivés, de narrations exemplaires.²⁵ » Par la méthode de l'échantillonnage, Cadiot cherche à radicalement ouvrir de nouveaux espaces à

23 Alain Farah, *Le gala des incomparables*, *Op.cit.*, p.60.

24 *Ibid.*, p.70.

25 *Ibid.*, p.70.

l'intérieur des discours établis, espaces balisés par une évidente recherche formelle, mais dans lesquels une certaine forme de sujet lyrique pourrait survivre.

Alain Farah traite de cette entreprise subversive dans le chapitre « Singer le pouvoir » du *Gala des incomparables* et souligne qu'Olivier Cadiot, en rapportant et en s'appropriant des échantillons de discours ciblés, déplace et questionne leurs signifiés :

« J'ai tenté de montrer, au cours de ce chapitre, la nature du lien que Cadiot entretient avec le pouvoir. Pour le dire simplement : il s'en moque, c'est-à-dire que, même s'il lui oppose une résistance en ridiculisant ses manifestations, même si sa grandiloquence est malmenée par les retournements parodiques, Cadiot ne cherche jamais à conquérir le pouvoir, mais bien à le critiquer.²⁶ »

Les discours dominants dans notre société hypermédiatisée (dont ceux de nature orale à la source de l'échantillonnage de Cadiot : radio, télévision, culture de masse, lieux communs, discours de politiciens), sont omniprésents, se recyclent et se transforment tellement rapidement, que leur portée, leur signification et leur implication réelles échappent souvent aux auditeurs. L'échantillonnage textuel permet de fixer ces discours à la nature fuyante et de les utiliser un peu comme des éléments de preuve lors d'un procès. Emballés dans des petits sacs transparents, présentés sous forme d'instantanés ou de clip audio, les échantillons mettent en cause les discours desquels ils proviennent. Dans *Le colonel des zouaves*, l'échantillonnage se fait principalement à partir de discours élitistes bourgeois, de discours mercantile et publicitaire, du discours technico-militaire et des discours liés à la culture du travail. Étant donné le grand nombre d'échantillons, il semble aléatoire de choisir, mais voici quelques passages pouvant illustrer la façon dont Cadiot subvertit les discours cités. Par exemple, le personnage de M déblatère de nombreux lieux communs d'une certaine pensée bourgeoise dédaigneuse des classes sociales plus pauvres :

²⁶ *Ibid.*, p.122.

« *Qui paye au finish
Qui paye les subventions ?*

*C'est eux qui seront à notre place
Ça revient au même
Il y a toujours un haut et un un bas.²⁷ »*

Ou bien

« *Je me demande vraiment à quoi et à qui ça sert
Cette démocratie des sensations
Moi j'pense ci
Et moi j'pense ça*

*C'est fou cette idée
Que les gens doivent donner leur avis
D'où ça sort ?²⁸ »*

L'objectif subversif de l'échantillonnage dans *Le colonel des zouaves* est généralement évident : la majorité des propos rapportés sont extrêmes dans leur bêtise ou leur monstruosité, rien de substantiel n'est jamais prononcé, la vacuité des échanges étant souvent soulignée par l'effet « dialogue de sourd » ou l'adhésion irréfléchie des interlocuteurs : « *Incroyable !* poursuit-il avec ricanements de hyène et haussements de menton spasmodiques pour chercher un oui-bien-sûr scandé par la tablée entière²⁹. » La violence à peine feutrée et technocratisée du monde du travail occupe une place importante dans l'échantillonnage. Dans de nombreux chapitres, Robinson forme et met à niveau ses collègues, singeant les « pep talk » (discours d'encouragement), la culture de la compétition éhontée, l'agressivité des moyens au service de l'objectif à atteindre et l'hyperproductivité exigée des employés.

« Travailler plus pour travailler mieux égale ?
- *Travailler moins*, s'écrie le chauffeur heureux de tout comprendre. En voilà un qui fait des pas de géant. Je devrais l'échanger contre tous les autres. Il a du cran, de la moralité et une vraie vision pragmatique. Ne pas l'augmenter

27 Olivier Cadiot, *Le colonel des zouaves*, *Op.cit.*, p.32.

28 *Ibid.*, p.23.

29 *Ibid.*, p.30.

tout de suite. Lui laisser croire qu'il est débutant pour maintenir une vraie volonté de progrès.³⁰ »

Lorsque Cadiot récupère un échantillon de discours ambiants, ou même lorsqu'il crée un échantillon citant une réalité précise, comme dans la citation ci-dessus, et qu'il l'inscrit noir sur blanc dans son roman, la signification prend soudain racine et ne peut plus être ignorée, balayée, oubliée. Comme mentionné plus haut, dans son texte sur le *sampling* Rap, Melissa Labonté suggère que le *sampler* est un passeur de son époque, plus qu'un créateur. On pourrait reformuler en soulignant que l'échantillonnage est avant tout un travail d'interlocution. En effet, Olivier Cadiot prélève et récupère des paroles ou des énoncés qui ne lui étaient pas directement adressés et, en les plaçant dans son texte, établit, qu'au contraire, ces paroles l'interpellent puisqu'elles façonnent le monde dans lequel il vit. Mais *Le colonel des zouaves*, tout comme nombre de ses romans, n'est pas seulement un jeu moqueur, c'est aussi une machine infernale dont le narrateur est prisonnier. L'humour carnavalesque dont est empreint l'aspect citationnel de l'écriture est enraciné dans une part plus tragique du procédé d'échantillonnage : une structure en refrain dont l'issue semble à jamais s'évanouir dans la répétition.

30 Olivier Cadiot, *Le colonel des zouaves*, Op. cit., p.97.

2. LA STRUCTURE EN BOUCLE COMME MÉCANISME DE CRITIQUE POLITIQUE.

« Dans le jargon des spécialistes, appartiennent aux échantillons toutes les prises de son numériques audio, mais dans le langage courant, les échantillons sont associés aux fragments suivants :

1. Un court extrait de percussion ;
2. Les boucles ;
3. Les mots parlés ou chantés ;
4. Les bruits de la nature ou de l'environnement quotidien ;
5. Les effets ;
6. Les samples d'instruments.³¹ »

L'échantillonnage, en musique, consiste à prélever des fragments plus ou moins courts qui serviront de matériaux de construction à la composition – l'unité de base n'est plus la note, mais une unité plus complexe déjà assemblée. La nouvelle partition résulte souvent de l'entrecroisement et surtout de la répétition de différentes boucles thématiques, les autres fragments (paroles, percussion, bruits, effets, etc.) venant remplir et orner cette structure en refrain. Il est donc intéressant de relever que *Le colonel des zouaves* est presque intégralement constitué de six boucles thématiques qui se répètent, créant un effet indéniable de refrain et de répétition. Rappelons que le roman se divise en quarante-deux courts chapitres et observe les scènes de la vie quotidienne d'un narrateur-majordome naviguant dans des eaux troubles et hallucinatoires. La quasi-totalité de ces scènes peut être classée dans six refrains thématiques :

31 iMusician, « Le « sampling » ou échantillonnage – histoire et points techniques (1ere partie) », 7 mars 2014.
<http://www.imusiciandigital.com/fr/blog/le-sampling-ou-echantillonnage-histoire-et-points-techniques-1iere-partie/>

- Boucle 1 : les épisodes de service pour son maître et ses invités (p.10 à 23 / 28 à 33 / 36 à 41 / 79 à 88 / 99 à 106 / 123 à 125 / 131 à 133) ;
- Boucle 2 : les épisodes de coaching de son équipe de service (p. 49 à 52 / 68 à 73 / 96 à 98 / 114 à 115) ;
- Boucle 3 : la course dans les bois harnaché d'équipement high-tech (p.24 / 34 à 35 / 74 à 75 / 93 à 95 / 107 à 109 / 166 à 170) ;
- Boucle 4 : les épisodes de pêches (p 25 à 27 / 76 à 78 / 110 à 113 / 134 à 137) ;
- Boucle 5 : les épisodes d'espionnage et de missions secrètes (p.42 à 48 / 53 à 62 / 89 à 92 / 118 à 122 / 138 à 156 / 160 à 165).
- Boucle 6 : les visites à l'invité inconnu (p.63 à 67 / p.116 à 117 / 160 à 165).

Ce qui donne, schématiquement (la taille de la police reflète les longueurs relatives des boucles en nombre de pages) :

SERVICE - COURSE - PÊCHE – SERVICE - COURSE – SERVICE – **MISSION** –
 COACHING – **MISSION** – INVITÉ INCONNU – COACHING – COURSE – PÊCHE –
SERVICE – MISSION – COURSE – COACHING – COURSE – **SERVICE** –
 COURSE – PÊCHE – COACHING - INVITÉ INCONNU – MISSION – SERVICE – (*fuite avec
 la femme rousse*) - (*poème*) – INVITÉ INCONNU – COURSE – **MISSION**

La composition du récit par la récurrence de boucles thématiques crée une structure oppressive parce que répétitive, en forme de spirale. En effet, outre deux exceptions insérées entre parenthèses ci-dessus, le schéma narratif n'est constitué que de six refrains qui s'autorecyclent et enferment le personnage principal dans un réel étroit et sans issue. Évidemment la figure de Robinson est étroitement liée à la notion d'isolement, le mythe imposant un lien presque ontologique entre le personnage et le lieu clos. Le vortex structurel du manoir Tudor dont est prisonnier le narrateur du *Colonel des zouaves* vient donc remplacer l'autarcie de l'île sur laquelle sont naufragés le Robinson de Crusoé et celui de *Futur ancien fugitif* : dans chacun de ces cas, de par son isolement autant physique que psychologique, Robinson vit une sorte d'incarcération. Dans *Le colonel des zouaves*, les boucles qui composent le récit rappellent le refrain du « métro-boulot-dodo » qui maintient en place les classes moyennes. Le personnage du majordome, sans reprendre haleine, rebondit dans les couloirs du manoir comme une balle de *flipper*, sans aucun moment de repos, ralentissement ou relation interpersonnelle véritable. Il maintient un rythme efficace et une attitude de performance dans tous les épisodes qui constituent son quotidien : que ça soit à la pêche, lorsqu'il court dans les bois, à travers les épisodes de service ou dans l'accomplissement de ses incroyables missions. Nouveau type d'insularité, l'enchaînement effréné des refrains produit ici une force centrifuge qui maintient le narrateur en place, dans l'œil de l'ouragan. Il est donc possible d'interpréter la structure en boucle (typique d'une composition échantillonnée) comme étant une critique des forces structurelles et rythmiques maintenant les individus à leur place.

L'enjeu devient alors : que faire pour s'en sortir ? La première incarnation de Robinson dans le roman *Futur ancien fugitif* tentait de refaire le monde à partir de débris trouvés sur l'île. Il produisait des listes, déchiffrait des lettres, comptabilisait des souvenirs afin de rebâtir sur les

décombres de l'ancienne réalité. Avec le personnage du majordome du *Colonel des zouaves*, il y a aussi construction, mais construction d'une fiction à l'intérieur d'un schéma structurel totalitaire. En effet, son quotidien d'employé-esclave étant aussi insupportable qu'un nœud se refermant lentement, mais inexorablement autour de son cou, Robinson s'est inventé une existence parallèle – celle d'agent spécial en mission secrète. Il est difficile, parfois impossible, de discerner ce qui, dans le récit, émerge des hallucinations à la James Bond de Robinson de ce qui appartient à la réalité qui l'entoure et, au final, l'histoire entière pourrait, comme dans *Futur ancien fugitif*, n'être que le fruit d'un esprit en mal d'être et de définition. La narration de Robinson donne à de nombreuses reprises à percevoir des changements de plans brusques et radicaux entre deux réalités énonciatives clairement distinctes, soit ses fantasmes et le réel de sa situation de majordome : « M se lève, monte sur la table, le tire par la veste, répète trois fois *alors comme ça je perds le contrôle* et lui plonge dans le ventre le couteau à découper. Un jet énorme de sang noir recouvre la nappe. J'aurais aimé qu'il le fasse. Fais-le. » Ces dérapages, souvent violents, sont très fréquents au sein des épisodes de services et participent de l'effet carnavalesque de l'écriture. Robinson, ne pouvant plus supporter l'humiliation et la violence de sa position et de la structure qui le maintient en place, et n'ayant aucune alternative en vue, n'a le choix que de se réfugier dans une construction narrative interne à travers laquelle il peut tenter de reprendre contrôle sur le monde – ou à tout le moins intervenir, « interrompre la parole en excès du tyran³² » comme le nommait Cadiot dans la revue *Vacarmes*. Or, les interventions fantasmées de Robinson ne formulent pas un nouveau discours, un nouveau refrain possible, mais s'intègrent aux boucles narratives et recyclent les discours dominants en recourant à leur tour à la violence, l'abus, la domination et l'excès. Ces retournements fantasmés par lesquels Robinson reprend à

32 Philippe Mangeot et Pierre Zaoui, « Cap au mieux », *Op.cit.*, consulté dans sa version en ligne.
<http://www.vacarme.org/article1660.html>

son compte les méthodes de ses maîtres ont pour effet de rendre leur violence visible, évidente, monstrueuse ; mais ces épisodes hallucinés ne parviennent pas à enrayer l'enchaînement des boucles thématiques, au contraire, ils participent de leur densité narrative et du mouvement spiraliq ue de la fiction.

La forme du vortex n'est pourtant pas absolue dans *Le colonel des zouaves*, car il nous a semblé qu'un élément narratif pouvait constituer un accroc à la structure du récit. Il s'agit du personnage de la femme rousse qui fait son apparition au chapitre 18 – elle fait partie des nombreux invités au manoir, mais Robinson la classe immédiatement comme étant différente des autres : « La personne toujours assise en bout de table, je l'avais remarquée depuis longtemps.³³ » C'est par son entremise qu'il va tenter de donner un nouveau sens à sa vie, de composer une nouvelle partition et, à partir de ce moment, ses missions, qui demeuraient jusque là totalement absurdes, auront pour but de sauver la femme rousse et, par la même occasion, de mettre fin aux refrains qui constituent la partition de son quotidien. Mais il n'est pas si simple de substituer une nouvelle réalité à celle qui nous tient dans ses griffes. Afin de ne pas demeurer dans le fictif et d'enraciner ses projets dans le monde tangible, Robinson adopte diverses stratégies. Par exemple, la femme rousse avec qui il discourt (du moins dans ses fantasmes) est toujours sur le point de s'évanouir, de disparaître, de se révéler comme étant fictive. Cadiot fait donc bégayer la rousse, comme si l'esprit de Robinson produisait des imperfections pour rendre ses hallucinations plus vraies : « Eeesst est-cequque estcccceque vous zzzzêtes jajajaj-jardi-nier ?³⁴ » C'est Emmanuel Hocquard qui fait remarquer, dans son introduction à l'anthologie de poésie *Tout le monde se ressemble* (dont fait partie un extrait de *Futur ancien fugitif*), que le bégaiement est une forme de

33 Olivier Cadiot, *Le colonel des zouaves*, *Op.cit.*, p.79.

34 Olivier Cadiot, *Le colonel des zouaves*, *Op.cit.*, p.91.

résistance au mot d'ordre de la grammaire³⁵ et ajoute que « écrire c'est bégayer dans la langue. En cela bégayer serait aussi un comportement politique.³⁶ » La rousse est donc l'incarnation de la part subversive de l'entreprise de Robinson, la part de sa mission qui tente de faire déraiser le « mot d'ordre » qui le maintient à sa place. Robinson lutte ainsi sans répit pour faire de sa fiction la nouvelle réalité, réaffirmant sa croyance à plusieurs reprises : « Vous êtes une vraie personne. Pardonnez-moi. C'était pour mieux vous persuader.³⁷ »

Au cours des chapitres 18 à 35, le majordome travaille petit à petit à l'ouverture d'une brèche dans la réalité dont il est prisonnier, entreprise qui aboutira finalement dans sa tentative d'évasion des chapitres 36, 37 et 38, segments que nous avons choisi de ne pas inscrire parmi les refrains. Évidemment, on pourrait les classer sous la catégorie des missions, mais la turbulence intradiégétique provoquée par le personnage de la rousse permet au personnage de Robinson de dessiner un nouvel horizon et d'imaginer un *après*, un au-delà des refrains de son quotidien asservi. Ces trois chapitres pourraient mener à une nouvelle histoire, puisqu'ils laissent entrevoir une réalité autre : le narrateur évoque d'abord un hôtel où il maintient la femme rousse séquestrée (appliquant comme toujours les méthodes de ses propres tyrans). Puis il mentionne un appartement et une tentative de vie nouvelle qui a du mal à prendre racine (« On aurait dû quand même rester à l'endroit où on était. C'était une erreur de vouloir changer³⁸ »), malgré l'infini des possibles qui s'ouvrent à lui (« Vous savez c'est la première fois que je vois en couleur. C'est extraordinaire.³⁹ »). La femme rousse disparaît et Robinson se retrouve, au chapitre 38, dans un bar, dans le monde du dehors, mais les fantasmes violents qui ponctuaient sa vie de servant ne

35 Emmanuel Hocquard, *Tout le monde se ressemble*, *Op.cit.*, p.16.

36 *Ibid.*, p.16.

37 Olivier Cadiot, *Le colonel des zouaves*, *Op.cit.*, p.129.

38 Olivier Cadiot, *Le colonel des zouaves*, *Op.cit.*, p. 150.

39 Olivier Cadiot, *Le colonel des zouaves*, *Op.cit.*, p. 151.

l'ont pas quitté. Il rêve éveillé de bataille au couteau tout en évoquant avec force et nostalgie les règles du service de la bière et de la soupe. Rien n'a changé. La tentative de Robinson de s'échapper de son « île » a échoué tristement, son radeau fabriqué de toutes pièces - la femme rousse - coulant aussi rapidement qu'un pavé dans une mare. Effectivement, comment échapper à la réalité qui nous séquestre si on n'a comme outils que des fragments pourris piochés à même cette réalité ?

Cette tentative de fuite hors de la structure en refrain est suivie d'un poème, le chapitre 39. L'identité narratrice du passage n'est pas certaine, les dernières lignes du chapitre précédent suggérant qu'il s'agit d'une voix à la radio : « il se tourne pour allumer un énorme poste de radio au-dessus de sa tête.⁴⁰ » Le poème, qui survient alors que Robinson vient de vivre l'échec de sa fuite et juste avant qu'il ne plonge plus profondément dans la réalité parallèle qu'il s'est construite au manoir, agit comme une respiration, comme un battement de paupière. Alors que les trente-huit chapitres précédents se sont enchaînés à une vitesse fulgurante, ce très court chapitre impose un *temps mort* de l'intrigue. Son propos est justement centré autour de la thématique de la mort et semble relater un fait divers d'individus noyés et dévorés par les animaux : « tout pourri / les yeux⁴¹ », « + la pourriture / allez identifiez après », « tout déchiré sur les rochers / et avec la vase qu'il y a⁴² ». Le poème produit un flottement rythmique, évoquant la pause qui peut être inscrite dans les compositions techno, cette suspension haletante avant de repartir le « beat » de plus belle. Et, en effet, suite à cette respiration, Robinson réintègre la vie du manoir à vive allure et rend visite, pour la troisième fois, au personnage de l'invité inconnu.

40 Olivier Cadiot, *Le colonel des zouaves*, *Op.cit.*, p.156.

41 Olivier Cadiot, *Le colonel des zouaves*, *Op.cit.*, p. 157.

42 Olivier Cadiot, *Le colonel des zouaves*, *Op.cit.*, p. 159.

Ces trois visites composent en apparence le plus anodin des refrains, mais elles méritent une attention particulière pour leur signification super-structurelle. Le personnage de l'invité inconnu fait son apparition dès l'ouverture du roman : chapitre 1, le récit s'ouvre sur une scène décrivant l'arrivée dramatique de cet invité en Aston Db4, il débarque à toute allure, freine dans un arc de cercle et saute de la voiture, pour finalement mal retomber et se casser la jambe. Chapitre 2, Robinson observe son maître, Monsieur M, amputer à la scie la jambe de l'invité inconnu. Puis, sans préavis, le récit retourne en arrière, l'Aston freine, pile sans déraper et l'invité s'éjecte avec grâce et sans heurt, l'épisode rocambolesque qui précédait n'étant finalement que fantaisie du majordome. Après cette entrée réussie et remarquée, l'invité inconnu se fond dans la masse des personnages types qui peuplent le manoir. Si l'on prête attention à la composition du récit (voir le schéma plus haut), on remarque trois épisodes qui ponctuent le rythme de la vie au Manoir : ce sont les trois visites du majordome à l'invité inconnu. Lors de la première visite (p.63), Robinson entre, sans y être convié, dans la chambre de l'invité, qu'il soupçonne d'être médecin, et lui décrit les symptômes de sa maladie, mais ce dernier ne lui prête aucune attention. C'est la première fois que Robinson verbalise, et peut-être même conscientise, ses difficultés :

« Je suis au ralenti, je fais tomber des choses sans arrêt. Je ne me souviens d'aucun nom. Je vois en noir et blanc.

C'est curieux, depuis que je vous parle c'est la première fois que je vois en couleur.

C'est extraordinaire. Je n'avais jamais vu en couleur. Toute cette poussière grise au fond c'est magnifique.

Il y a des trous dans le mots, des [] des [], et je ne sais pas quoi faire. »⁴³

Pendant trois pages, Robinson énumère les symptômes de son mal-être existentiel, alors que dans le reste du roman il ne laisse aucune brèche s'ouvrir dans son sentiment de contrôle des événements. Lors de la deuxième visite (p.116), le majordome pénètre à nouveau dans la

43 Olivier Cadiot, *Le colonel des zouaves*, *Op.cit.*, p.65.

chambre du médecin endormi, et tente pour une deuxième fois de se confier à lui ; il lui explique qu'à l'intérieur de ses pensées « se cache une infinité de toutes petites », il se jette à terre et imite un soldat rampant, pour ensuite ressortir de la chambre de l'invité qui ne s'est pas réveillé. C'est lors de la troisième visite, à la toute fin du roman, que Robinson a une révélation et que cette sous-intrigue prend le dessus sur le reste du schéma narratif : Robinson pense réaliser que l'invité inconnu est en fait le colonel responsable de ses missions imaginaires. Le majordome jubile : il a trouvé un allié avec qui il pense échanger quelques paroles en codes et ainsi donner sens à sa réalité « - *Apportez-moi une assiette de viande froide avec des cornichons, je vous prie. La guerre froide, j'ai compris monsieur, je lui dis à haute voix*⁴⁴. » Le refrain des trois visites prépare le retournement du segment final lorsque Robinson, déguisé en invité inconnu et engagé dans une nouvelle mission, passe un coup de fil au Manoir, se fait inviter pour le lunch puis débarque en voiture de sport, avec final en dérapage contrôlé et atterrissage sur les pieds. Retour à la case départ – le majordome est l'invité inconnu, ou vice versa, ou pas du tout, peu importe, le vortex se referme sur lui-même pour recommencer à l'infini. Le personnage de l'invité inconnu n'est pas, contrairement aux apparences, le plus mince des refrains, il impose au roman une superstructure en spirale, seulement perceptible à la toute fin de l'histoire, soulignant l'incapacité de Robinson de s'extirper de son monde-piège.

La structure du *Colonel des zouaves* a pour effet de donner la sensation que Robinson est pris au piège d'une mécanique qui le dépasse entièrement, structurellement – d'une mécanique lyrique puisqu'il ne s'agit pas d'un jeu formaliste, mais d'une dénonciation d'une réalité politique réelle et documentée. Le texte n'est pas un assemblage de séquences langagières, mais un objet en mouvement : « Plutôt que des créations ces objets sont des captures. On les reconnaît à un

44 Olivier Cadiot, *Le colonel des zouaves*, *Op.cit.*, p.164.

choc. Si l'on s'y arrête, on pourrait croire que l'on a affaire au réel – singularité kidnappée, mouvement gelé, métal fondu répandu durci.⁴⁵ » Les deux aspects de l'écriture d'Olivier Cadiot que nous venons d'examiner – la citation et le refrain – sont étroitement liés à un troisième aspect du procédé de l'échantillonnage : la subjectivité polyphonique et fragmentée du narrateur. Que l'environnement (discursif) soit responsable de sa fragmentation, ou que la subjectivité du narrateur soit l'élément dislocateur du monde qui l'entoure, « sampling » et personnage sont indiscutablement liés.

3. SUBJECTIVITÉ FRAGMENTÉE, SYMPTÔME DE LA POLYPHONIE TYRANNIQUE DU MONDE CONTEMPORAIN.

Dans *La poétique de Dostoïevski*, Bakhtine attribue au célèbre auteur russe l'invention du roman polyphonique, dont la principale caractéristique est que les discours des personnages ne sont pas circonscrits à celui de l'auteur : « Non seulement le roman dostoïevskien n'accepte, en dehors de la distribution dialogique, aucune troisième conscience englobant monologiquement tout l'ensemble, mais il est au contraire, entièrement structuré de façon à laisser l'opposition dialogique sans solution.⁴⁶ » Le concept est très proche du dialogisme, mais, comme l'écrit Aleksandra Nowakowska, « la polyphonie se différencie du dialogisme par le fait qu'elle s'applique au champ d'études littéraires, afin de définir un type particulier d'œuvre romanesque, alors que le dialogisme est un principe qui gouverne toute pratique langagière, et au-delà toute

45 Olivier Cadiot et Pierre Alferi, « La mécanique lyrique », *Revue de littérature générale*, n.1, 1996, p.6. (sinon, cité l'article : http://next.liberation.fr/livres/1996/06/06/de-pres-de-loin_174432)

46 Mickaïl Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, trad. Isabelle Kolitcheff, Paris, Seuil, Points, 1970, p.51.

pratique humaine.⁴⁷ » Dans des propos colligés par le Centre Pompidou, Cadiot explicite son désir de faire intervenir dans ses romans une multitude de voix distinctes : « J'aurais envie de travailler intensément pour faire entendre l'intelligence, la sophistication spéciale de chacun, la particularité logique et rythmique. Particulièrement des gens qui ont l'air privés de parole. C'est compliqué. C'est pour ça que j'ai abandonné la poésie, parce que je n'y ai pas trouvé, comme dans le roman, le moyen de faire entendre des voix multiples, de plonger dans des logiques sociales, de m'y « engager » techniquement.⁴⁸ » Selon Julia Kristeva, dans son introduction à l'édition du Seuil de *La poétique de Dostoïevski*, le roman polyphonique ne construit pas de « personnage-type », mais des « personnages-voix » : ce sont alors les *discours* qui priment sur le monde objectal. « Le roman polyphonique que Bakhtine trouve chez Dostoïevski est bien situé sur cette brèche du moi [...] où explose la littérature moderne.⁴⁹ » De ce point de vue, les romans de Cadiot sont polyphoniques, les personnages n'ayant qu'une matérialité très mince et servant avant tout de porte-voix à différents discours. *Futur ancien fugitif* a d'ailleurs souvent été décrit comme un dialogue à une voix – c'est-à-dire qu'à l'intérieur du monologue intérieur de Robinson dont nous sommes témoins, s'élèvent et s'entremêlent plusieurs positions énonciatives. Le Robinson du *Colonel des zouaves* met en place toutes sortes de stratégies pour se rapprocher le plus possible des voix qui l'entourent : il passe son temps à écouter, enregistrer et retransmettre les discours des invités du manoir (émetteur-récepteur, lunette de vue, camouflage dans l'étang ou dans les branches de l'arbre). À force, la réalité objectale du majordome disparaît, au profit de ce flux constant de paroles et de discours qu'il s'efforce de capter, au point qu'il ne sait plus très

47 Aleksandra Nowakowska, « Dialogisme, polyphonie : des textes russes de M. Bakhtine à la linguistique contemporaine » in *Dialogisme et polyphonie : approches linguistiques*, Paris : De Boeck Supérieur, 2005, p.25.

48 Centre Pompidou, « 2. L'affaire Robinson? », 2010.

<http://mediation.centrepompidou.fr/education/ressources/ENS-artsdelascene-techno/cadiot-lagarde/cadiot-lagarde02.html>

49 Claire Stolz, « Dialogisme », 4 février 2009.

<http://www.fabula.org/atelier.php?Dialogisme>

bien qui il est, ni ce qui est vrai. La polyphonie, chez Cadiot, vient mettre en danger la subjectivité du personnage et produit un sujet fragmenté.

La multiplicité du personnage de Robinson dépasse la notion de polyphonie et puise, encore une fois, dans l'héritage poétique de Cadiot. Nancy Murzilli remarque que le travail poétique d'Olivier Cadiot est à mettre en relation avec la philosophie de l'esprit de Wittgenstein - populaire chez les littéralistes tel que Hocquard - qui déconstruit le sujet lyrique et le rend inopérant : « Pour Wittgenstein il n'existe aucun contenu mental séparable des signes linguistiques – ou, au sens plus large, d'un jeu de langage – et qui les précéderait. La croyance en l'existence d'une intériorité, qui conduit à celle de l'existence d'un langage privé, est, selon lui, un mythe.⁵⁰ » Bien que Cadiot désire sortir de l'opposition formalisme / lyrisme, il hérite d'un « je » qui « ne peut se poser comme sujet⁵¹ ». Évidemment, *L'art poétique* est l'incarnation la plus évidente de ce postulat, Cadiot y produisant un texte écrit par tous autant qu'il est écrit par lui – l'auteur s'y efface : « *L'art poétique* est une forme d'expérimentation d'une conscience impersonnelle, dans lequel ça pense, ça parle et où, tout à tour, chaque lecteur peut reconnaître sa propre langue.⁵² » Dans la part romanesque de son œuvre, la disparition du sujet unique est transposée de l'auteur au personnage.

Le Robinson de Cadiot est un personnage en mal de subjectivité. La preuve la plus évidente est qu'il est à la fois le personnage principal de sept romans de Cadiot sans être jamais le même : changement de personnalité, changement de discours, changement de lieu et changement de

50 Nancy Murzilli, « La connaissance du poète » in *Présences du sujet dans la poésie française contemporaine (1980-2008). Figurations, configurations et postures énonciatives*. Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2012, p.136.

51 *Ibid.*, p.137.

52 *Ibid.*, p.140.

temporalité. Il n'y a pratiquement rien de stable en Robinson, si ce n'est qu'il est à chaque fois avatar de Cadiot. Avatar, c'est le terme que le romancier utilise dans son entrevue à propos de *Providence*, livre composé de quatre récits menés par quatre narrateurs différents (dont un Robinson) et qui, selon les dires de Cadiot, sont chacun une projection, un alter ego de l'écrivain. Le Robinson de *Futur ancien fugitif* est le plus vide de tous ces réceptacles. C'est un narrateur sans contours dont on ne perçoit aucune extériorité, aucune délimitation. Ce Robinson est au plus près de l'échantillonneur (l'instrument utilisé pour composer un morceau de musique à base de samples) – il n'a pas de matérialité autre que les voix (échantillons) qui le traversent et qu'il retransmet. Alain Farah suggère que le roman serait peut-être le journal d'un fou (Robinson), et/ou les notes du clinicien qui l'observe. Ma lecture me donnait l'impression de flotter dans les ramifications synaptiques du narrateur et de me trouver dans le théâtre de sa tête. Toujours est-il que l'instance narrative de *Futur ancien fugitif* est constituée de dialogues passés et présents, de poèmes, de truismes, d'axiomes, d'extraits de lettres d'origines diverses et mystérieuses, et de multiples autres voix que le lecteur ne peut pas toujours distinguer, identifier ou assigner. Les processus cognitifs et réfléchitifs de Robinson sont limités : il n'est que conduit, amplificateur, passeur, les échantillons de voix ou discours multiples émergeant sans arrêt et sans prévenir au milieu de son propre flux de pensées.

« Je dus construire un système de palans combinés à un jeu de poulies pour transporter les caisses retrouvées sur la plage jusqu'à mon campement provisoire *c'est faux tu n'as rien c'est inventé tu ne fais rien tu cherches des prétextes tu inventes* COMME CETTE BLESSURE ME FAISAIT SOUFFRIR comme elle tardait à guérir je décidai de faire cuire *tu n'as rien fait cuire du tout c'est archifaux*⁵³ ».

Ici, la polyphonie est à tel point intériorisée qu'il devient impossible de dire quelles paroles et pensées sont les siennes et lesquelles proviennent de l'extérieur. Cadiot use de différents attributs

53 Olivier Cadiot, *Futur ancien fugitif*, Paris : P.O.L. éditeurs, 1993, p.99.

de caractère (italique, gras, majuscule) afin de distinguer des voix – mais ces voix ne sont jamais attribuées à des personnages et il est possible de lire ce passage comme étant prononcé par différentes voix à l’intérieur de Robinson. Les attributs de caractères servent donc plutôt à indiquer un changement de ton ou de qualité vocale (sonore) plutôt qu’un changement de sujet. La polyphonie serait ici à la fois le symptôme de la maladie mentale (au niveau de la trame fictionnelle, Robinson est un patient interné en psychiatrie), mais aussi, peut-être, une nouvelle forme de sujet lyrique.

Comme le rappelle Dominique Rabaté dans son introduction au recueil *Figures du sujet lyrique*, la notion de « lyrisme » désigne un genre de poésie attaché à « exprimer des sentiments intimes au moyen de rythmes et d’images propres à communiquer au lecteur l’émotion du poète.⁵⁴ » Olivier Cadiot s’est maintes fois exprimé dans ce débat littéraire, évoquant le besoin de trouver de nouvelles formes de conjugaison entre lyrisme et formalisme, la nécessité de « réenchanter les formes.⁵⁵ » La démarche de Cadiot prend racine dans l’héritage de la poésie littéraliste française, elle-même héritière des objectivistes américains et des techniques du cut-up. Comme l’explique Gilles Dumoulin dans son article « Du collage au cut-up », ces techniques de montage s’opposent à la notion d’unicité du sujet et déstabilisent l’autorité de l’auteur au profit d’une auctorialité polyphonique. C’est ainsi que l’esthétique du collage (et du cut-up) produit une « forme d’hétérogénéisation du signifiant permettant de donner une autre consistance au réel et de produire de nouvelles modalisations de subjectivité.⁵⁶ » Lorsque Cadiot passe de *L’art poétique* à l’écriture de son premier roman, il transpose cette conception éclatée de la subjectivité auctoriale et l’applique à son personnage : « Le récit met en scène la conscience « archipelisée »

54 Dominique Rabaté, « Introduction », *Figures du sujet lyrique*, p.5.

55 Marie Gil et Patrice Maniglier, « Réenchanter les formes », *Les Temps Modernes*, numéro 676, 2013.

56 Gilles Dumoulin, « Du collage au cut-up (1912-1959) Procédures de collage et formes de transmédiation dans la poésie d’avant-garde. » *Littératures*. Université de Grenoble, 2012, p.26.

du protagoniste ainsi que sa mémoire à la dérive.⁵⁷ » Le collage, ou *sampling*, n'est plus alors nécessairement une technique poétique, mais une façon de construire une subjectivité contemporaine reposant sur la fragmentation et la différence, plutôt que sur l'unicité et l'homogénéité. Cette approche du sujet lyrique n'a rien de réellement nouveau, Gilles Dumoulin l'évoque déjà en lien avec la poésie de Cendrars et le recueil *Dix-neuf poèmes élastiques* qui tentait de répondre à une nouvelle conscience d'être au monde, aux modifications imposées par la technologie à notre perception du temps et de l'espace, à une nouvelle « conscience planétaire » fondée sur la citation et la reproduction. « Le collage apparaît ainsi, et d'abord, comme le vecteur d'un nouveau lyrisme, en prise avec la réalité du monde moderne, et en réponse à la problématique de la simultanéité en poésie : rendre la simultanéité du monde et la multiplicité des sensations, ouvrir le matériau verbal aux synesthésies et à la multiplicité de l'instant.⁵⁸ »

De par son héritage poétique, Cadiot se donne une grande liberté dans la mise en page des différentes voix qui traversent le Robinson de *Futur ancien fugitif* – ce jeu visuel est l'incarnation typographique de la polyphonie. Dans la tête du Robinson-naufagé, comme dans celle de la plupart des individus, les choses bougent beaucoup et tout le temps. Les pensées se fracassent, les souvenirs se répètent, les bribes du dehors s'entrechoquent. Il est donc parfaitement normal que le texte ne s'étale pas uniformément de gauche à droite et de haut en bas sur la page. Au contraire, rien n'est stable. Certaines voix doivent être trouées de blancs, d'autres se lisent mieux en colonne au centre de la page, certaines bribes s'élèvent au-dessus des autres en lettres majuscules. Cadiot utilise même à quelques reprises des diagrammes, puisqu'il est parfois impossible de communiquer autrement que par cette forme, le sens se dissipant dans le simple

57 Alain Farah, *Le gala des incomparables*, *Op.cit.*, p.139.

58 Gilles Dumoulin, « Du collage au cut-up », *Op.cit.*, p.54.

alignement de mots. Cette liberté combinée de l'écriture et de la mise en page ou typographie, connecte indubitablement le texte *Futur ancien fugitif* à la poésie, mais surtout elle communique la sensation d'un sujet totalement explosé :

« Les feuilles. Oh. Vertes.

Je reprends :

ils

sont MAINTENANT devenus des oiseaux

ils te sont donc

inaccessibles

comment ça ?⁵⁹ »

Dans *Futur ancien fugitif*, suivant le mode de l'exil insulaire à la Crusoe, il n'y a pas d'autres personnages que Robinson. On devine Felix, le psychanalyste, mais il ne prend jamais forme et appartient à un autre monde que celui du présent de Robinson. Il y a aussi quelques personnages rapportés par des souvenirs, ou évoqués dans des lettres. Mais rien de plus. L'univers qui entoure Robinson dans *Le colonel des zouaves* est plus incarné, constitué d'un échantillonnage de personnages-stéréotypes, une sorte d'échantillonnage social : du Pickwick au chauffeur, en passant par le boucher, l'invité IV, l'artiste en résidence et la femme aux dents d'or, sans oublier M, le générique maître des lieux. Or, non seulement la part de ces personnages qui est réelle et celle qui est fantasmée par l'imagination débordante de Robinson n'est pas claire, mais, en plus, Robinson, par sa position de subalterne, est soumis aux discours de la majeure partie de son entourage sans possibilité d'intervention. Dans cette réalité infernale où les « autres » ne constituent pas de points de repère fiables et où la domination est le seul mode relationnel en usage, Robinson perd le fil de ce qui le définit : « Je suis là, c'est moi, ce sont mes

59 Olivier Cadiot, *Futur ancien fugitif*, *Op.cit.*, p.195

mains qui tiennent le plat [...] Je suis moi et personne d'autre [...] Je suis une machine sans erreur, je suis souple et coordonné, je suis non vivant.⁶⁰ »

Le mal-être de Robinson étant en lien avec la polyphonie tyrannique du monde moderne et l'abus de pouvoir dont il est victime, il s'invente des missions sans fin dans le but de se définir. Son délire constitue son unique échappée vers une réalité dans laquelle il peut véritablement « être ». Sa position d'esclave, ou en tous cas d'employé abusé, oblitère sa subjectivité. Il y a du Marx là-dessous, un Marx nettoyé à sec qui cherche l'émancipation à travers les jeux de rôle et la sublimation individuelle. Comme dans cette scène où Robinson, ridiculisé par monsieur M et en proie à un désarroi professionnel, voire existentiel, se jette dans le tapis, tel un GI-JO, à la recherche d'une miette récalcitrante. Affairé, à quatre pattes, à poursuivre sa mission ultra-importante, il se répète, en boucle bien sûr, un mantra tout aussi rassurant qu'halluciné : « Je suis une miette dans les haies de laine verte, mon nom est truc. À gauche. Je suis une miette dans les haies de laine verte, mon nom est truc. À droite. Je suis une miette dans les haies de laine verte, mon nom est truc.⁶¹ » On ne sait rien de précis sur le Robinson du *Colonel des zouaves*, aucune description physique, aucune référence à son passé, aucun trait de personnalité bien particulier ne sont donnés – on ne le connaît que dans son processus réactif à sa situation. Le Robinson récurrent de Cadiot peut être considéré, d'une certaine façon, comme diverses incarnations du fameux *In-der-Welt-sein* de Heidegger, c'est-à-dire une nouvelle forme de sujet qui n'est pas sans partager sa perception du monde et ses affects, mais dont la source de production des perceptions et affects demeure indéfinie, brouillée, fragmentée, multiple. Robinson n'est d'ailleurs pas sans conscience de sa propre indétermination subjective, il en fait même l'objet d'une rumination

60 Olivier Cadiot, *Le colonel des zouaves*, *Op.cit.*, p.31.

61 Olivier Cadiot, *Le colonel des zouaves*, *Op.cit.*, p.22.

poétique lors de l'une de ses missions d'espionnage :

« Je suis au fond.

Je suis deux poissons sous un verre, ovale et bombé, accroché dans un couloir de grenier. Je suis une fente du parquet avec des miettes dedans. Je suis incolore et sans saveur.

Je suis une molécule qui appartient à la chaise sur laquelle je m'assois, j'avale les mauvais souvenirs, l'air ne vient pas du haut, mais de tous les petits trous de la terre qui respirent. Je suis au fond dans les racines d'iris. Le ventre à l'intérieur du pré. Muscles-fibres dans la tranche de terre. Viande de soi dans mou du sol. Petit bloc dans gris-natal. C'est comme ça que je vois les choses.

C'est beau.

Tout est dans tout. C'est magnifique, *j'avale les mauvais souvenirs*, comme ces truites avaler la mouche. J'y suis j'y reste.⁶² »

Dans l'absence de réalité alternative ou de voie de sortie à sa situation aliénante, le protagoniste invente un programme-fiction qui lui permet de s'intégrer avec le moins de friction et de résistance possible dans son rôle de domestique : en devenant une machine à accomplir des tâches, un agent spécial de l'asservissement. Cette fiction, dont est imbibé le contexte citationnel et structurel du récit, use des aspects les plus virulents et dominateurs de l'étau social dont il est victime (violence, abus de pouvoir, idéologie militaire, idéologie bourgeoise, discours vides). Ce programme de survie en milieu hostile mène finalement à la disparition de Robinson et le roman se termine dans un effet de boucle où la fin rappelle le début, le narrateur se déguisant en invité inconnu pour se présenter au manoir en voiture de sport, dans une version légèrement modifiée du premier chapitre. Robinson usurpe une identité et s'enfonce incognito dans les entrailles du système auquel il tente d'échapper, abandonnant toute chance de reprendre contrôle de sa subjectivité.

62 Olivier Cadiot, *Le colonel des zouaves*, *Op.cit.*, p.78.

CONCLUSION

Comme nous l'avons vu avec notre étude du *Colonel des zouaves*, lorsque Olivier Cadiot cite le réel, c'est pour le prendre à partie - il n'y a aucune prétention à la neutralité dans son procédé du « sampling », la voix de l'auteur comme un influx nerveux conduisant d'un échantillon à l'autre. La démarche de l'échantillonnage travaille le réel de référence comme une matière « résistante⁶³ », une matière ayant un « corps⁶⁴ ». Cadiot a souvent recours à l'image du « jeu de la main chaude⁶⁵ » pour tenter d'exprimer son travail d'assemblage qui n'en est pas un uniquement sur le plan textuel, langagier, bidimensionnel. L'auteur parle plutôt de « transformer une chose [...] collective en une chose personnelle et inversement⁶⁶ » ; l'échantillonnage s'attaquant donc aux « chose[s] », à la matérialité des discours, leur pouvoir concret, et non pas simplement à leurs signes. Il en va de même avec la forme en refrains, cette construction oppressive se refermant inexorablement autour du narrateur Robinson. Il ne s'agit pas d'une structure érigée dans une optique formaliste, elle ne découle pas d'une nécessité esthétique, elle prend racine dans le réel du monde auquel se réfère l'écriture ; c'est une forme monstrueuse, parce que politique plus que poétique. Et cette monstruosité structurelle engendre à son tour l'émiettement de la subjectivité narrative : Robinson, dans *Futur ancien fugitif*, dans *Le colonel des zouaves*, mais aussi dans les autres titres de la série, n'est pas une déconstruction moderniste du personnage, il ne se lit pas comme une énigme à résoudre, ni comme un jeu surréaliste ou un antihéros de nouveau roman. On pourrait plutôt le qualifier de reconstruction hybride de la subjectivité, une identité multiple dont on ne peut pas se débarrasser sous prétexte

63 *Idem.*

64 *Idem.*

65 Entrevue sur le site des Éditions P.O.L., *Providence*, décembre 2014.

<http://www.pol-editeur.com/index.php?spec=livre&ISBN=978-2-8180-2014-2>

66 *Ibid.*

d'in vraisemblance, puisque Robinson est aux prises avec sa propre fragmentation et tente d'en faire sens. L'hétérogène du personnage est en quelque sorte l'excroissance lyrique du procédé de l'échantillonnage. C'est pourquoi Robinson, particulièrement dans *Le colonel des zouaves*, mais aussi dans les autres titres de la série, nous apparaît comme un cobaye, victime de l'expérience d'écriture d'Olivier Cadiot : « C'est quoi un personnage. Qui en a besoin ? Pourquoi faire ? Pour résoudre des contradictions.⁶⁷ » Dans son dernier roman, *Providence*, Robinson adresse d'ailleurs à l'auteur la liste de ses véhémences accumulées au cours des six premiers romans : il ne veut plus être sujet, soumis aux expériences littéraires d'un tyran égoïste

« J'étais ton projet en chair et en os. J'incarnais tes idées et surtout tes plus mauvaises idées. Tu n'as pas détourné l'eau d'une rivière pour établir une pisciculture saine et riante. Tu n'as pas transporté sur ton dos d'énormes pierres pour les aligner dans le désert. Tu es resté à la maison. Indolore la vie ? »⁶⁸

Mais Robinson a partiellement tort dans sa lecture de la force auctoriale qui l'opère, car Cadiot ne cache jamais que les Robinsons sont des avatars de lui-même, des parties de sa subjectivité qu'il soumet à l'aventure de l'écriture ; le cobaye c'est donc aussi Cadiot. Comme l'a mis en lumière notre lecture du procédé de l'échantillonnage, peu importe les mécaniques qu'il met en place, Cadiot ne s'en extrait pas, ne s'en distancie pas, offrant sa subjectivité et son affectivité à la matière.

Avec *Histoire de la littérature récente* publiée chez P.O.L. en 2015, Olivier Cadiot change de forme et fait paraître un essai (aux airs romanesques) sur la mort annoncée de la littérature. À l'occasion de sa publication, il confiait à Télérama : « J'ai toujours été considéré comme un formaliste. Déjà lorsque j'écrivais de la poésie, puis des romans que certains lecteurs ont considérés comme complexes. Pourtant je ne sens pas chez moi de fibre formaliste. Qu'on dise

67 Olivier Cadiot, *Providence*, Paris, P.O.L., 2015, p.31.

68 *Ibid.*, p.21.

que je suis expérimental, je veux bien, car il y a le mot expérience – mais pas par esprit moderniste.⁶⁹ » Vingt ans après la *Revue de littérature générale*, l’opposition fratricide forme/fond est loin d’être résolue. Olivier Cadiot revient donc à la charge avec *Histoire de la littérature récente* dans lequel il espère témoigner de « l’agitation moléculaire que peut être l’écriture⁷⁰ » : être écrivain ce n’est pas remplir les modalités d’une définition, ce serait plutôt se soumettre à une expérience. Cette expérience de l’écriture est à la fois « le fait de faire quelque chose une fois, de vivre une expérience, de son point de vue formateur », mais aussi une « épreuve [...] qui a pour objet de vérifier une hypothèse.⁷¹ » ; en d’autres termes, l’écrivain, tout en étant formé par chaque démarche de création, crée un nouveau savoir par la vérification d’une hypothèse à travers le processus d’écriture. L’université Paris Diderot organisait d’ailleurs en 2015 un colloque autour du travail d’Olivier Cadiot intitulé : « Expérience morte, expérimentez !⁷² » dont l’une des intentions principales était de faire ressortir la « force d’incitation et de provocation » de l’œuvre de l’écrivain. En effet, que ça soit dans sa production poétique, romanesque ou essayistique, Cadiot tente l’expérience de plonger à travers le miroir du langage pour retomber dans le monde des objets, des objets qui s’entrechoquent, s’émiettent et se recomposent - « Cette idée de faire monter les textes en choses, et bien, il faut faire de la chimie quoi, et le petit chimiste, c’est très long.⁷³ » L’écriture chez Cadiot est en effet une démarche comparable à la chimie, un processus exigeant des étapes de préparation techniques et matérielles et dont la capacité de transformation fait éclater les possibles du réel perceptible.

69 Nathalie Crom, *Olivier Cadiot au chevet de la littérature* - entrevue pour Télérama, 20 février 2016
<http://www.telarama.fr/livre/olivier-cadiot-au-chevet-de-la-litterature,138260.php>

70 Éditions P.O.L., *Op. Cit.*

<http://www.pol-editeur.com/index.php?spec=livre&ISBN=978-2-8180-2014-2>

71 Dictionnaire Larousse, « Expérience », 15 septembre 2016.

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/exp%C3%A9rience/32237>

72 Colloque Cadiot, Université Paris Diderot, septembre 2015.

<http://colloque-cadiot.univ-paris-diderot.fr/>

73 Entrevue sur le site des Éditions P.O.L., *Providence*, *Op. cit.*

BIBLIOGRAPHIE

CORPUS PRINCIPAL

Olivier Cadiot, *Le colonel des zouaves*, Paris : Éditions Points - Poésie, 2014.

CORPUS SECONDAIRE

Cadiot, Olivier, *Futur ancien fugitif*, Paris, P.O.L., 1993.

Cadiot, Olivier, *L'art poetic'*, Paris, P.O.L., 1988.

Cadiot, Olivier, *Providence*, Paris, P.O.L., 2015.

Cadiot, Olivier, *Histoire de la littérature récente*, Paris, P.O.L., 2016.

CORPUS CRITIQUE

I. Olivier Cadiot

Cadiot, Olivier et Pierre Alferi, *Digest, Revue de littérature générale*, Paris, 1996, (n.2).

Cusset, François. « Politique de Cadiot. » *Vacarme*, 2007, (n° 40).

Decorniquet, Sylvie. « Les postures énonciatives d'Olivier Cadiot » dans *La poésie française aujourd'hui*, Tours : Publication de l'Université François Roubelais, 2001.

Farah, Alain. *Le gala des incomparables. Invention et résistance chez Olivier Cadiot et Nathalie Quintane*, Paris : Classiques Garnier, 2013.

- Farah, Alain. « La Révolution poétique' d'Olivier Cadiot. » *Pratiques et enjeux du détournement dans le discours littéraire des XXe et XXIe siècles* (Nathalie Dupont et Éric Trudel), Presse de l'Université du Québec, 2012.
- Gauthier, Michel. *Olivier Cadiot, le facteur vitesse*, Paris : Presses du réel, 2004.
- Gil, Marie et Patrice Maniglier, « Réenchanter les formes. » *Les Temps Modernes*, 2013, (n.676).
- Hocquard, Emmanuel *Tout le monde se ressemble*, Paris : P.O.L., 1995.
- Mangeot, Philippe et Pierre Zaoui, « Cap au mieux, entretien avec Olivier Cadiot », *Vacarme*, n.45.4 (2008).
- Mondémé, Thomas. « Île : la méthode Cadiot », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 2003, (n° 3).
- Murzilli, Nancy. « La connaissance du poète » dans *Présences du sujet dans la poésie française contemporaine (1980-2008). Figurations, configurations et postures énonciatives.*, Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2012.
- Rabaté, Dominique. « Polyphonie du solitaire », dans Matteo Majorao (éd.), *Nueve solitudini*, Macerata : Quodlibet, 2012.
- Renaud, Jean. « Le monologue extérieur d'Olivier Cadiot. », *Critique*, 2003, (n° 677).
- Viart, Dominique. « « Fictions critiques » : La littérature contemporaine et la question du politique. » dans *Formes de l'engagement* sous la direction de Jean Kaempfer, Sonya Florey et Jérôme Meizoz, Lausanne : Éditions Antipose, 2006.
- Woelfel, Anne. « Le Système Cadiot : l'hétérogène dans le champ de l'expérience. » Thèse de doctorat, sous la direction de Michel Braud, École Doctorale 481 Sciences Sociales et Humanités — CRPHL — Centre de recherche poétiques et histoire littéraire.

Références en ligne :

Centre Pompidou. « 2. L'affaire Robinson? ». 2010.

<http://mediation.centrepompidou.fr/education/ressources/ENS-artsdelascene-techno/cadiot-lagarde/cadiot-lagarde02.html>

Nathalie Crom, *Olivier Cadiot au chevet de la littérature*, entrevue pour Télérama, 20 février 2016

<http://www.telerama.fr/livre/olivier-cadiot-au-chevet-de-la-litterature,138260.php>

Éditions P.O.L.. *Le colonel des zouaves*. Page consultée le 22 avril 2016.

<http://www.pol-editeur.com/index.php?spec=livre&ISBN=2-86744-550-7>

Éditions P.O.L. *Providence*. 2015.

<http://www.pol-editeur.com/index.php?spec=livre&ISBN=978-2-8180-2014-2>

II. Collage, cut-up, « sampling ».

Batt, Noëlle. « Du collage cubiste au cut-up burroughsien : la dimension performative du couple vitesse/énergie dans le texte littéraire » *Tangence*, n° 55, 1997, p. 108-117.

Delaune, Benoit, « Collage, montage, cut-up, musique concrète : figures de l'intégration du chaos dans l'œuvre chez William Burroughs et Pierre Schaeffer », *Trans : Revue de littérature générale et comparée*, n.6, 2008.

Dumoulin, Gilles. « Du collage au cut-up (1912-1959) Procédures de collage et formes de transmédiation dans la poésie d'avant-garde. » *Littératures*. Université de Grenoble, 2012.

iMusician. « Le « sampling » ou échantillonnage – histoire et points techniques (1ere partie) ». 7 mars 2014. <http://www.imusiciandigital.com/fr/blog/le-sampling-ou-echantillonnage-histoire-et-points-techniques-1ere-partie/>

Labonté, Melissa. « Le sampling Rap : carnavalisation de l'espace sonore I ». 5 mars 2013.

<http://popenstock.ca/dossier/article/le-sampling-rap-carnavalisation-de-lespace-sonore-2>

Petiau, Anne, « L'enracinement social de la musique techno », *Sociétés*, 2/2001, n° 72, p.77-89.

Petiau Anne, « Pratique du sample. Entretien avec kojak », *Sociétés*, 2/2001, n° 72, p. 103-106.

III. Dialogisme et polyphonie.

Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique de la création verbale*, Paris : Gallimard, 1984.

Bakhtine, Mikhaïl. *La poétique de Dostoïevski*, Paris : Éditions du Seuil, 1970.

Nowakowska, Aleksandra. « Dialogisme, polyphonie : des textes russes de M. Bakhtine à la linguistique contemporaine » dans *Dialogisme et polyphonie : approches linguistiques*, Paris : De Boeck Supérieur, 2005.

Stolz, Claire. « Dialogisme ». 4 février 2009. <http://www.fabula.org/atelier.php?Dialogisme>